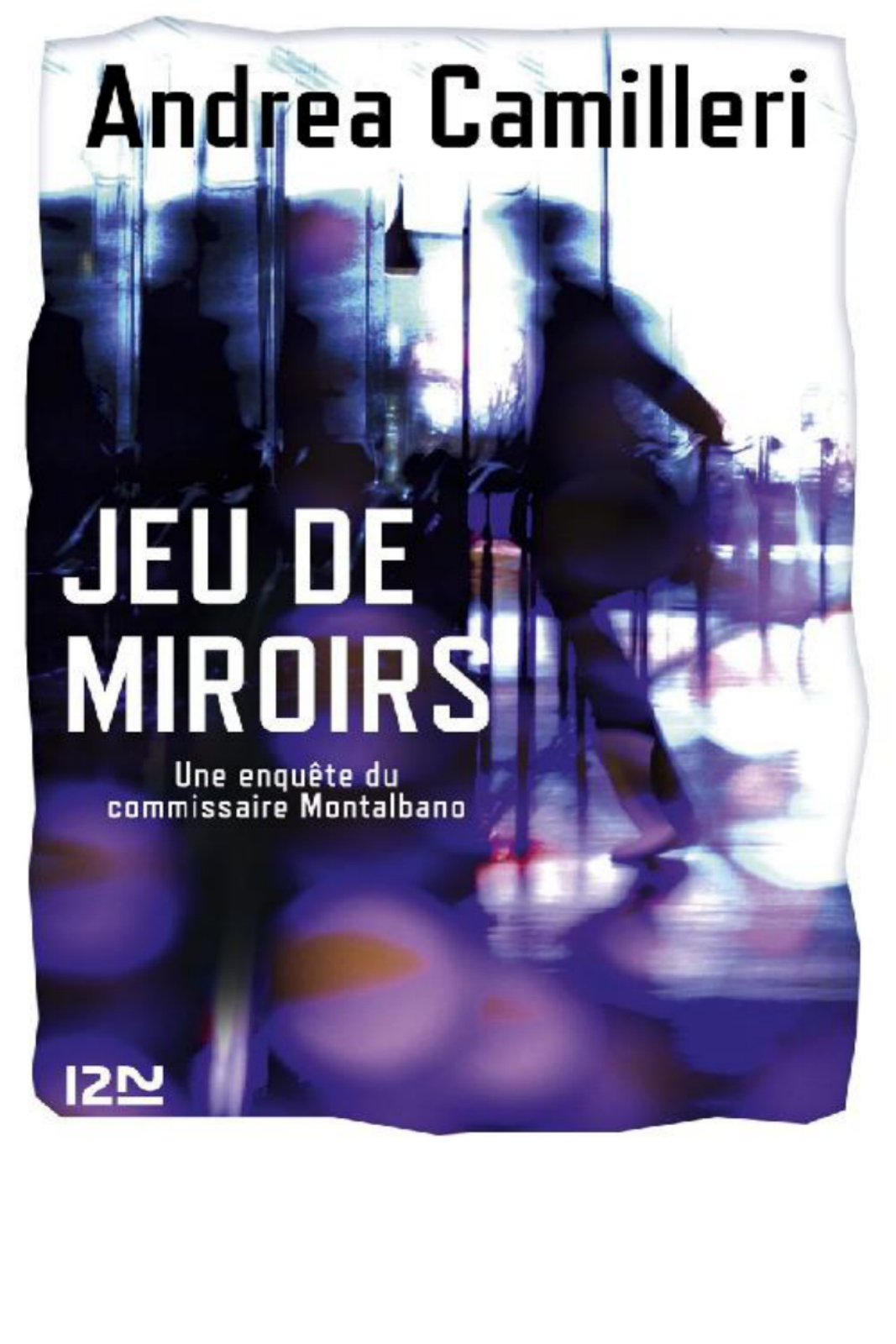


Jeu de miroirs

Andrea Camilleri

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

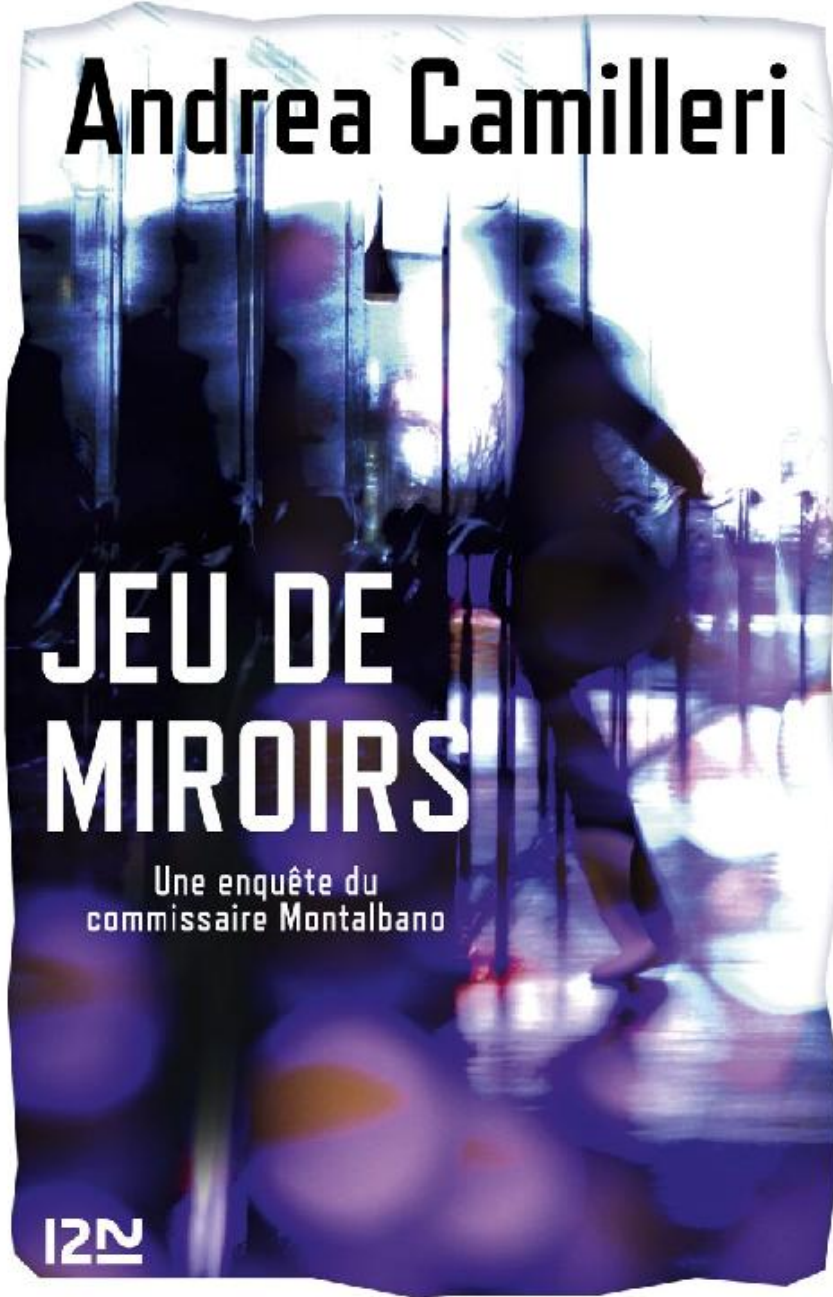


Andrea Camilleri

**JEU DE
MIROIRS**

Une enquête du
commissaire Montalbano

122



Andrea Camilleri

**JEU DE
MIROIRS**

Une enquête du
commissaire Montalbano

122

ANDREA CAMILLERI

JEU
DE MIROIRS

*Traduit de l'italien (Sicile)
par Serge Quadruppani*

fleuve
ÉDITIONS 

Avertissement du traducteur

L'œuvre littéraire d'Andrea Camilleri connaît dans son pays un succès tel, qu'on lui trouverait difficilement un équivalent dans le demi-siècle qui vient de s'écouler en Italie. Une bonne part de cette réussite tient à la langue si particulière qu'il emploie. En rendre la saveur est une entreprise délicate. Il faut d'abord faire percevoir les trois niveaux sur lesquels elle joue, chacun d'eux posant des problèmes spécifiques.

Le premier niveau est celui de l'italien « officiel », qui ne présente pas de difficulté particulière pour le traducteur : on le transpose dans un français le plus souvent situé, comme l'italien de l'auteur, dans un registre familier. Le troisième niveau est celui du dialecte pur : dans ces passages, toujours dialogués, soit le dialecte est suffisamment près de l'italien pour se passer de traduction, soit Camilleri en fournit une à la suite. À ce niveau-là, j'ai simplement traduit le dialecte en français en prenant la liberté de signaler dans le texte que le dialogue a lieu en sicilien (et en reproduisant parfois, pour la saveur, les phrases en dialecte, à côté du français).

La difficulté principale se présente au niveau intermédiaire, celui de l'italien sicilianisé, qui est à la fois celui du narrateur et de bon nombre de personnages. Il est truffé de termes qui ne sont pas du pur dialecte, mais plutôt des régionalismes (pour citer deux exemples très fréquents, *taliare* pour *guardare*, regarder, *spiare* pour *chiedere*, demander). Ces mots, Camilleri n'en fournit pas la traduction, car il les a placés de telle manière qu'on en saisisse le sens grâce au contexte (et aussi, souvent, grâce à la sonorité proche d'un mot connu). Voilà pourquoi les Italiens de bonne volonté (l'immense majorité, mais on en trouve encore qui prétendent ne rien comprendre à la langue « camillerienne ») n'ont pas besoin de glossaire, goûtent l'étrangeté de la langue et la comprennent pourtant.

Remplacer cette langue par un des parlers régionaux de la France ne m'a pas paru la bonne solution : soit ces parlers, tombés en désuétude, sont incompréhensibles à la plupart des lecteurs (et il semblerait bizarre de remplacer une langue bien vivante et ancrée dans les mots de la Sicile d'aujourd'hui par une langue morte), soit ce sont des modes de dire beaucoup trop éloignés des langues latines (un Camilleri en ch'timi aurait-il encore quelque chose de sicilien ?). Il a donc fallu renoncer à chercher terme à terme des équivalents à la totalité des régionalismes. Le « camillerien » n'est pas la transcription pure et simple d'un idiome par un linguiste, mais la création

personnelle d'un écrivain, à partir du parler de la région d'Agrigente. Et cependant, si toute vraie traduction comporte une part de création littéraire, le traducteur doit aussi éviter de disputer son rôle à l'auteur : il était hors de question d'inventer une langue artificielle.

Pour rendre le niveau de l'italien sicilianisé, j'ai donc placé en certains endroits, comme des bornes rappelant à quels niveaux on se trouve, des termes du français du Midi. D'abord, parce que le français occitanisé s'est assez répandu, par diverses voies culturelles, pour que jusqu'à Calais on comprenne ce qu'est un « minot ». Ensuite, ces régionalismes apportent en français un parfum de Sud. J'ai par ailleurs choisi le parti de la littéralité, quand il s'est agi de rendre perceptibles certaines particularités de la construction des phrases (inversion sujet verbe : « *Montalbano sono* » : « Montalbano, je suis ») ou ce curieux emploi du passé simple (*chè fu ?* « qu'est-ce qu'il fut ? », pour « qu'est-ce qui se passe ? ») par où passe l'emphase sicilienne, ou bien encore l'usage intempérant de la préposition « à » avec des verbes directs, et le recours très fréquent à des formes pronominales (« se faisait un rêve » pour « faisait un rêve »), etc.

J'ai tenté aussi de transposer certaines des déformations qu'impose le maître de Porto Empedocle à l'italien classique, pour faire entendre la prononciation de sa terre : *pinsare* au lieu de *pensare* (« penser », en italien classique) a été traduit par « pinser », *aricordarsi* au lieu de *ricordarsi* (se rappeler) a été traduit par s'« arappeler », etc. Choix sûrement discutable, mais qui me paraît encore comme la moins mauvaise des solutions, car elle permet de suivre l'évolution du style de notre auteur. En effet, l'abondance des transpositions de déformations orales n'est pas la même dans les premiers Montalbano que dans les derniers (il semble que, son public désormais conquis et habitué, Camilleri hésite moins à faire entendre les singularités de sa musique), et leur présence plus ou moins importante dans tel ou tel passage du même livre n'est pas dépourvue de significations, volontaires ou non.

L'ensemble de ces partis pris de traduction aboutit à une langue assez éloignée de ce qu'il est convenu d'appeler le « bon français » : ma traduction peut paraître peu fluide et s'éloigne souvent délibérément de la correction grammaticale. Mais depuis quelques dizaines d'années, le travail des traducteurs a été orienté par la tentative de mieux rendre la langue de leurs auteurs en échappant à la dictature de la « fluidité » et du « grammaticalement correct », qui avait imposé à des générations de lecteurs français une idée trop vague du style réel de tant d'auteurs. Un tel mouvement rejoint aussi le travail des auteurs francophones qui s'emploient à libérer leur expression du carcan d'une langue sur laquelle on a beaucoup trop légiféré. À l'intérieur de ce cadre, à mon niveau artisanal, l'essentiel était, me semble-t-il, de tenter de restituer auprès du lecteur français la plus grande partie de ce que ressent le lecteur italien non sicilien à la lecture de Camilleri. Ce sentiment d'étrange familiarité que procure sa langue, écho de ce qu'on éprouve en rencontrant, en même temps qu'une île, une très ancienne et très moderne civilisation.

Un

Ça faisait au minimum deux heures qu'il était assis, complètement nu comme Dieu l'avait fait, sur 'ne espèce de siège qui ressemblait dangereusement à 'ne chaise électrique. Aux poignets et aux chevilles on lui avait attaché des bracelets de fer d'où partaient 'ne grande quantité de fils qui allaient finir dans une *armuàr* de métal toute décorée au-dehors de cadrans, manomètres, ampèremètres, baromètres et de lumières vertes, rouges, jaunes et bleues qui s'allumaient et s'éteignaient en continuation. Sur la tête, il avait un casque qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à ceux que les coiffeurs mettent aux dames pour les permanentes, mais celui-ci était relié à l'*armuàr* par un gros câble noir dans lequel étaient enroulés des centaines de fils colorés.

Le professeur, quinquagénaire, coupe au bol avec la raie au milieu, barbiche caprine, lunettes à monture d'or, chemise plus blanche que blanche et petit air 'ntipathique et prétentieux, l'avait mitraillé d'un milliard de questions, genre :

- Qui était Abraham Lincoln ?
- Qui découvrit l'Amérique ?
- Si vous voyez un beau derrière de femme, à quoi pensez-vous ?
- 9 fois 9 ?
- Entre une glace et un morceau de pain moisi, que préférez-vous ?
- Quels furent les sept rois de Rome ?
- Entre un film comique et un spectacle pyrotechnique, que choisissez-vous ?
- Si un chien vous attaque, est-ce que vous vous enfuyez ou vous grognez contre lui ?

À un certain moment, le professeur se tut brusquement, fit *hum hum* avec la gorge, ôta une pellicule de la manche de sa chemise, fixa Montalbano puis soupira, secoua amèrement la tête, soupira encore, refit *hum hum*, appuya sur un bouton et automatiquement les bracelets s'ouvrirent et le casque se souleva.

— La visite devrait être terminée, dit-il en allant s'asseoir derrière le bureau qui se trouvait dans un coin du cabinet médical et en commençant à écrire sur son ordinateur.

Qu'est-ce que ça voulait dire, « devrait » ? C'était fini ou pas, c'te très grand tracassin de visite médicale ?

Une semaine plus tôt, il avait reçu un avis signé du questeur dans lequel on l'informait qu'en conséquence de nouvelles normes sur le personnel émises pirsonnellement en pirsonne par le ministre, il devrait se soumettre avant dix jours à un contrôle de santé mentale auprès de la clinique MariaVergine de Montelusa.

Comment se faisait-il qu'un ministre pouvait faire contrôler la santé mentale d'un fonctionnaire et pas un fonctionnaire, la santé mentale d'un ministre ? s'était-il demandé en jurant. Il avait protesté auprès du questeur.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Montalbano ? Ce sont les ordres d'en haut. Vos collègues ont obtempéré.

Obtempérer était le mot d'ordre. Si vous n'obtempériez pas, vous auriez droit à des ragots comme quoi vous étiez pédophile, psychopathe, violeur invétéré de bonnes sœurs et vous seriez contraint à la démission.

— Pourquoi ne vous rhabillez-vous pas ? ademanda le professeur.

— Parce que je ne..., bafouilla-t-il en tentant 'ne explication et en commençant à se revêtir.

Et là, l'accident survint. Il ne pouvait plus enfiler son pantalon. C'était certainement le même que celui qu'il portait en arrivant, mais il avait rétréci. Il avait beau rentrer le ventre, tirer de tous les côtés, il n'entrait pas dedans. Au minimum, il avait trois tailles de moins. Dans une dernière tentative désespérée, il perdit l'équilibre, s'appuya d'une main à un chariot sur lequel était posé un mystérieux appareil et le chariot fonça comme une fusée pour aller cogner contre le bureau du professeur. Qui bondit en l'air de frayeur.

— Mais vous avez perdu la tête ?

— Je n'arrive plus à mettre le... le pantalon, balbutia le commissaire en tentant de se justifier.

Alors le professeur se leva, fou de rage, prit le pantalon par la ceinture et le lui remonta.

Il entrait parfaitement.

Montalbano se sentit honteux comme un minot de la maternelle qui, en allant aux toilettes, a eu besoin de la maîtresse pour se rhabiller.

— Je nourrissais déjà de sérieux doutes, dit le professeur en se rasseyant et en recommençant à écrire, mais ce dernier épisode dissipe toute incertitude.

Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— Expliquez-moi ça.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous explique ? Tout est tellement clair ! Moi, je vous demande à quoi vous pensez devant un beau derrière de femme et vous me répondez que vous pensez à Abraham Lincoln !

Le commissaire écarquilla les yeux.

— Moi ?! Moi, je vous ai répondu ça ?

— Vous voulez contester l'enregistrement ?

À ce point, Montalbano comprit tout en un éclair. Il était tombé dans un piège !

— C'est un complot ! se mit-il à crier. Vous voulez me faire passer pour

fou !

Il n'avait pas fini de crier que la porte s'ouvrait en grand et que deux infirmiers costauds l'agrippaient. Montalbano essaya de se libérer en jurant et en balançant des ramponneaux à droite et à gauche, et alors...

... et alors, il s'aréveilla. Trempé de sueur, le drap tellement entortillé autour de son corps qu'il ne pouvait plus bouger, on aurait dit 'ne momie.

Quand, après des contorsions variées, il se libéra, il mata sa montre. Il était 6 heures.

Par la fenêtre ouverte entra l'air chaud du sirocco. La portion de ciel qu'on voyait du lit était recouverte d'une nuée laiteuse. Il adécida de rester couché encore une dizaine de minutes.

Non, le rêve qu'il venait de faire était erroné. Il ne sombrerait jamais dans la folie, il en était certain. Éventuellement, il deviendrait peu à peu gâteux, oubliant peut-être les noms et les visages des personnes les plus chères, jusqu'à sombrer dans une espèce de solitude inconsciente.

Ah, quelles réconfortantes pensées de bon matin ! Il réagit en se levant et en se précipitant à la cuisine pour se préparer le café.

Quand il fut prêt à sortir, il s'aperçut qu'il était trop tôt pour aller au commissariat. Il ouvrit la porte-fenêtre de la véranda, s'assit dehors, se fuma une cigarette. Il faisait vraiment chaud. Il préféra rentrer rousiner dans la maison jusqu'à ce qu'il se fasse 8 heures.

Alors, il monta en voiture, attaqua la brève petite route qui reliait Marinella à la provinciale. À deux cents mètres de sa villa, s'en trouvait une autre, presque semblable qui, après être restée vide pendant des années, était habitée depuis maintenant cinq mois par un couple sans enfants, M. et Mme Lombardo. Lui, Adriano, grand homme élégant dans les 45 ans était, d'après ce que lui avait aréféré Fazio, le représentant unique pour toute l'île d'une grosse marque d'ordinateurs et il voyageait donc beaucoup. Il possédait une voiture sportive rapide. Sa femme Liliana était une belle brune qui avait dix ans de moins que lui, Turinoise d'appellation contrôlée. Grande, longues jambes parfaites, elle devait avoir pratiqué un sport. Et quand on la voyait marcher en l'observant par-dérrière, même un fou furieux, ne pensait certainement pas à Abraham Lincoln. De son côté, elle conduisait une citadine japonaise.

Avec Montalbano, ils n'avaient que des rapports limités, bonjour-bonsoir, quand, rarement, ils se rencontraient sur la petite route, et alors c'était tout un tracassin de manœuvres passque deux voitures ne pouvaient pas y passer en même temps.

Ce matin-là, le commissaire vit, du coin de l'œil, la voiture de la voisine dont le capot était ouvert, la dame penchée à mi-corps à scruter le moteur. Comme il n'était nullement pressé, presque sans y pinser, il braqua à droite, roula dix mètres et se retrouva devant le portail. Sans sortir de la voiture, il demanda :

— Besoin d'aide ?

Mme Liliana lui offrit un sourire de gratitude.

— Elle ne démarre pas.

Montalbano descendit, mais resta à l'extérieur du portail.

— Si vous devez aller au village, je vous emmène.

— Merci, je suis assez pressée, aussi. Mais vous ne pourriez pas donner un coup d'œil au moteur ?

— Madame, croyez-moi, je n'y comprends absolument rien.

— Alors je viens avec vous.

Elle rabattit le capot, sortit en laissant le portail ouvert, monta en voiture, le commissaire lui tenant la portière.

Ils partirent. Malgré les vitres baissées, la voiture se remplit de son parfum à elle, délicat et pénétrant à la fois.

— Le problème est que je ne connais aucun mécanicien. Et mon mari ne rentre que dans quatre jours.

— Vous pourriez lui téléphoner.

La dame ne parut pas avoir entendu la suggestion.

— Vous ne pourriez pas m'en indiquer un ?

— Certainement. Mais je n'ai pas son numéro sur moi. Si vous voulez, je vous emmène chez lui.

— Vous êtes vraiment gentil.

Ils ne parlèrent plus durant le reste du trajet. Montalbano ne voulait pas paraître curieux, elle, de son côté, était courtoise et affable, mais on voyait bien qu'elle n'aimait pas donner sa confiance facilement. Il la présenta au mécanicien, elle revint le remercier et c'est ainsi que s'acheva leur brève rencontre.

— Augello et Fazio sont là ?

— *Dottori*, sur les lieux ils sont.

— Envoie-les-moi.

— Et comment ils peuvent venir, *dottori* ? demanda Catarella, éberlué.

— Qu'est-ce que ça veut dire, comment ils font ? Ils utilisent leurs jambes.

— Mais ils ne sont pas là, *dottori*, ils sont sur les lieux où c'est que sont les lieux !

— Et où ils sont les lieux ?

— Attendez que je regarde.

Il prit un bout de papier, le lut.

— Ici, y a écrit 28 *via* Pissaviacane.

— Tu es sûr qu'elle s'appelle Pissaviacane ?

— Sûr et certain comme la mort, *dottori*.

— Appelle-moi Fazio et passe-le-moi dans mon bureau.

Le téléphone sonna.

— Fazio, qu'est-ce qui se passe ?

— Ce matin, à l'aube on a mis 'ne bombe devant un magasin de la *via* Pisacane. Aucun blessé, rien qu'une grosse frousse et quelques vitres cassées. À part le rideau de fer démoli, naturellement.

— Un magasin de quoi ?

— De rin. Depuis presque un an, il est vide.

— Ah. Le propriétaire ?

— Ils l'ont interrogé. Après, je vais tout te raconter, d'ici une heure maximum, on sera de retour.

Il se mit à signer à contrecœur quelques papiers, de manière que l'énorme pile sur son bureau puisse aretrouver un certain équilibre. Depuis longtemps, Montalbano s'était formé une conception précise sur un phénomène mystérieux, mais il préférerait ne le communiquer à pirsonne. Là, oui, on le prendrait pour un fou. Le phénomène était le suivant : comment se faisait-il que les dossiers augmentaient pendant la nuit ? Comment s'expliquait le fait que le soir, il laissait la pile haute d'un mètre et que, le matin suivant, il la retrouvait d'un mètre et demi sans que de nouveaux courriers soient arrivés ? Il ne pouvait y avoir qu'une explication. Quand le bureau restait désert et plongé dans le noir, les dossiers, sans être vus de personne, se répandaient dans toute la pièce, se déshabillaient de leurs classeurs, se débarrassaient de leurs chemises, s'extirpaient de leurs boîtes et s'abandonnaient à des orgies effrénées, à des copulations sans limites, à des baisés inénarrables. Et donc, le lendemain matin, les fruits de la nuit pécheresse augmentaient le volume et la hauteur de la pile.

Le tiliphone sonna.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a sur la ligne Francischino qui veut vous parler pirsonnellement en pirsonne.

Et qui était-ce ? Il se le fit passer, mieux valait ne pas perdre de temps avec Catarella.

— Qui est à l'appareil ?

— Commissaire, Francischino je suis, '*u miccanico*, le mécanicien.

— Ah, je t'écoute.

— Je vous appelle de la villa des Lombardo. Le moteur on le lui a pété. Qu'est-ce que je fais ? Je remorque la voiture jusqu'au garage ou je la laisse là ?

— Excuse-moi, mais pourquoi tu me téléphones à moi ?

— Passque le portable de la dame n'arépond pas et vu que c'est votre amie...

— Francischi, c'est pas mon amie, c'est 'ne connaissance. Et donc, moi, je sais pas quoi te dire.

— C'est bon. Esscusez-moi.

Montalbano repensa à une phrase prononcée par le mécanicien.

— Pourquoi tu dis qu'on lui a pété le moteur ?

— Passque c'est comme ça. On a ouvert le capot et on a fait de gros

dégâts.

— Tu dis que ça a été fait exprès ?

— *Dottore*, moi, *il mè misteri*, mon métier, je l'aconnais.

Et qui pouvait en vouloir à la belle Liliana Lombardo ?

— Alors, c'est quoi, c't'histoire ? demanda le commissaire à Fazio et à Augello à l'instant où ils s'assirent devant lui.

Il revenait au commissaire adjoint Domenico Augello dit Mimi de répondre. Et de fait, il dit :

— D'après moi, c'est une histoire d'impôt mafieux non payé. D'après Fazio, non.

— On t'écoute, toi d'abord.

— Le magasin est la propriété d'un certain Angelino Arnone, qui possède aussi une alimentation, une boulangerie et une boutique de chaussures. Il doit avoir trois rackets à payer. Ou il a oublié d'en payer un ou on le lui a augmenté et il a arefusé. Alors, pour le faire filer droit, on lui a donné un avertissement, voilà tout.

— Et cet Arnone, qu'est-ce qu'il dit ?

— Les habituelles conneries qu'on a entendu répéter cent fois. Qu'il n'a jamais payé l'impôt mafieux parce qu'on ne le lui a jamais demandé, qu'il n'a pas d'ennemis et que tout le monde l'adore.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? demanda Montalbano à Fazio.

— Bah, *dottore*, moi, cette histoire je trouve qu'elle tient pas.

— Et pourquoi ?

— Passque ce serait la première fois que, pour convaincre quelqu'un de payer, ils mettent une bombe dans un magasin vide. Qu'est-ce qu'ils ont fait comme dégât ? Ils ont démolì un vieux rideau de fer déglingué ! Il s'en tire pour quatre euros. Alors que, d'après la règle, ils auraient dû la mettre devant l'épicerie, la boulangerie ou la boutique de chaussures. Là, oui, l'avertissement avait un sens !

Le commissaire ne sut que dire. Quand même, le doute de Fazio n'était pas basé sur rien.

— Et toujours d'après toi, dans quel but, cette fois, ils n'auraient pas suivi la règle ?

— Sincèrement, je ne saurais pas donner de réponse. Mais si vosseigneurie me le permet, je voudrais en savoir un peu plus sur Angelino Arnone.

— C'est bon, renseigne-toi et puis raconte-moi. Ah, c'était quoi comme bombe ?

— Typique. À retardement. Fourrée dedans 'ne boîte en carton qui pouvait sembler laissée pour le ramasseur de poubelles.

En s'adiriçant vers la trattoria d'Enzo pour y déjeuner, il lui arriva de lire la plaque d'une rue étroite et brève dans laquelle il passait au moins deux

fois par jour. *Via Pisacane*.

Il n'avait jamais remarqué son nom jusque-là. Il ralentit en passant devant le numéro 28. Le magasin d'Arnone, au rez-de-chaussée d'un immeuble de trois étages, se trouvait entre une quincaillerie et la porte d'accès aux appartements du dessus. La bombe n'avait pas été placée au centre du rideau de fer, mais sur le côté droit.

Chez Enzo, il s'empiffra. Hors-d'œuvre variés, spaghettis au noir de seiche, une dégustation de pâtes aux palourdes, rougets de roche frits (deux grosses portions).

Donc la promenade tout le long du môle jusqu'à la roche plate sous le phare s'imposa, malgré la chaleur.

Il passa une heure à fumer et déconner avec un crabe et puis s'en retourna au bureau.

Il se gara, descendit, mais pour pénétrer dans le commissariat, il dut déplacer du pied un gros paquet qui obstruait l'entrée.

Comme un éclair, une pensée lui traversa la coucoure.

— Catarè, c'est quoi, ce paquet ?

— Esscusez-moi, *dottori*, maintenant tout de suite immédiatement les gens de l'administration vont venir le prendre. Il y a huit paquets de formulaires, documents et imprimés qui sont arrivés.

Comment se faisait-il que le ministère trouve l'argent pour augmenter les machins bureaucratiques emmerdants et ne le trouve pas pour l'essence des voitures de patrouille ?

— Fazio est là ?

— Oh que oui.

— Envoie-le-moi.

Fazio arriva en se justifiant.

— *Dottore*, de toute la matinée, je n'ai pas eu le temps de m'occuper d'Arnone.

— Je voulais te dire quelque chose, assieds-toi. Par hasard, j'ai découvert qu'une des rues que j'ai l'habitude de prendre pour aller à la trattoria, c'est la *via Pisacane*. J'ai jeté un coup d'œil.

Fazio le fixa d'un air 'nterrogatif.

— D'après les traces de l'explosion et le trou dans le rideau de fer, j'ai eu l'impression que la bombe avait été placée presque à la limite du rideau. On est d'accord ?

— D'accord.

— Alors, écoute-moi bien, je fais une hypothèse. Si un locataire de l'immeuble, en entrant ou en sortant tôt le matin, trouve devant l'entrée une boîte en carton, qu'est-ce qu'il fait ?

— Il l'écarte du pied, dit Fazio.

Et juste après, il s'exclama :

— Putain !

— Exactement. Peut-être que la bombe n'était pas un avertissement pour

Arnone, mais pour quelqu'un qui habite dans l'immeuble.

— Vous avez raison. Et ça, ça veut dire que la besogne augmente et se complique.

— Tu veux que j'en parle au *dottor* Augello ?

Fazio fit une grimace.

— Si je pouvais emmener Gallo...

— Bon, d'accord, dit le commissaire.

Une demi-heure plus tard, Augello s'apprésenta.

— Tu as une minute ?

— Tout le temps que tu veux, Mimi.

— J'ai réfléchi sur ce que Fazio a dit ce matin à propos de la bombe.

Effectivement, c'est une anomalie. Alors je me suis demandé pourquoi la bombe a été mise sur le côté droit du rideau et non pas au centre. Tu vois, Salvo, à côté du magasin, il y a la porte d'entrée d'un immeuble de trois étages. Alors, je dis : se pourrait-il que la bombe ait été destinée à la porte ? Et qu'un locataire ait déplacé la boîte en carton sans se rendre compte qu'elle contenait une bombe ?

Le commissaire adopta une expression exultante.

— Tu sais que tu as eu une idée magnifique, Mimi ? Mes compliments. Je vais dire tout de suite à Fazio d'enquêter sur les habitants de l'immeuble.

Augello sortit et retourna satisfait dans son bureau.

Quel besoin de le décevoir ? Le louveteau Montalbano Salvo avait fait sa B.A. de la journée.

Deux

En passant devant le pavillon des Lombardo, à son retour à Marinella, il remarqua immédiatement que sa voiture à elle n'était plus là et que, d'une fenêtre ouverte sur l'arrière de la maison, on voyait une chambre à coucher éclairée et Mme Liliana devant une *armuàr* ouverte.

Dès qu'il fut rentré chez lui, il n'eut le temps de rien faire, car il fut pris d'un doute soudain. Comment devait-il se comporter avec la voisine ? C'est sûr, Francischino lui avait dit qu'on lui avait démoli volontairement le moteur et donc lui, en tant que commissaire, avait-il ou non le droit d'intervenir en lui offrant son aide pour découvrir qui avait fait ça et pour la protéger d'éventuels risques à venir ? Et si ça se trouvait, elle s'attendait à ce qu'il lui propose d'intervenir. Ou bien, étant donné qu'il n'y avait pas eu de plainte, devait-il rester tranquille dans son coin ?

Et si elle n'avait pas encore atrouvé le temps de porter plainte ?

Tandis qu'il s'efforçait de répondre à ces questions, il lui vint un autre doute de nature strictement pirsonnelle. Si Liliana, au lieu d'être la belle nana qu'elle était, avait été une malheureuse louchon édentée aux jambes torses, se serait-il 'ntéressé à elle de la même manière ?

Se sentant profondément offensé par lui-même de s'être laissé gagner par ce deuxième doute, il se donna aussitôt une réponse sincère : oui, il se serait 'ntéressé de la même manière.

Et cela le convainquit d'aller sonner sans perdre de temps au portail des Lombardo.

Il y alla à pied, vu la courte distance entre les maisons.

Liliana parut très contente de le voir. Des Piémontais, on dit qu'ils sont faux et courtois, mais l'accueil ne lui parut avoir rin de faux.

— Entrez, entrez ! Je vous montre le chemin.

Elle avait mis une petite robe très légère, très courte et très moulante. On l'aurait dite peinte sur la peau. Montalbano la suivit comme un automate, complètement hypnotisé par l'harmonieuse ondulation des sphères en mouvement. D'autres sphères célestes à ajouter à celles chantées par les poètes.

— On se met sur la véranda ?

— Volontiers.

Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à la sienne, seules la table et les chaises, plus modernes et élégantes, différaient des siennes.

— Vous prenez quelque chose ?

— Merci, ne vous dérangez pas.

— Vous savez, commissaire, j'ai de l'excellente vodka. Mais si vous n'avez pas encore dîné...

— Merci, par cette chaleur, quelque chose de froid m'irait bien.

— Je vous l'apporte tout de suite.

Elle revint avec la vodka dans la glace, deux petits verres à long col et un cendrier.

— Je n'en boirai qu'une petite goutte pour vous tenir compagnie. Si vous voulez fumer...

De l'intérieur, leur parvint une sonnerie de portable.

— Oh ! là, là, quel ennui ! Excusez-moi, servez-vous en attendant.

Elle rentra et dut s'en aller parler dans la pièce du fond, la chambre à coucher, et sans doute porte close, car il n'arriva pas même un lointain murmure jusqu'aux oreilles du commissaire.

Le coup de fil fut si long que Montalbano eut le temps de se fumer une cigarette entière.

Quand elle revint, Mme Liliana était plutôt rouge et avait la respiration haletante. Cette respiration, entre parenthèses, produisait un bel effet évocateur sur d'autres sphères célestes, vu qu'il était évident qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Elle avait dû avoir une discussion animée.

— Excusez-moi, c'était Adriano, mon mari, des ennuis imprévus. Mais vous n'avez encore rien bu ! Je vous sers.

Elle versa deux doigts de vodka dans un petit verre qu'elle tendit à Montalbano, dans le sien, elle mit une dose plutôt abondante qu'elle porta à ses lèvres et fit cul sec.

Tu parles d'une toute petite goutte !

— À quoi dois-je l'honneur de votre visite, commissaire ?

— Je ne sais pas si le mécanicien vous a dit...

— Que la réparation va prendre du temps ? Oui, je l'ai autorisé à emmener la voiture à l'atelier. Ça va être un joli problème pour moi d'aller à Montelusa et d'en revenir. Je sais bien qu'il y a le bus mais les horaires...

— Je vais au bureau demain matin vers 8 heures. Si vous voulez en profiter, au moins à l'aller...

— Merci. Demain matin, je serai prête à l'heure dite.

Montalbano revint au sujet qui l'intéressait.

— Le mécanicien vous a expliqué pourquoi le moteur était endommagé ?

Elle rit. Sainte mère, quel rire elle avait ! Ça prenait au creux de l'estomac. On aurait dit une palombe amoureuse.

— Je n'ai pas eu besoin de le lui demander. Je conduis très mal, je dois avoir soumis ce pauvre moteur à...

— Il ne s'agit pas de ça.

— Non ?

— Non. Le moteur de votre voiture a été endommagé volontairement, tout exprès.

Elle blêmit. Montalbano continua :

— C'est l'opinion du mécanicien, qui s'y connaît.

Liliana se reversa de la vodka, la but. Elle se mit à contempler la mer sans rien dire.

— Vous vous êtes servie de la voiture ?

— Oui. Jusqu'à hier soir, quand je suis rentrée ici, elle marchait très bien.

— Donc, ça s'est passé la nuit dernière. Quelqu'un est passé par-dessus le portail, a soulevé le capot de la voiture et a rendu le moteur inutilisable. Vous avez entendu du bruit ?

— Absolument rien.

— Et pourtant, l'auto était garée très près de la fenêtre de la chambre à coucher.

— Je vous dis que je n'ai rien entendu !

Montalbano fit mine de ne pas comprendre qu'elle s'était agacée. Il avait fait trente, autant faire trente et un.

— Vous avez idée de qui cela peut être.

— Non.

Mais tout de suite après avoir dit non, Liliana parut avoir changé d'idée.

Elle tourna la tête pour plonger son regard dans celui de Montalbano.

— Vous savez, je suis souvent seule, pendant de longues périodes. Et je suis assez attirante pour... Bref, on m'a pas mal embêtée. Imaginez-vous qu'une nuit un crétin est venu frapper au volet de ma chambre à coucher ! Et donc, il se peut très bien qu'un imbécile ait voulu se venger de mon indifférence...

— Vous avez reçu des propositions explicites ?

— Par douzaines.

— Vous pourriez me dire le nom de quelques-uns de ces, comment dire, soupirants ?

— Vous me croirez si je vous dis que je ne sais même pas à quoi ils ressemblent ? Ils téléphonent, ils me disent leur nom, qui peut très bien être inventé, et allons-y pour une série d'obscénités.

Montalbano tira de sa poche un bout de papier. Il écrivit des chiffres dessus.

— Je vous laisse le numéro de chez moi. Si pendant la nuit quelqu'un vient vous déranger, n'hésitez pas à m'appeler.

Puis il se leva, dit au revoir. Liliana le raccompagna au portail.

— Je vous suis vraiment reconnaissante pour votre intérêt. À demain.

Après s'être empiffré d'un plat de pâtes *'ncasciata*¹ et d'une grosse portion d'aubergines à la parmesane, le tout préparé par la bonne Adelina, il s'assit sur la véranda.

Il y avait un ciel qu'on aurait dit que les étoiles étaient à portée de main et il s'était levé un vent qui était comme une caresse légère sur la peau. Mais au bout de cinq minutes, Montalbano comprit que ça n'irait pas comme ça. Il avait un besoin absolu d'une longue promenade à des fins digestives le long du bord de mer.

Il descendit sur la plage, mais au lieu de se diriger à main droite, vers l'Échelle des Turcs, comme il faisait toujours, il s'adiregea vers la gauche, vers le village. Ce faisant, il devait forcément passer devant la villa des Lombardo.

Mais il ne l'avait pas fait exprès. Ou bien si ?

Toutes les lumières étaient éteintes. Il n'aréussit pas à comprendre si la porte-fenêtre de la véranda était fermée ou ouverte. Liliana, après avoir mangé, s'était peut-être descendu quelques petits verres de vodka, et puis elle était allée se coucher.

À ce moment, sur la route provinciale, une voiture fit demi-tour et ses phares illuminèrent pendant quelques instants l'arrière du pavillon.

Suffisamment pour que Montalbano puisse distinguer une voiture garée devant le portail.

Il s'inquiéta. Tu veux voir que l'inconnu massacreur de moteur était revenu pour refaire des dégâts. Et si Liliana lui avait tiliphoné pour demander son aide alors qu'il était en train de marcher sur la plage ?

Il changea aussitôt sa route et s'adiregea vers la villa. Arrivé sous la véranda, il vit que la porte-fenêtre était fermée de l'intérieur. Alors il fit précautionneusement le tour de la villa jusqu'à la façade arrière.

La voiture, immatriculée XZ-452-BG, était 'ne Volvo verte et elle avait été garée le capot contre le portail fermé. Par les volets soigneusement fermés de ce que Montalbano savait être la chambre à coucher, filtrait un filet de lumière. La fenêtre était assez basse pour que la tête d'une pirsonne arrive à la hauteur du rebord.

Il s'approcha et tout de suite entendit les gémissements de Liliana. Certainement pas de douleur.

Le commissaire s'éloigna rapidement. Et pour se faire passer les nerfs qu'ils s'étaient pris d'un coup, il reprit sa promenade en bord de mer.

Que l'aimable et belle voisine lui avait raconté une grande quantité de carabistouilles, Montalbano s'en était convaincu déjà durant la visite qu'il lui avait faite. Et ce qui se passait en ce moment dans la chambre à coucher du pavillon en était l'irréfutable confirmation.

La main sur le feu que celui qui lui avait téléphoné, ce n'était pas son mari mais un autre homme.

La géniale idée de démolir le moteur était probablement venue à un amant dont, à un certain moment, elle s'était dégoûtée jusqu'à la nausée et auquel elle avait signifié une décision d'éloignement sans appel, et qui avait été aussitôt substitué par le propriétaire de la Volvo. Ou bien il y avait eu 'ne

dispute entre elle et le propriétaire de la Volvo, lequel avait perdu la tête et passé sa colère sur la voiture. Puis était arrivée la réconciliation dont il n'avait entendu que la bande sonore. En conséquence, Liliana aconnaissait très bien non seulement les nom, prénom et adresse de ceux qui lui téléphonaient, mais elle en savait aussi par cœur les vies édifiantes.

Parvenu à ce point, Montalbano aboutit à la conclusion que cette histoire était une affaire privée regardant Liliana et ses amants et qu'il n'avait donc plus de motifs de s'y intéresser.

Et donc, une fois passé le coup de fil de bonne nuit à Livia, avec en annexe son inévitable début de dispute, il alla se coucher.

Le lendemain, à huit heures pile, Liliana l'attendait sur la petite route. Naturellement, il n'y avait plus aucune Volvo garée ni devant le portail ni dans les parages. Peut-être parce qu'il faisait chaud à peu près comme la veille, elle portait une robe semblable à celle de la soirée précédente, sauf qu'elle était bleue. Et elle produisait le même effet dévastateur.

Elle était fraîche et reposée. Et parfumée.

— Tout va bien ? lui demanda le commissaire.

Il aréussit à ne pas mettre de malice dans sa question.

— J'ai dormi comme un ange, dit Liliana avec un sourire de chatte qui vient juste de se manger une boîte de son aliment préféré et qui se lèche les moustaches de la pointe de la langue.

« Difficile que les anges dorment comme toi », pinsa Montalbano.

À cet instant précis, une voiture adécida de dépasser à grande vitesse un camion qui venait en sens inverse.

La collision aurait été inévitable si Montalbano, avec une présence d'esprit et une rapidité de réflexes dont il fut le premier à s'étonner, n'avait pas braqué à droite, utilisant un élargissement de deux mètres du bas-côté, avant de revenir promptement sur la chaussée. Immédiatement après, il sentit le corps de Liliana appuyé de tout son poids sur lui et, un instant après, la tête inerte de la femme s'abattit sur ses jambes.

Elle s'était évanouie.

Montalbano se sentit glacé. Il ne s'était jamais retrouvé dans une situation aussi désagréable.

Et maintenant, que devait-il faire ?

Tandis qu'il se répandait en jurons, il aperçut à quelques mètres une pompe à essence avec un bar derrière.

Il se gara, installa mieux Liliana sur le siège, courut au bar, acheta une bouteille d'eau minérale, revint. Il s'assit et, la tenant dans ses bras, il lui passa un mouchoir imbibé d'eau froide sur le visage. Au bout d'un moment, elle ouvrit les yeux et, se rappelant d'un coup le danger encouru, poussa un cri et s'agrippa très fort à lui, une joue contre celle du commissaire.

— Du calme, du calme, tout est fini.

Il la sentait trembler. Il acommença à la caresser légèrement sur le dos et

l'étreignit plus fort.

Par chance, il n'y avait aucune voiture qui passait, car, dans le cas contraire, il aurait été bien embarrassé de ce qu'auraient pu pinser leurs occupants.

— Buvez un peu d'eau.

Elle but. Puis Montalbano but à son tour.

— Vous êtes tout transpirant. Vous aussi, vous avez eu peur ?

— Oui.

Calembredaine de premier choix. Il n'avait pas eu le temps d'avoir peur. S'il suait et avait soif, c'était pour une raison qu'il ne pouvait arévéler à celle qui en était la raison.

Et puis le commissaire était furieux contre lui-même parce que le fait d'avoir tenu entre ses bras 'ne belle femme l'avait plongé dans une agitation d'adolescent. Comme si c'était la première fois que ça lui arrivait. Alors, quoi, la vieillesse pouvait-elle être une régression vers la jeunesse ? Mais non, éventuellement, c'était une progression vers l'imbécillité.

Dix minutes plus tard, ils furent en état de repartir.

— Je vous laisse où ?

— À l'arrêt de l'autobus pour Montelusa. Je me suis mise salement en retard.

Au moment de lui dire au revoir, Liliana garda la main du commissaire dans la sienne.

— Écoutez, dit-elle. Vous avez été si gentil avec moi que... Je peux vous inviter à dîner chez moi ?

Peut-être était-ce la soirée libre de l'homme à la Volvo ? Toutefois, la question importante et passablement dramatique était : et si cette dame ne savait pas cuisiner, quelle tambouille terrifiante serait-il obligé d'ingurgiter ? Liliana parut avoir lu dans ses pensées.

— Ne vous inquiétez pas, je me débrouille pas mal en cuisine.

— Écoute, Catarè, dit le commissaire en entrant dans le cagibi du standardiste. Appelle-moi le garage de Francischino et passe-le-moi dans mon bureau.

— Tout de suite, *dottori*. Sainte Marie, quel bon parfum, vous avez, ce matin !

Montalbano *alluchì*, en resta comme deux ronds de flan.

— Moi ? !

Catarella approcha son nez de la veste du commissaire.

— Oh que oui, c'est vosseigneurie.

Ce devait être le parfum de Liliana.

Il gagna son bureau en jurant et souleva le combiné qui sonnait.

— Francischì, juste par curiosité. Tu l'as dit à Mme Lombardo que son moteur a été démoli exprès ?

— Oh que oui.

— Et pour le démolir, on fait beaucoup de bruit ?

— Bien sûr, *dottore* ! Un bordel ! Sinon, comment ils auraient fait ? Ils ont peut-être utilisé un marteau !

Et donc, Liliana, durant la destruction du moteur ou bien s'était enfermée chez elle morte de peur ou bien... oui, ça, c'était une hypothèse plus que probable, sans doute avait-elle passé la nuit hors de chez elle avec l'homme à la Volvo et quand elle était rentrée dans la matinée, l'ex-amant lui avait fait atrouver ce beau cadeau.

— J'ai la permission ? demanda Fazio.

— Entre et assieds-toi. Du neuf ?

Fazio huma l'air.

— Qu'est-ce que c'est que c'te parfum ?

Bouh, quel tracassin !

— Si tu veux pas le sentir, bouche-toi le nez, dit Montalbano sur un ton désagréable.

Fazio comprit qu'il valait mieux laisser tomber.

— *Dottore*, dans l'immeuble de *via* Pisacane, il y a deux repris de justice et Carlo Nicotra qui habitent.

Montalbano le fixa d'un air ahuri.

— Tu as dit « Nicotra » comme si c'était le pape. C'est qui ?

— Carlo Nicotra s'est marié avec une petite-fille du vieux Sinagra il y a six ans et il paraît que la famille lui a donné la charge de surveiller le trafic de drogue dans l'île.

— Une espèce de contrôleur général ?

— Pricisément.

Soudain, le commissaire se l'arappela. Comment avait-il fait pour ne pas y pinser avant ? Visiblement, songea-t-il amèrement, la vieillesse commençait à lui jouer de vilains tours.

— Mais c'est pas sur lui qu'on a tiré il y a trois ans ?

— Oh que oui. Ils l'ont chopé dans la poitrine. Cinq centimètres à gauche et ils lui explosaient le cœur.

— Attends... attends... c'est pas le même à qui l'an passé on a fait sauter la voiture en l'air ?

— Le même.

— Donc, c'te bombe de *via* Pisacane aurait eu un objectif précis ?

— C'est ce qu'il paraît.

— Mais toi, ça te convainc ?

— Oh que non.

— Moi non plus. Dis-moi pourquoi.

— *Dottore*. Nicotra, ils lui ont d'abord tiré dessus, puis il devait sauter en l'air dès qu'il mettrait le contact, sauf qu'il a fait prendre la voiture par son adjoint et que c'est lui qui mourut... Je veux dire que Carlo Nicotra n'est pas un homme à qui on envoie un avertissement, on essaie de le tuer, c'est tout.

— Je suis parfaitement d'accord. Quand même, je ne le perdrais pas de

vue. Et les deux repris de justice ?

Fazio glissa la main dans sa poche, en tira une feuille. Montalbano s'assombrit.

— Si tu te mets à me débiter nom du père, de la mère, date et lieu de naissance de ces repris de justice, je te jure que je te fais manger la feuille.

Fazio rougit et ne dit rien.

— Ton bonheur aurait été d'être employé à l'état civil, dit le commissaire.

Fazio commença à remettre lentement la feuille dans sa poche. Il avait l'air d'un assoiffé à qui l'on vient de refuser un verre d'eau. Le louveteau Montalbano décida de faire sa bonne action de la journée.

— C'est bon, lis.

Le visage de Fazio s'éclaira comme une ampoule. Il rouvrit le feuillet replié et le tint devant lui.

— Le premier serait Giannino Vincenzo, né de feu Giuseppe et Tabita Michele, né à Barrafranca le 7 mars 1970. Au total une dizaine d'années de prison pour braquage, vol avec effraction, agressions d'officiers publics. Le second serait Tallarita Stefano, né de feu Salvatore et de feu Tosto Giovanna, à Vigàta, le 22 août 1958. Se trouvant actuellement détenu dans la prison de Montelusa, condamné pour trafic de drogue. Auparavant, quatre autres condamnations pour trafic.

Il replia la feuille et la mit dans sa poche.

1. Pâtes au four avec fromage (provolone fumé), tomate, saucisse, œuf dur, etc. Recette variable d'une famille à l'autre.

Trois

— Pardon, dit Montalbano, mais si Tallarita est en taule, qui habite *via* Pisacane ?

Fazio ressortit la feuille. Il jeta un coup d'œil à son chef comme pour lui ademander la permission de lire. Le commissaire haussa les épaules et écarta les bras. Fazio lut. Il avait une expression béate, il se régala vraiment.

— Sa femme Francesca Calcedonio, née à Montelusa, 45 ans, son fils Arturo, 23 ans et sa fille Stella, 20 ans.

— Qu'est-ce qu'il fait, Arturo ?

— Je sais qu'il besogne à Montelusa ; il me semble qu'il est commis dans un grand magasin de vêtements pour hommes et femmes.

— Et la fille ?

— Elle étudie à l'université de Palerme.

— Ça te paraît des gens à attirer une bombe ?

— Oh que non.

— Et alors, ou bien elle était destinée à Arnone, ou bien, malgré notre opinion, à Nicotra.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Continue à besogner sur c'tes deux-là.

Fazio fut sur le point de se lever mais le commissaire l'arrêta d'un geste. Il se rassit, dans l'attente que son chef lui demande quelque chose, mais celui-ci garda le silence. Le fait était que Montalbano ne savait pas par où commencer. Puis il s'adécida.

— Tu te souviens qu'il y a un certain temps je t'ai demandé des informations sur mes voisins ?

— Les Lombardo ? Oh que oui.

Quelle merveille de mémoire de vrai flic il avait, Fazio !

— Tu le connais, lui ?

— Je l'ai vu la première fois qu'il est venu au commissariat, pour porter plainte pour le vol d'une valise qu'il avait laissée sur le siège arrière de sa voiture.

— On lui a forcé la portière ?

— Oh que oui.

— Qu'est-ce qu'elle contenait, la valise ?

— Des effets personnels, selon lui. Il était en partance pour un tour de l'île. Il me semble qu'il est représentant en ordinateurs. En vérité, il avait pas

trop l'intention de la déposer, c'te plainte.

Alors, ça devait être un vice de famille, de ne pas vouloir déposer plainte.

— Explique-moi ça.

— Il s'était arrêté au bar Castiglione, avant de quitter Vigàta, pour se prendre un café. Et pendant qu'il était à l'intérieur, un type à moto a cassé la vitre, forcé la portière et lui a piqué la valise. À ce moment-là, est arrivé un policier municipal et c'est ce policier qui lui a fait déposer plainte, parce que lui, il voulait partir comme ça, avec la portière cassée.

— Et elle, tu l'as déjà vue ?

— Une seule fois. Et je ne l'ai plus oubliée.

Il pouvait le comprendre. Alors, il s'adécida à lui raconter toute l'histoire, du moment où il avait vu Liliana qui contemplait le moteur jusqu'à la nuit précédente et au voyage en voiture le matin. Et il conclut :

— Toi, qu'est-ce que tu en dis ?

— *Dottore*, ça peut être la vengeance d'un amant éconduit comme le pense vosseigneurie, ou n'importe quoi d'autre. Avec une femme pareille, tout est possible. Et il est clair qu'elle sait très bien qui c'est mais qu'elle n'a pas l'intention de l'adénoncer.

Fazio ne posa aucune question sur les raisons pour lesquelles Montalbano s'était intéressé à cette histoire. Mais il avait un air étonné.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Excusez-moi, *dottore*, mais il y a quelque chose qui...

Il s'interrompt, il semblait perdu.

— Alors, tu me dis qu'est-ce qu'il y a ?

— Quelle heure pouvait-il être quand vosseigneurie a entendu Mme Lombardo qui faisait l'amour ?

Montalbano réfléchit quelques instants.

— Certainement entre onze heures et onze heures et quart. Pourquoi ?

— Je me trompe sûrement, dit Fazio.

— Allez, dis-le-moi.

— Vous vous rappelez que je vous ai raconté quand j'ai vu Lombardo pour la première fois ? J'ai dit la première fois parce qu'il y en a eu une seconde.

— Et quand ?

— À hier soir, à huit heures, on est allés manger chez ma belle-sœur. On est sorti à dix heures et demie. Comme on habite à côté, on n'avait pas pris la voiture. Il y avait un ivrogne au milieu de la chaussée et une voiture qui arrivait a dû ralentir. C'était une grosse voiture sportive et au volant, il m'a semblé qu'il y avait justement lui, Lombardo.

— Et dans quelle direction allait-il ?

— Vers Marinella.

— Tu es sûr que la voiture n'était pas une Volvo verte ?

— *Dottore*, vous voulez galérer ?

— Mais tu te rends compte de ce que tu es en train de me dire ? Non, ce n'est absolument pas possible que...

— En effet. J'ai dû me tromper, coupa Fazio.

— *Dottori*, sur la ligne il y aurait qu'il y a votre bonne Adilina.

— Passe-la-moi. Adeli, qu'est-ce qu'il y a ?

— *Dottori*, comme ce soir j'ai fait des arancini¹, je voulais avoir l'honneur si vosseigneurie venait manger chez moi.

Un élan de bonheur et un élan de tristesse en même temps saisirent le commissaire. Goûter les arancini d'Adelina était une expérience absolue, essentielle, 'ne fois qu'on les avait essayées, on en conservait la mémoire éternelle comme d'un paradis perdu. C'est pourquoi l'offre de revenir pour un soir dans le jardin d'Éden n'était pas du genre qu'on refuse le cœur léger.

Mais il avait pris l'engagement d'aller dîner chez Liliana et il ne se sentait pas de se dédire. Et quand bien même il l'aurait voulu, il n'aurait pas pu le faire, étant donné qu'il n'avait pas son numéro de portable.

— Adeli, je te remercie, mais je ne peux pas venir.

— Et pourquoi ? Il y a aussi mon fils Pasquali, ma belle-fille et mon petit-fils Salvuza que c'est son anniversaire.

Le fils de Pasquali était son filleul, il l'avait tenu sur les fonts baptismaux.

— Adeli, je ne peux pas venir passque je suis 'nvté par ma voisine, celle qui est dans la villa...

— Je l'aconnais ! Je lui ai parlé ! Quel beau morceau de femme, c'est ! Et en plus elle est maligne et gentille ! Il y a aussi son mari ?

— Non, il est parti.

— Alors, amenez-la ! Je vous le dis dans votre propre intérêt ! Vous savez que les arancini font des miracles !

Et elle rit, d'un rire allusif.

Adelina ne pouvait supporter Livia et c'était réciproque. Quand Livia venait pour quelques jours à Marinella, Adelina disparaissait, elle ne se montrait plus jusqu'à ce que le commissaire se retrouve seul. Elle serait donc heureuse que Montalbano mette les cornes à Livia.

— Je ne sais pas comment faire pour la joindre.

— Allez, me fais pas rigoler ! Le commissaire Montalbano qui ne sait pas comment faire pour trouver 'ne femme !

Et de fait, à ce moment, il sut comment faire.

— Je te rappelle dans une dizaine de minutes.

Il tiliphona au garage de Francischino, se fit donner le numéro de Liliana, l'appela.

— Montalbano, je suis.

— Ne me dites pas que vous ne pouvez pas venir ce soir !

Il lui communiqua l'invitation d'Adelina.

— Ce sont des gens qui ne font pas de manières, dit-il.

Il omit de dire que Pasquali était un délinquant d'habitude et que deux ou trois fois c'était justement lui qui l'avait envoyé en taule.

— Ça me va très bien. Mais ces arancini, c'est ceux qu'on mange sur le ferry ?

Le commissaire s'indigna.

— Ne blasphémez pas, dit-il.

Elle rit.

— À quelle heure passez-vous me prendre ?

— Huit heures et demie ?

— Très bien, mais ça n'annule pas l'invitation.

— Je ne comprends pas.

— Je vous dois toujours une invitation à dîner chez moi.

Puis il avertit Adelina que Mme Lombardo viendrait avec lui.

La bonne en fut heureuse.

Chez Enzo, en prévision des arancini du soir, il s'en tint à un repas léger, en sautant le hors-d'œuvre et en ne prenant qu'une fois du plat de poisson.

Mais la promenade le long du môle, il la fit quand même, à des fins non digestives mais méditatives.

Ce que lui avait raconté Fazio, à savoir qu'il avait vu à Vigàta le mari de Liliana alors qu'elle était au lit avec son amant, l'avait troublé.

Bon, d'accord, Fazio avait admis s'être trompé mais il l'avait fait par respect de la logique, parce que, si Lombardo était à Vigàta, ça ne pouvait pas s'être passé aussi tranquillement que ça. Mais à son premier coup d'œil, celui du flic, il avait reconnu Lombardo dans la voiture sportive qu'il possédait. Et Montalbano se fiait fortement à l'œil de flic de Fazio. En conséquence, il était à prendre en considération que Lombardo, tard ce soir-là, était en train de rentrer à Marinella après quelques jours à l'extérieur.

Comment expliquer alors qu'il n'ait pas surpris Liliana avec un homme ? Il n'avait pas voulu le faire exprès ?

Première réponse : Lombardo ne va pas chez lui, il se dirige vers Montelusa ou Fiacca ou Trapani, là où il voudra et il est pressé, donc il n'a pas prévu de s'arrêter même un instant pour dire bonjour à sa femme.

Mais la réponse ne tenait pas passque, en suivant cette route, il devait passer devant la villa. Et il ne pouvait que s'apercevoir qu'une Volvo était garée devant le portail. Au minimum, la curiosité l'aurait obligé à s'arrêter.

Deuxième réponse : Lombardo va chez lui mais, voyant la Volvo et comprenant que Liliana n'est pas seule, il continue tout droit et ne se montre pas. Peut-être alors que sa femme et lui forment un couple ouvert où chacun agit à sa guise.

Mais dans ce cas aussi, la réponse ne tenait pas. Passqu'il aurait très bien pu attendre aux environs la fin de la rencontre de Lilia et puis se présenter chez lui. Alors qu'il n'y a pas trace de lui le lendemain matin quand Lilia se montre prête à être emmenée en voiture.

Troisième réponse. Lombardo téléphone à sa femme en l'avertissant que le soir il s'arrêtera un moment à la maison vu qu'il devra suivre cette route. C'est le coup de fil qui a eu lieu quand lui, Montalbano, se trouve dans le pavillon. Liliana lui dit de ne pas passer puisqu'elle est occupée. Ils ont une discussion. Mais ensuite le mari fait ce que veut sa femme.

Conclusion inévitable : Lombardo, le comportement de sa femme ne lui importe en rien.

Mais tout cela, à condition que Fazio ne se soit pas trompé.

— Ah, *dottori*, il y aurait qu'il y a un type qui s'appelle Arrigone qui veut urgentement parler avec vosseigneurie personnellement en personne.

— Au téléphone ou sur les lieux ?

— Sur les lieux.

— Il t'a dit ce qu'il veut ?

— Oh que non.

— Très bien, amène-le.

Sur le seuil apparut Catarella qui, se mettant de côté, annonça :

— M. Arrigone.

— Arnone, Angelino Arnone, le corrigea l'homme en entrant.

C'était un sexagénaire chauve et courtaud dont, malgré le costume de marque et les chaussures qui devaient coûter un bras, on voyait très bien l'origine paysanne.

— Attends, dit le commissaire à Catarella.

Et puis, s'adressant à Arnone :

— Si je me souviens bien, vous seriez le propriétaire du magasin qui...

— Exact.

— Catarella, s'ils sont là, envoie-moi Fazio et le *dottor* Augello.

— Tout de suite, *dottori*.

— En attendant, asseyez-vous, monsieur Arnone.

L'homme s'assit au bord de la chaise. Il devait être nerveux, car il essuya son front moite avec un mouchoir. À moins que le malheureux ne souffre seulement de la chaleur.

Augello et Fazio entrèrent.

— Vous vous connaissez déjà, n'est-ce pas ? demanda le commissaire.

— Oui, oui, dirent les trois hommes en chœur.

Quand tout le monde fut assis, Montalbano lança un coup d'œil interrogatif à Arnone.

Lequel, avant d'arépondre à la question muette, se passa le mouchoir sur le visage et le cou. Non, ce n'était pas la chaleur, c'était la nervosité.

— Je... je ne pensais pas que la bombe... en somme, je pensais que ça ne me concernait pas. Et je l'ai dit à ces messieurs.

— Voulez-vous me le répéter ? dit Montalbano.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'arépète ?

— Le motif pour lequel vous étiez convaincu que la bombe ne vous concernait pas.

— Ben..., commença Arnone.

Et il se tut.

— Un « ben » ne me suffit pas, répliqua le commissaire.

— Ben... d'abord, moi, j'ai pas d'ennemis.

— Monsieur Arnone, vu que vous êtes en train de m'offenser, je vous prie de sortir immédiatement de cette pièce.

Arnone se mit à suer à flots. Le mouchoir était maintenant complètement trempé.

— Moi... je... j'offense vosseigneurie ?

— Vous m'avez carrément traité de crétin en voulant me faire croire que vous n'avez pas d'ennemis. Donc, ou bien vous nous dites clairement la raison pour laquelle vous êtes venu ici, ou bien vous partez.

— J'areçus une lettre 'nonyme.

— Quand ?

— Au dernier courrier.

— Vous l'avez avec vous ?

— Oh que oui.

— Donnez-la-moi.

Arnone glissa une main dans sa poche, en tira une enveloppe, la posa sur le bureau.

Montalbano ne la toucha pas.

— Combien de lignes ? demanda-t-il.

Arnone parut pris par les Turcs. Il regarda Fazio, Augello, puis revint au commissaire.

— Je n'ai pas compris.

— Je suis en train de vous demander simplement si vous vous rappelez combien il y a de lignes dans cette lettre. Fazio, tu as quelque chose à donner à monsieur pour sa transpiration ?

Fazio lui tendit un mouchoir en papier.

— Je m'arappelle pas.

— Mais vous l'avez lue, la lettre ?

— Bien sûr.

— Combien de fois ?

— Bah... quatre, cinq fois.

— Et vous ne vous souvenez pas de combien de lignes elle est faite ?

Bizarre.

Enfin, il prit l'enveloppe.

L'adresse était écrite en caractères d'imprimerie.

ANGELINO ARNONE
LLORO
VIGÀTA

Montalbano sortit le demi-feuillet plié qui se trouvait à l'intérieur et

passa l'enveloppe à Augello.

La lettre aussi était écrite en caractères d'imprimerie. Le commissaire la lut à haute voix.

ATTENTION QUE LA BOMBE ÉTAIT POUR TON MAGASIN ET TU SAIS POURQUOI.

— À peine une ligne et demie, monsieur Arnone, commenta Montalbano.

Arnone ne dit rien.

— Vous y croyez ?

— À quoi ?

— À la lettre anonyme.

— S'ils me l'ont envoyée...

— Vous changez trop facilement d'avis, permettez-moi de vous le dire. D'abord, vous ne croyez pas que la bombe soit pour votre magasin puis, après avoir reçu la lettre anonyme...

Il secoua la tête, l'air désolé.

— Là, vous me brouillez les idées. Laissons tomber. Donc, vous admettez que la bombe était destinée à votre magasin.

— Oh que oui, monsieur.

— Et si on vous envoie une autre lettre anonyme qui dit le contraire, vous allez me changer d'idée encore ?

Arnone était ahuri. Il fit non de la tête.

— Qu'est-ce que vous voulez de nous, monsieur Arnone ? Une protection ?

— Moi, je vins ici... juste pour vous dire... que je m'étais trompé, c'est tout.

— Donc, maintenant, vous reconnaissez avoir des ennemis ?

Arnone écarta les bras.

— Donnez-moi une réponse avec des mots.

— Oui.

— Et comment se fait-il que, sachant que vous avez des ennemis, vous ne demandez pas de protection ?

Arnone fit peine à Fazio qui lui tendit un autre mouchoir.

— Si... si... si vous voulez me la donner... c'te protection...

— Alors, il faut que vous collaboriez.

— Co... comment ?

— En me donnant le nom de quelqu'un que vous considérez comme un ennemi.

La couleur du visage d'Arnone virait maintenant au vert.

— Mais comme ça... il faut que j'y pense.

— Je vous comprends parfaitement. Pensez-y tranquillement et puis mettez-vous en contact avec le *dottor* Augello.

Il se leva. Tout le monde se leva.

— Je vous remercie d’avoir fait votre devoir de citoyen. Bien le bonjour.
Fazio, raccompagne monsieur.

— Moi, j’arrive pas à comprendre pourquoi tu l’as traité comme ça !
s’exclama Augello.

— Mimì, tu perds des points, dit Montalbano.

Fazio revint.

— Quel fils de radasse ! pesta-t-il en s’asseyant.

Il avait tout acompris, comme Montalbano.

— C’est quoi, cette histoire de fils de pute ? demanda Augello.

— Mimì, dit le commissaire, comme toi, depuis le début, tu t’es entêté à croire que la bombe était destinée à Arnone, tu as pinsé que la lettre anonyme le confirmait.

— Et c’est pas ça ?

— Non. La lettre voudrait nous faire croire ça, mais elle ne me convainc pas, et Fazio non plus.

— Et pourquoi ?

— Si la lettre avait été vraie, tu penses qu’Arnone nous l’aurait fait voir ?

Augello n’arépondit pas, il fit une moue dubitative.

— Non, il ne nous l’aurait pas apportée, continua le commissaire. S’il l’a fait, c’est parce qu’il a été obligé.

— Et par qui ?

— Par ceux qui ont mis la bombe et qui sont probablement les mêmes auxquels il paie l’impôt mafieux. Ils ont dû lui tiliphoner pour lui dire qu’ils allaient lui envoyer une lettre anonyme et que lui devrait nous la faire voir. Et Arnone a obéi.

— Donc la bombe était destinée au numéro 26 et pas au 28, dit Augello sur un ton convaincu.

— Exactement. D’un autre côté, tu as oublié que tu avais toi-même émis cette hypothèse ?

Fazio fixa Montalbano mais ne dit rin.

— Et Fazio de fait est en train d’enquêter sur les locataires du 26, conclut Montalbano.

Pour le moment, ils n’avaient rin d’autre à se dire.

Cinq minutes plus tard, le commissaire sortait du bureau, il lui était venu à l’esprit qu’il devait acheter un cadeau pour Salvuzzo, son filleul.

1. Grosses boulettes de riz pannées contenant un cœur de mozzarella ou de viande et des petits pois. Voir : *La Démission de Montalbano* (recueil de nouvelles), éditions Pocket.

Quatre

Il arriva à Marinella qu'il était sept heures et demie, fonça sous la douche, se changea et à huit heures et demie il était déjà prêt quand il entendit sonner à la porte.

Il alla ouvrir et s'atrouva devant Liliana.

Elle ne s'était pas mis une de ses robes damne-les-hommes, mais portait pantalon, chemisier et veste.

— Vous êtes en avance.

— Je sais. J'ai saisi au vol l'occasion.

— L'occasion de quoi ?

— J'ai eu envie de voir votre maison.

Elle la parcourut tout entière consciencieusement, en s'arrêtant devant les tableaux et devant la bibliothèque.

— Ça ne ressemble pas à un logement de commissaire. Mais la nôtre a une pièce en plus.

— Pourquoi est-ce que ça ne vous semble pas un logement de commissaire ?

Elle eut un sourire enchanteur. Le fixa dans les yeux et ne lui répondit pas. Puis elle s'assit sur la véranda.

— Je n'ai pas d'apéritif à vous offrir, dit Montalbano. Mais au frigo, j'ai un petit vin blanc qui...

— Va pour le petit vin.

Le commissaire s'en servit un doigt, vu qu'il devait conduire et à elle en revanche, il remplit le verre aux trois quarts.

— On m'a dit que vous êtes fiancé, dit tout à coup Liliana.

Elle avait prononcé ces mots en contemplant la mer.

— Qui vous l'a dit ?

Elle sourit.

— Je me suis renseignée. Curiosité féminine. Depuis quand ?

— Depuis une éternité.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Livia. Elle vit à Gênes.

— Elle vient vous voir souvent ?

— Pas autant que ce que je voudrais.

— Pauvre garçon.

Ce « pauvre garçon » agaça Montalbano.

Il n'aimait pas parler de ses affaires, il n'aimait pas qu'on le plaigne et puis il lui avait semblé percevoir une pointe d'ironie dans sa voix. Elle se moquait de lui parce qu'il était contraint à de longues périodes de chasteté ? Il regarda ostensiblement sa montre. Mais Liliana continua à déguster son vin sans se presser.

Puis, tout à coup, comme saisie d'une hâte soudaine, elle finit son verre, se leva.

— On peut y aller.

Quand ils furent en voiture, elle dit :

— Je ne voudrais pas rentrer tard. Après, j'aimerais rester un peu avec vous. J'aurais besoin de vous parler.

— Vous pourriez gagner du temps en commençant maintenant.

— En voiture, ça ne me va pas.

— Dites-moi au moins deux mots sur le sujet.

— Non. Excusez-moi, c'est un sujet assez désagréable et je ne vois pas pourquoi je devrais me couper l'appétit.

Il n'insista pas.

Avant d'arriver chez Adelina, le commissaire s'arrêta devant le café Castiglione et acheta une boîte de quinze cannoli.

Chaque arancino était gros comme une grosse orange. Pour une personne normale, deux arancini auraient constitué un dîner dangereusement abondant. Montalbano en engouffra quatre et demi, Liliana deux.

Jusqu'au moment où arrivèrent les cannoli, les paroles qu'ils échangeaient furent réduites à l'essentiel.

En fait, il n'était pas possible de parler. La saveur et l'odeur des arancini étaient telles que chacun continuait à manger, submergé par l'extase, les yeux mi-clos, un petit sourire heureux sur le visage.

— C'est une merveille ! Un enchantement ! Absolument incroyables ! s'exclama Liliana.

Adelina lui sourit.

— Ma petite dame, j'en ai mis cinq de côté. Si vosseigneurie vient demain soir chez le *dottori*, vous en goûterez encore.

Elle aurait vendu son âme pour faire du tort à cette Livia tant haïe.

Vers onze heures du soir, Montalbano dit qu'il avait promis à Mme Liliana de ne pas rentrer tard.

Ce fut à ce moment que Pasquali lui dit :

— Je peux vous parler seul à seul cinq minutes ?

Ils allèrent dans la chambre à coucher d'Adelina. Pasquali ferma la porte à clé.

— Vous le saviez que je suis sorti de prison il y a trois jours ?

— Non. Pourquoi t'étais dedans ?

— C'est les carabinieri de Montelusa qui m'ont arrêté. Complicité de vol avec effraction.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— En prison, j'ai entendu une rumeur qui semble pas être tant que ça une rumeur.

— À savoir ?

— Que les Stups sont en train de travailler Tallarita et que Tallarita, du moins jusqu'à il y a quelques jours, avait déjà à moitié accepté de collaborer.

Les arancini et le cannolo avaient fait perdre de la vitesse à tout le système cérébral du commissaire.

— Et qui est Tallarita ?

— *Dottore*, c'est un gros trafiquant. Moi, je vous raconte c'te truc passe que sa famille habite *via* Pisacane.

En un éclair, son système cérébral accéléra.

— Je te remercie, dit le commissaire.

— Vous avez toujours envie de me parler ? demanda Montalbano tandis qu'ils montaient en voiture.

— Oui. S'il n'est pas trop tard, pour vous...

— Mais non, voyons. On va chez moi ou chez vous ?

— Où vous voulez.

— Chez moi, comme digestif, il y a du whisky, chez vous de la vodka. Choisissez.

— La vodka est finie et j'ai oublié d'en racheter.

— Alors, vous n'avez pas le choix.

Montalbano, alourdi par les arancini, conduisait lentement. Il y avait peu de trafic. Liliana s'enfonça dans son siège, appuya sa tête sur l'épaule du commissaire et ferma les yeux, peut-être prise d'une envie de dormir. Assurément, elle avait accompagné les arancini de trop de vin. Pour ne pas la réveiller, le commissaire ralentit au point qu'au moment où il allait tourner à main gauche et prendre la petite route qui conduisait aux deux villas, le moteur s'arrêta.

Il remit en route, mais se trompa dans la manœuvre. Il n'acomprit pas bien ce qu'il avait combiné, vu que la voiture fit un grand saut en avant en soulevant au moins dix centimètres de terre. Au même instant, Montalbano entendit un claquement contre la carrosserie, mais il ne s'inquiéta pas, ce devait être une pierre qui avait volé.

— Mon Dieu, c'était quoi ? demanda Liliana en se redressant et en ouvrant des yeux effrayés.

— C'est rien, c'est rien, la tranquillisa le commissaire.

— Écoutez, dit-elle, excusez-moi mais j'ai très sommeil.

— Vous voulez qu'on reporte à plus tard ?

— Si ça ne vous dérange pas... En plus, Adelina a décidé que demain soir je dois venir manger les arancini chez vous.

— Tout à fait d'accord avec Adelina.

Il la regarda descendre devant le portail.

— Vous avez besoin d'être véhiculée demain ?

— Demain, je ne vais pas travailler. Nous sommes fermés pour cause de décès. La mère du propriétaire est morte. Merci pour la belle soirée. Bonne nuit.

S'il est vrai que les bonnes choses se digèrent sans difficulté, quand on en mange beaucoup, il leur faut du temps pour se laisser digérer.

Il apporta la bouteille de whisky, un verre, des cigarettes et un cendrier sur la véranda, mais il pensa qu'il valait mieux téléphoner d'abord à Livia.

— Je viens à peine de rentrer, dit-elle.

— Tu es allée au cinéma ?

— Non, j'ai dîné avec des amis. C'était l'anniversaire de ma collègue Marilù, tu te souviens d'elle ?

Il n'avait pas la moindre idée de qui il s'agissait. Elle la lui avait certainement présentée une des fois où il était allé à Boccadasse, mais il n'en conservait pas le souvenir.

— Mais bien sûr ! Bien sûr que je me souviens de Marilù ! Dis-moi, vous avez bien mangé ?

— Toujours mieux que les horribles ragougnasses que te concocte ta bien-aimée Adelina !

Comment osait-elle ? Évidemment, elle avait l'intention de chercher querelle, mais ce soir-là, il n'avait pas envie d'engueulade. Et puis, la colère risquait de lui bloquer la digestion. Donc, il adécida de lui laisser du champ.

— En effet, certaines fois, Adelina ne... Ce soir, je n'ai pas réussi à avaler ce qu'elle avait préparé.

— Tu vois que j'ai raison ? Tu es resté à jeun ?

— Presque. Je me suis débrouillé avec un peu de pain et de saucisson.

— Mon pauvre !

C'était le jour de la compassion féminine. Au bout d'un moment, ils se souhaitèrent bonne nuit.

Ce qui arriva ensuite, il ne réussit pas à comprendre s'il le rêvait ou si ça se passait vraiment.

Il venait à peine de finir son premier verre de whisky quand il remarqua, dans la faible lumière d'un croissant de lune, 'ne silhouette humaine qui marchait lentement au bord de l'eau. Quand elle fut à la hauteur de la véranda, la pironne s'arrêta, leva un bras et le salua.

Alors, il l'areconnut. C'était Liliana.

Il prit cigarettes et cendrier, descendit sur la plage. Elle avait continué à marcher. Il la rejoignit, se mit à côté d'elle.

— À la seconde où je suis rentrée, je n'avais plus sommeil.

Ils marchèrent en silence une demi-heure. La conversation était assurée par le ressac, comme une musique continue.

Puis elle dit :

— On rentre ?

En se tournant, leurs corps se frôlèrent.

Avec un grand naturel, Liliana lui prit la main et ne la lui lâcha pas jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la hauteur de la véranda.

Là, Liliana s'arrêta, effleura de ses lèvres celles de Montalbano et se dirigea vers sa maison.

Montalbano resta immobile à la contempler jusqu'à ce que son ombre disparaisse dans l'obscurité épaisse.

Maintenant, il avait une certitude. Si Liliana avait adécidé de ne pas lui parler ce soir-là, ce n'était pas à cause d'une envie soudaine de dormir mais parce que ce qu'elle voulait lui dire n'était pas facile à exprimer et que le courage lui avait manqué.

Le lendemain, à 8 heures, en passant devant la villa des Lombardo, il vit que la fenêtre de la chambre à coucher était encore fermée. Liliana profitait sûrement de ce jour où elle n'allait pas besogner pour se lever plus tard.

Il se gara, descendit et, à la porte du commissariat, tomba nez à nez avec Fazio en train de sortir.

— Où tu vas ?

— Je vais voir si j'atrouve des informations pour la bombe de Pisacane.

— Tu es pressé ?

— Oh que non.

— Alors, avant, écoute un truc que je dois te dire.

Fazio le suivit au bureau, s'assit.

— À hier soir, j'ai eu 'ne information qui m'a paru sérieuse. C'est le fils d'Adelina qui me l'a dite.

Et il lui rapporta ce que lui avait raconté Pasquali.

— Donc, la bombe aurait été destinée à Tallarita ? demanda Fazio à la fin. On la lui aurait mise pour lui dire : fais attention que si tu collabores, on tuera quelqu'un de ta famille ?

— Exactement.

Fazio fit une moue dubitative.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je suis en train de me demander comment il se fait que les Stups, qui sont sûrement au courant de l'attentat, n'ont pas encore mis la famille sous protection.

— Tu es sûr qu'ils ne l'ont pas fait ?

— *Dottore*, à hier, je passai devant la porte de l'immeuble et je n'ai rien vu, ni voiture ni hommes.

— Mais il faudrait savoir si la famille Tallarita est encore là ou si on l'a emmenée ailleurs.

— *Dottore*, ils sont encore *via* Pisacane. J'en suis plus que sûr.

Le commissaire prit une décision soudaine.

— Comment tu as dit que la femme s'appelle ?

— Francesca Calcedonio.

— Je vais lui parler.
— Et moi, qu'est-ce que je fais ?
— Tu t'occupes de te renseigner chez quelqu'un des Stups pour savoir ce qu'il en est avec Tallarita.

Vint lui ouvrir un grand beau garçon, boucles noires, petit air athlétique, yeux noirs étincelants. Il était en bras de chemise, mais restait élégant.

— Vous désirez ?

— Le commissaire Montalbano, je suis.

Le garçon eut un début de réaction immédiate. Il fut sur le point de lui fermer la porte au nez puis se contrôla et demanda :

— Et qu'est-ce que vous voulez ?

— Je voudrais parler avec Mme Francesca.

Ce fut une impression ou le garçon fut un peu tranquilisé par sa réponse ?

— Ma mère n'est pas là, elle est sortie faire les courses.

— Vous êtes Arturo ?

Visage de nouveau inquiet.

— Oui.

— Elle en a pour longtemps ?

— Oh que non.

Et à contrecœur, vu que le commissaire ne bougeait pas :

— Si vous voulez bien entrer...

Il le conduisit dans la salle à manger, modeste mais propre. Dans un coin, il y avait un petit canapé, deux fauteuils et l'inévitable télévision.

— Il est arrivé quelque chose à mon père ? demanda Arturo.

— Pas que je sache. Vous êtes inquiet pour lui ?

Le garçon parut sincèrement étonné.

— Et pourquoi je devrais l'être ? Je vous ai parlé de mon père parce que je n'arrive pas à comprendre...

— Pourquoi je suis là ?

— Précisément.

Le garçon était redevenu nerveux. Le commissaire adécida de jouer un peu. Il prit une expression énigmatique.

— Vous n'arrivez pas à l'imaginer ?

Arturo blêmit visiblement. Non, ce n'était pas le comportement d'une personne qui n'aurait rien à cacher.

— Je ne... je...

La porte de l'appartement s'ouvrit et se referma.

— Artù, je suis rentrée, fit une voix féminine.

— Excusez-moi un instant, dit le garçon, profitant de l'occasion pour sortir en hâte.

Il les entendit discuter vivement dans l'antichambre, puis seule Francesca entra.

Essoufflée et grasse, elle avait l'air plus vieille qu'elle n'était. Elle s'assit lourdement sur un fauteuil avec un long soupir de fatigue.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

— J'ai le cœur malade.

— Je ne vous prendrai que quelques minutes.

— Heureusement qu'Arturo n'est pas allé à Montelusa besoin, passque le magasin est fermé, sinon vous auriez frappé pour rien, pirsonne serait venu vous ouvrir, ma fille Stella est à Palerme. Je vous écoute.

— Madame, votre mari est actuellement détenu dans la prison de Montelusa pour purger une condamnation pour trafic de drogue ?

— Oui et c'est pas la première fois.

— Et vous vivez avec vos deux enfants ?

— Oh que oui, monsieur. Mais c'est Arturo qui est vraiment avec moi, alors que Stella depuis deux ans, elle va à Palerme, étant donné qu'elle étudie à l'université.

— Voilà, je voudrais savoir si vous ou l'un de vos enfants avez reçu des menaces, ces derniers temps.

Mme Francesca écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Montalbano recommença patiemment.

— Je voudrais savoir si vous...

Mais Mme Francesca avait très bien entendu.

— À nous ? Des menaces ? Et comment ?

— Je ne sais pas, des coups de fil, des lettres anonymes...

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je peux vous le jurer : ici, à la maison, j'ai reçu rin de rin.

Elle réfléchit un moment, puis soudain poussa un cri qui fit sursauter Montalbano.

— Artù !

Le garçon arriva immédiatement, peut-être était-il en train d'écouter derrière la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

— Au magasin de Montelusa, tu as reçu des menaces, des lettres ou des coups de fil anonymes ?

Arturo aussi eut une expression étonnée.

— Moi ? ! Jamais ! Et puis pourquoi ?

Mère et fils fixèrent le commissaire d'un air interrogatif. Lequel s'était préparé une réponse.

— Nous avons eu un signalement selon lequel le père d'un jeune qui est mort d'une overdose voudrait se venger.

Tous deux restèrent cois. Arturo blêmit.

— Naturellement, j'avertirai les collègues des Stups, mais entre-temps, je mettrai en place une protection discrète. C'est pourquoi j'ai besoin de l'adresse palermitaine de Stella et du nom et de l'adresse du magasin où vous

travaillez, Arturo.

Il écrivit sur un bout de papier les indications qu'on lui donna, dit au revoir et s'en alla.

Quand même, il avait bien obtenu quelques résultats.

Par exemple, il ne leur passait même pas par l'antichambre de la coucourde, à Mme Francesca et à Arturo, que la bombe puisse leur avoir été destinée. Et les gens des Stups ne s'étaient jamais manifestés auprès des Tallarita.

Mais surtout, pourquoi le jeune Arturo s'était-il montré si nerveux ? Peut-être fallait-il y repenser.

— De la chance, j'ai eu, dit Fazio. Cinq minutes après que vosseigneurie est sortie, Aloisi, des Stups, qui passait par là, est venu me dire bonjour.

— Tu lui as demandé pour les Tallarita ?

— Certainement. Il est tombé des nues.

— Il n'était au courant de rin ?

— Rin. D'après lui, il n'y a aucune négociation en cours avec Tallarita.

— Ce ne serait pas une de ces opérations très secrètes que les Stups...

— Il me l'aurait laissé entendre.

— Donc, Pasquali m'a raconté une connerie ?

— Je ne crois pas qu'il l'ait fait exprès, dit Fazio. Peut-être que quelqu'un, connaissant vos rapports avec Pasquali, lui a parlé en sachant que tôt ou tard il vous le rapporterait. Une tentative de mettre sur une fausse piste.

— C'est sûrement ainsi. Les Tallarita du reste sont sans protection et ne pensent pas une seconde que la bombe ait été pour eux.

— Vous voyez que ça tient ?

— Oui, mais Arturo, le fils, il me fait un drôle d'effet.

— Dans quel sens.

— D'après moi, il n'a pas le nez propre.

— Vous voulez que je me renseigne ?

— Oui.

Il sortit la feuille sur laquelle il avait pris des notes, la fixa.

— Le magasin de Montelusa dans lequel il besogne s'appelle « À la Dernière Mode ». Au 104 de la *via Atenea*.

— Je l'aconnais, dit Fazio.

Le contraire eût été étonnant.

Cinq

— Pendant que tu me parlais d'Aloisi, moi, j'étais de plus en plus convaincu d'un truc, dit le commissaire.

Fazio tendit l'oreille.

— Je vous écoute.

— Une fois, j'ai eu l'occasion de voir un film d'Orson Welles dans lequel il y avait 'ne scène qui se déroule dans une pièce aux murs couverts de miroirs et on ne comprenait plus où on s'atrouvait, on perdait le sens de l'orientation et on croyait parler à quelqu'un devant soi alors qu'il était derrière. Il me semble qu'avec nous ils veulent jouer exactement au même jeu, nous emmener dans une pièce aux murs de miroirs.

— Expliquez-moi ça.

— Ils veulent nous faire perdre le sens de l'orientation. Ils font tout leur possible et même l'impossible pour qu'on ne comprenne pas à qui était vraiment destiné l'avertissement. Là, pour être clair, je ne pense plus que la bombe ait été fortuitement déplacée vers le magasin d'Arnone, je suis convaincu que la bombe a été placée là exprès.

— J'acommece à comprendre.

— Ils envoient la lettre anonyme à Arnone et en même temps ils lancent la rumeur de la collaboration de Tallarita avec les Stups et ils obtiennent le résultat que nous sommes toujours au point de départ. Nous sommes complètement à la remorque de leurs pînées, nous sommes comme des chiens en laisse. Il faudrait qu'à partir de maintenant ce soit nous qui prenions l'initiative.

— Et comment ?

— Je vais t'expliquer. Quand je t'ai dit de donner un coup d'œil à ceux qui habitaient au numéro 26, toi, tu m'as parlé seulement de Carlo Nicotra et de deux repris de justice. Et cela parce qu'à tes yeux de policier c'étaient les trois seules pîrsonnes intéressantes. C'est ça ?

— Oh que oui.

— Et là, on a peut-être fait une grosse erreur.

— Laquelle ?

— De nous arrêter à ces trois-là. Et si la bombe était destinée à un autre locataire sans antécédents ? Un insoupçonnéable ? Une personne dont nous ne savons encore rien ? Et s'ils remuaient ciel et terre pour que nous n'arrivions pas à elle ?

Fazio accusa le coup.

— Vrai, c'est.

— Combien de familles habitent au 26 ?

— Neuf. Trois par étage.

— Et nous, nous nous sommes arrêtés à un tiers des locataires. Donc...

— ... donc, je m'en occupe tout de suite.

Fazio sortit, il s'occupa du courrier. La première lettre lui était adressée et sur l'enveloppe était écrit : « Personnel ».

Il l'ouvrit. S'aperçut immédiatement que c'était une lettre anonyme, même si elle n'était pas écrite à la main en caractères d'imprimerie mais à l'ordinateur.

Cecè Giannino est un voleur qu'a pas de pot. Il vola ce qu'il devait pas et ne veut pas le rendre au propriétaire.

Il eut envie de rire. C'était la preuve par neuf de ce qu'il venait de dire à Fazio. Il l'appela au téléphone, lui demanda de venir. Et quand Fazio arriva, il lui tendit la lettre.

— Lis. Ils ont rajouté un autre miroir.

Fazio aussi sourit.

Il arriva à la trattoria : il était l'unique client, il était encore trop tôt. Enzo était en train de regarder la télévision, réglée sur Televigàta. C'était Pippo Ragonese qui parlait, le journaliste numéro un de la chaîne, qui n'éprouvait aucune sympathie pour le commissaire et c'était réciproque.

« ... pour en revenir à l'explosion de la bombe de la via Pisacane, il nous a été communiqué, de manière tout à fait confidentielle, que certains bons citoyens ont signalé au commissaire Montalbano des pistes à suivre, il s'agit en substance de témoignages, tenus cependant tous sous le boisseau par l'ineffable commissaire. Donc, à quelques jours de distance de l'attentat, le brillant résultat obtenu est qu'on ne sait pas qui sont ses auteurs. Devrons-nous attendre une autre bombe pour que le commissaire Montalbano se réveille de son long sommeil ? »

— J'éteins passque sinon, c'te grandissime connard va vous couper l'appétit, dit Enzo.

— Difficile, ce serait, répliqua Montalbano. Qu'est-ce que tu m'amènes ?

Il se mangea une double portion de hors-d'œuvre de la mer à la santé de Ragonese.

Puis il se fit la promenade le long du môle, mais ne resta pas longtemps

assis sur la roche plate.

Une idée lui était venue.

Il retourna au bureau et appela Nicolò Zito, son ami directeur du journal de Retelibera.

— Nicolò tout va bien dans la famille ?

— Tout le monde va bien. Je t'écoute.

— J'ai entendu par hasard à une heure Ragonese à Televigàta.

— Je l'ai entendu aussi. Il nous a habitués, non ? Tu veux lui répondre ?

— Indirectement.

— Alors, tu viens quand ?

— Le temps d'arriver.

À peine sorti de Vigàta, il se retrouva bloqué dans une file de voitures arrêtées. Il se pencha à la fenêtre pour voir ce qui se passait. C'était un barrage des carabinieri. Il jura longuement. Va savoir combien de temps ils allaient lui faire perdre. Au bout d'un moment, il adécida de ne pas attendre, de sortir de la queue et de se faire reconnaître. Il était presque arrivé en tête quand un carabinier s'apprécipita à sa rencontre.

— Où croyez-vous aller ?

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Rangez-vous à gauche.

— Mais...

— Rangez-vous à gauche et descendez de l'auto !

Il ne voulait rien entendre, était furieux et avait une mitraillette à la main. Mieux valait ne pas augmenter sa fureur.

Il se gara, sortit de l'auto et alors ce fut la fin du monde.

Une grosse voiture arriva à 300 à l'heure, décidée à forcer le barrage et Montalbano, avant de se jeter à terre, eut le temps de voir qu'un type, le bras hors de la fenêtre, tirait sur les carabinieri depuis la voiture qui fonçait, avec un reverbérer ou une mitraillette.

Il entendit l'auto passer très près à toute vitesse et puis un crépitement de mitraillette. Les militaires réagissaient.

Puis, après un vacarme de démarrages de voitures et de crissements de pneus et de sirènes, un silence absolu tomba.

Il se leva. Le barrage avait disparu, les carabinieri s'étaient lancés à la poursuite.

Il eut la présence d'esprit de monter tout de suite dans la voiture, de démarrer et de partir.

Les autres voitures étaient encore immobiles, les conducteurs étaient restés pétrifiés, ils ne s'étaient pas encore remis de leur frayeur.

C'est comme ça qu'il ne fut pas en retard au rendez-vous avec Nicolò. Qu'il trouva très agité.

— On vient juste de me téléphoner qu'il y a eu une fusillade à un barrage de carabinieri juste à la sortie de Vigàta. Tu ne sais rien de ça ?

Le commissaire prit un air surpris.

— Vraiment ?! Je n'ai pas vu de barrage.

S'il lui disait la vérité, Nicolò risquait de l'interviewer immédiatement comme témoin.

Et lui, il n'en avait pas envie.

— Faisons-la tout de suite, c'te interview, dit le journaliste. Comme ça, je la diffuse au journal de sept heures, puis je la repasse à huit heures et à minuit. Ça te va ?

— Ça me va très bien.

Zito : Commissaire, avant tout, je vous remercie d'avoir courtoisement accepté de donner cette interview. La bombe qui a explosé à Vigàta a détruit le rideau de fer d'un magasin vide et donc a fait peu de dégâts. Elle risque d'en faire davantage à l'image de la police.

Montalbano : *Et comment ?*

Zito : Il paraît que cette fois, certains citoyens, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, vous ont envoyé des témoignages qui n'ont pas eu de suite. Alors...

Montalbano : *Pardonnez-moi de vous interrompre, mais je suis contraint de rectifier. Je n'ai reçu aucun témoignage, je dis bien aucun, parce qu'il n'y a eu aucun témoin.*

Zito : *Et alors, les lettres qui vous ont été envoyées ?*

Montalbano : *Je voudrais spécifier qu'il s'agit de lettres anonymes. Donc, des bons citoyens, oui, mais jusqu'à un certain point. Et elles n'apportent aucune preuve à l'appui de leurs affirmations. De même que n'ont pas été confirmées certaines rumeurs mises habilement en circulation.*

Zito : *Vous pourriez nous dire de quoi traitent ces lettres ?*

Montalbano : *Elles contiennent des suppositions, je dirais mieux, des insinuations, sur les éventuels destinataires de la bombe.*

Zito : *Je ne comprends pas dans quel but elles ont été écrites.*

Montalbano : *C'est simple, pour nous mettre sur des fausses pistes. Elles nous en proposent une certaine quantité pour nous brouiller les idées. Et toute cette agitation confirme mon opinion.*

Zito : *Vous pouvez nous la dire ?*

Montalbano : *Pas de problème. Derrière cette bombe se cache quelque chose de très gros. Il ne s'agit pas de l'avertissement habituel pour un impôt mafieux non payé, bien qu'on ait essayé de nous le faire croire dans un premier temps. Et il ne s'agit pas non plus d'une tentative de faire taire quelqu'un qui aurait été sur le point de parler. Et la thèse qu'avec cette bombe on essaierait de convaincre un voleur de restituer le butin, cette thèse est risible.*

Zito : *En conclusion ?*

Montalbano : *L'enquête se poursuit. Mais il nous a semblé de notre*

devoir de rassurer les citoyens quant à la présumée inertie des forces de l'ordre.

— Catarè, Fazio est là ?

— Oh que non, *dottori*, mais lui-même en pirsonne pirsonnellement téléphona il y a un quart d'heure passé pour dire qu'il allait arriver.

— Et le *dottor* Augello ?

— Lui non plus est pas là. Je lui passai un coup de fil et après il se rendit sur les lieux.

— Et c'est où ?

— Il me l'a pas dit. Excusez-moi, *dottori*, mais le savez-vous qu'il y a eu un fusillement avec les carabinieri à un barrage ?

— Je sais, je sais.

Il entra dans son bureau. Il avait pris dans la pile quelques papiers à signer quand s'présenta Fazio.

— Une nuit de perdue et c'est une fille.

— C'est-à-dire ?

— Je suis allé à Montelusa pour parler avec quelqu'un du magasin de vêtements mais je l'atrouvai fermé.

— Tu y retournes demain.

— Vous savez que vous avez un trou ? demanda soudain Fazio.

Instinctivement, Montalbano examina sa veste et sa chemise. Fazio sourit.

— Dans votre voiture, vous avez un trou. Je m'en suis aperçu quand je me suis garé à côté de vosseigneurie.

— Dans la voiture ?!

Il sortit, alla sur le parking accompagné de Fazio.

Le trou était dans la portière droite, plus ou moins à la hauteur du dossier du passager. À bien le regarder, c'était clairement l'effet d'une arme à feu.

Montalbano ouvrit la portière. Le projectile avait entièrement traversé la carrosserie, pénétré dans le dossier et s'était arrêté dans le rembourrage.

Fazio se taisait, blême d'inquiétude.

— N'aie pas peur, lui dit Montalbano en souriant. C'est une balle perdue, elle ne m'était pas adressée.

— Comment ça ?

Il lui raconta la fusillade. Fazio poussa un soupir de soulagement.

— Mais vosseigneurie ne peut pas circuler comme ça !

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Je fais emmener la voiture chez notre carrossier conventionné. Je lui dis de faire vite.

— Fais-lui récupérer le projectile.

— Mais il va devoir éventrer le siège !

— Tant pis.

— Ce soir, c'est Gallo qui vous ramènera à Marinella, adécida Fazio, et

il viendra vous prendre demain matin. Après on verra comment on s'organise si la réparation doit être longue.

— C'est bon.

Une demi-heure plus tard, Mimì Augello se pointa.

— Où tu étais ?

— *Via* Pisacane.

— Pourquoi ?

— J'ai reçu un coup de fil d'un homme mais il ne voulait pas me dire son nom.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que la bombe avait explosé par erreur.

Ça, c'était une nouveauté.

— Comment ça, par erreur ?

— C'est ce qu'il a dit. La bombe, d'après l'anonyme, avait été confectionnée par un certain Russotto Filippo qui habite au deuxième étage du 26, *via* Pisacane et qui de temps en temps fabrique des bombes pour la Mafia. Il paraît qu'au moment où il mettait la bombe dans sa voiture pour aller la livrer à ses clients, il a eu un contretemps que je n'ai pas bien compris et il l'a abandonnée.

— Et toi, tu y as cru ?

— Du calme. Avant de bouger, j'ai regardé dans le fichier. Il n'y avait rien contre lui. Alors je suis allé examiner les identités de tous ceux qui avaient eu quelque chose à voir avec des attentats à la bombe. Eh ben, dans un procès d'il y a cinq ans, quelqu'un mentionna le nom de Russotto Filippo comme étant celui du fournisseur de l'explosif, mais il ne put le prouver et Russotto s'en tira. Alors, pour une raison ou une autre, j'ai décidé d'aller voir de près comment ça se présentait.

— Et comment ça se présentait ?

— Mal ou bien, suivant le point de vue.

— Explique-moi.

— Russotto, d'après ce que m'a dit sa femme, est hospitalisé depuis dix jours au 'pital de Montelusa pour 'ne série d'examens. Il paraît qu'il a quelque chose au poumon. Visiblement, l'anonyme qui m'a téléphoné ne connaissait pas c'te détail.

Une tentative ratée de mettre un autre miroir.

Fazio revint et Montalbano le mit au courant de ce qui était arrivé à Augello.

— Ils essaient tout, commenta Fazio.

— Comment ça s'est passé chez le carrossier ?

— *Dottori*, même en se dépêchant, il ne pourra pas vous rendre la voiture avant quatre jours.

Montalbano jura.

— Et comment je fais, moi ?

— Je m'en suis occupé. Je me suis fait prêter une voiture qui se conduit pareil que la vôtre. Elle est là sur le parking, c'est la grise à côté de la mienne. Voilà les clés.

Il les lui posa sur le bureau.

— Et voilà le projectile, continua-t-il.

Montalbano le prit, l'examina.

— Tu es sûr que c'est celui-là ?

— *Dottore*, combien de projectiles voulez-vous qu'il y ait dans le rembourrage de votre siège ?

— Mais ça, c'est un projectile spécial de carabine !

— Eh ben ?

— Ça n'a pas été tiré par les carabiniers.

— Mais vosseigneurie, si je ne me trompe, vous m'avez dit qu'il y avait un type qui tirait depuis sa voiture ?

— Oui, mais pas avec une carabine !

— Peut-être que vous ne vous êtes pas aperçu qu'il y avait quelqu'un avec une carabine !

Montalbano resta pensif. Il se mit à reconstituer de mémoire la scène du barrage et arriva à 'ne conclusion.

— Tu sais ce que je vais faire ? Je vais parler avec le lieutenant Vannutelli.

Il se le fit passer au tiliphone, l'autre lui répondit qu'il l'attendait à la caserne.

Il préféra y aller à pied, il n'avait pas eu le temps d'essayer la voiture prêtée.

— Vous avez réussi à les prendre ?

— Non, ils se sont échappés.

— On t'a rapporté que j'étais là ?

— Toi ?!

Montalbano lui raconta tout. Et lui montra le projectile. Vannutelli le prit, le fixa et eut une expression ahurie.

— Et ça, d'où ça sort ? Ce sont des mitraillettes et des pistolets-mitrailleurs qui ont tiré, pas des carabines.

— C'est pour ça que je suis là. L'orifice d'entrée dans la portière de ma voiture est parfaitement rond, le coup a dû être tiré d'un endroit parallèle à ma voiture.

Vannutelli continua à le regarder d'un air interrogatif.

— Le carabinier m'a arrêté précisément à la hauteur de la première voiture de la file qui allait vers Montelusa. Le coup ne peut venir que de cette voiture ou de l'autre qui la suivait immédiatement.

— Il me semble comprendre que tu avances l'hypothèse que ceux qui ont forcé le barrage avaient des complices armés ?

— Exactement.
— Je te remercie. Je parlerai à l'adjudant qui a dirigé le barrage et je te raconterai.

Rentré au bureau, il appela Fazio.

— Tu as un ami à la Scientifique ?

Lui, Montalbano, avait une antipathie profonde pour le chef de la Scientifique. Rien que de le voir, il lui venait mal au ventre. Et l'autre en avait largement autant à son endroit.

— Oh que oui.

Il lui tendit le projectile.

— Montre-le-lui en privé.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Tout ce qui est possible.

— Vous êtes pressé ?

— Non.

— Alors je le lui apporte demain matin à Montelusa.

Tandis que Montalbano sortait pour rentrer à Marinella, le lieutenant Vannutelli l'appela.

— Écoute, j'ai parlé longuement avec l'adjudant Capua et aussi avec le première classe De Giovanni qui est celui qui t'a arrêté et qui se souvenait parfaitement de toi.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Que ton hypothèse ne tient pas.

— Pourquoi ?

— Parce que, au moment précis où est arrivée la voiture qui a forcé le barrage, Capua était justement en train de contrôler la première auto de la file et il est plus que sûr que de là personne n'a tiré. De Giovanni, lui, juste après t'avoir arrêté, était en train de se diriger vers la deuxième auto et il s'y est même collé à l'arrivée de la voiture qui fonçait. Si on avait tiré de cette deuxième auto, c'est lui qui aurait pris le projectile.

Imparable.

Alors, comment expliquer le trou ?

Il gagna le parc de stationnement, monta dans la voiture que lui avait procurée Fazio, fit trois tours d'essai à l'intérieur du parking. Il s'en trouva bien.

Sur quoi, il rentra à Marinella.

Six

Dans la villa des Lombardo, les lumières étaient allumées. Donc Liliana était à la maison, même si elle n'était pas visible. Mais viendrait-elle manger les arancini comme elle l'avait promis ? Montalbano, va savoir pourquoi, subodorait qu'au dernier moment elle atrouverait 'ne excuse pour ne pas venir. En insérant la clé dans la serrure, il entendit le tiliphone sonner. Ça arrivait souvent, on aurait dit que le tiliphone sentait à distance l'arrivée de la voiture et se faisait entendre juste assez tôt pour qu'il n'ait pas le temps d'arépondre. Il se dépêcha autant que possible, mais quand il souleva le combiné, il n'y avait plus que le signal de fin de communication. Il gagna directement la cuisine, ouvrit le réfrigérateur, prit les arancini, alluma le téléviseur, vit l'interview que lui avait faite Nicolò, éteignit et prépara la table sur la véranda.

Quand il eut fini, il s'assit sur le banc, s'alluma une cigarette et se mit à pincer à ce qui le rongait : d'où est-ce qu'on avait pu lui tirer sur la voiture ?

L'orifice d'entrée parlait de lui-même : il n'y avait pas de défaut, elle était nette et parfaitement circulaire. La balle avait été tirée par quelqu'un qui était positionné en parallèle à la voiture et donc, si la reconstitution des carabinieri était exacte, le coup de feu ne pouvait provenir que d'un tireur qui s'atrouvait au-delà de la file des voitures, dans la campagne qui longeait la route.

Mais cela aussi était impossible, car alors le projectile, avant de toucher sa voiture, aurait dû toucher un des véhicules alignés.

À moins que le tireur ne se soit situé au premier étage d'une maison.

Mais dans ce cas, le trou d'entrée aurait eu une forme presque ovale.

Il n'y avait pas d'explication.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Neuf heures moins le quart. Pourquoi Liliana tardait-elle ? À moins qu'une fois encore le courage ne lui ait manqué ?

Le tiliphone sonna. Il resta un moment immobile, hésitant à répondre. Il pouvait s'agir de quelque tracassin qui lui enverrait en l'air la soirée, comme il pouvait s'agir de Liliana.

Il alla répondre.

— *Dottor Montalbano ?*

— *Oui.*

— C'est Liliana.

— Vous ne venez pas ?

— Je suis devant votre porte mais j'ai vu une voiture que je ne connaissais pas et j'ai pensé que...

— Mais non, c'est la mienne.

— Vous en avez changé, comme ça ?

— J'ai été obligé. Je vous expliquerai.

— Vous êtes seul ?

— Oui.

— J'arrive.

Montalbano alla ouvrir la porte et resta sur le seuil pour la regarder arriver par la petite route.

Peut-être parce qu'elle devait lui dire quelque chose de sérieux, elle s'était mise en pantalon et chemisier.

Mais qu'est-ce qu'elle était belle !

En guise de bonsoir, elle lui serra la main avec un sourire fatigué sur son visage pâle. Le commissaire l'installa sur la véranda.

Il n'aimait pas que Liliana soit sérieuse et légèrement inquiète comme pour un interrogatoire, mieux valait qu'elle se détende un peu, elle parlerait plus facilement.

— J'ai une bouteille de ce vin qui vous a plu au frigo.

— Pourquoi pas ?

Quand elle eut bu un demi-verre, elle soupira profondément et son visage commença à reprendre des couleurs.

— Pourquoi avez-vous dû changer de voiture ?

Le commissaire lui raconta la fusillade au barrage, mais sans lui dire que les carabiniers excluaient que le coup ait été tiré à cette occasion.

Elle était maintenant moins crispée.

— Je vais prendre les arancini ?

— Je viens avec vous.

— Emmenons nos assiettes.

Du four ouvert monta un parfum paradisiaque, étourdissant.

— Faisons comme ça, dit Montalbano, comme il faut les manger bien chaudes, pour l'instant, prenons-en juste une chacun et revenons après pour nous ravitailler.

— Ça me semble sage.

Ils se les mangèrent en un éclair, en finissant la bouteille.

— On y va ? proposa Liliana.

— On y va.

Liliana ouvrit le four, mit deux arancini sur l'assiette du commissaire et la dernière qui restait sur la sienne.

— Comme ça, on ne fait plus d'aller-retour.

Montalbano prit une autre bouteille de vin.

Cette fois, ils les dégustèrent lentement, sans parler, en se souriant seulement avec les yeux.

Liliana était redevenue elle-même, cordiale et souriante, les arancini avaient fait le miracle de l'alléger du poids des mots qu'elle allait devoir dire.

— Si vous avez encore de l'appétit, j'ai un excellent fromage.

— Vous plaisantez ?

Liliana l'aida à débarrasser la table et à porter au dehors whisky, verres et cendrier.

Le commissaire nota que la jeune femme s'était versé une solide dose.

— Vous me donnez une cigarette ?

Elle se la fuma.

— Vous pouvez éteindre la lumière, s'il vous plaît ?

Peut-être pinsait-elle que l'obscurité la mettrait plus à l'aise.

Le commissaire éteignit. Mais, entre la lumière provenant de la salle à manger et la clarté de la nuit, il faisait assez clair pour voir les visages.

— Je veux vous expliquer pourquoi je n'ai pas porté plainte pour le sabotage de ma voiture.

Le commissaire ne pipa mot. Il savait, de longue expérience, qu'en cet instant, à une quelconque question de sa part, le seul son de sa voix pourrait avoir un effet négatif.

— Je sais qui l'a fait.

Cette fois, la pause fut longue.

— Et je ne voudrais pas, pour aucune raison au monde, lui faire du mal. C'était de sa part un geste infantile, dicté par la colère. Il ne recommencera pas, j'en suis plus que convaincue.

Elle se versa un autre whisky.

— Maintenant arrive la partie la plus difficile.

À ce point, le commissaire s'adécida à parler.

— Écoutez, Liliana, pour moi, vous pouvez vous arrêter là. Vous n'êtes pas tenue de me donner la moindre explication sur votre conduite. Surtout s'il s'agit de motivations que je suppose, comment dire, strictement personnelles.

— Mais moi, je veux quand même te les dire.

Elle était passée soudain au tutoiement. Le commissaire en éprouva un très léger malaise. Ce « tu » raccourcissait beaucoup la distance qu'il aurait préféré garder.

— Pourquoi ?

— Parce que je voudrais t'avoir comme ami. Je voudrais pouvoir te demander des conseils, de l'aide... Tu sais, je n'ai personne avec qui parler, me confier... C'est une situation qui certaines fois me devient insupportable... Et tu es un homme qui donne une telle sensation de solidité, de sécurité...

Comme ils étaient assis côte à côte sur le banc, elle s'approcha pour coller son corps à celui de Montalbano et continua à parler en posant sa tête sur son épaule.

Où voulait-elle en venir ?

— Écoute-moi, je te parle à cœur ouvert, sans rien te cacher. Adriano et

moi, nous n'avons plus de rapports depuis deux ans, nous sommes devenus deux étrangers. Comment c'est arrivé, je ne sais pas, en tout cas c'est arrivé. Un mois après mon arrivée à Vigàta, j'ai trouvé un travail à Montelusa, comme chef de rayon dans un grand magasin de vêtements. Ça s'appelle À la Dernière Mode. Parmi les vendeurs, il y avait un jeune d'une vingtaine d'années, un grand beau garçon athlétique...

Dans la tête du commissaire surgit un nom écrit en lettres de néon : Arturo Tallarita.

Mais il n'ouvrit pas la bouche.

— Bref, j'ai résisté. Puis j'ai craqué. Mais assez vite je me suis rendu compte que je faisais une grosse erreur. Trop jeune, trop impulsif, trop possessif... Et je lui ai imposé de ne plus venir me voir. L'autre soir, un ami est passé me prendre, il m'a raccompagnée très tard à la maison et le lendemain matin, la voiture était... tu l'as vue. Alors, quand je suis allée au travail, je l'ai pris à part et... il a fondu en larmes, il a avoué, il m'a conjurée de ne pas le dénoncer. Et c'est tout.

Non, ce n'était pas tout. Et l'homme à la Volvo ? Mais Liliana, pendant un moment, ne dit plus rien.

Elle lui avait passé un bras dans le dos, et le tenait serré contre elle.

— Comme je suis bien avec toi !

Elle le lui murmura, les lèvres touchant presque l'oreille. Il suffisait que Montalbano tourne à peine la tête...

Le téléphone sonna.

— Excuse-moi, dit le commissaire en se libérant de l'étreinte.

C'était Livia.

— Tu es seul ?

Mais pourquoi lui posait-elle cette question ? Elle avait quoi, un sixième sens ? Elle parlait avec les corneilles ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

— Comme on est loquace ! Tu ne peux pas ou tu ne veux pas parler ?

— Je t'ai dit que...

— C'est bon, je ne te dérange pas davantage.

Elle raccrocha.

Quand il revint sur la véranda, Liliana s'était levée, elle était appuyée à la balustrade.

Le moment magique était passé. Difficile que, du moins pour ce soir, il se répète. Montalbano se mit à côté d'elle, s'alluma une cigarette.

La jeune femme attendit qu'il ait fini puis dit :

— Il se fait tard. Je vais rentrer.

— Tu sais, si tu veux rester encore un peu, je ne...

Liliana regarda sa montre. Elle sursauta.

— Je ne m'étais pas aperçue qu'il était si tard ! Mon Dieu, non, merci, je

dois vraiment filer !

Comment se faisait-il qu'elle soit si pressée, tout à coup ?

— Je te raccompagne jusqu'à ta villa.

— Non.

Ce fut un non tellement sec que Montalbano ne répliqua pas. Liliana rentra à l'intérieur, le commissaire la suivit. Devant la porte encore fermée, elle lui tendit la main.

— Merci pour la belle soirée, pour les arancini et pour toute la patience que tu m'as montrée.

— À demain 8 heures ?

— Si ça ne te dérange pas...

Puis, d'un coup, elle se pendit à son cou, l'embrassa sur la bouche, ouvrit la porte, sortit, la ferma derrière elle.

Montalbano revint s'asseoir dans la véranda.

Cette chère et belle Liliana lui avait raconté non pas toute la vérité, mais seulement la demi-messe. Ce qui néanmoins suffisait à expliquer la nervosité d'Arturo quand il s'était présenté chez les Tallarita. À l'évidence, le garçon avait pîné que Liliana avait changé d'avis et déposé plainte pour les dégâts infligés à la voiture. Il devait avertir Fazio de ne plus enquêter sur Arturo, tout était clair désormais.

En revanche, l'obscurité restait très épaisse concernant le comportement de Liliana avec lui. Elle avait joué, et très bien, il fallait l'admettre, un début de numéro de séduction en règle. Une tactique parfaite. Mais peut-être était-il trop tôt pour s'ademande pourquoi, il fallait attendre une autre rencontre en tête à tête pour avoir les idées claires. En tout cas, il était plus qu'évident que Liliana voulait l'attirer de son côté, voulait l'avoir comme allié.

Mais contre qui ?

Quelle était l'autre moitié de la messe ?

Puis, il fit un pari avec lui-même. Et, ce faisant, il eut envie de rire.

Pour savoir s'il l'avait gagné ou perdu, il valait peut-être mieux attendre encore un peu.

C'est pourquoi il se versa trois doigts de whisky et le but lentement, en prenant bien son temps.

Puis il rentra à l'intérieur, alla ouvrir la porte sans allumer la lumière de l'antichambre.

Il remonta à pied la petite route. Quand il arriva en vue du portail de la villa des Lombardo, il eut un fort sentiment de déception. Il s'était complètement trompé.

Il se retourna et revint vers sa maison. Mais au bout de trois pas, il se ravisa et se remit à marcher vers le pavillon de Liliana.

Arrivé au portail, il put apercevoir la Volvo verte garée dans le jardinet.

De la fenêtre de la chambre à coucher filtrait un filet de lumière.

Il avait gagné son pari.

Il dormit mal : ne pas avoir fait une belle promenade après les arancini avait été une erreur.

Il s'aréveilla à six heures et demie, mais il lui fallut une cafetière pleine pour être en état de gagner la salle de bains.

Il allait se mettre sous la douche quand il entendit sonner le tiliphone. C'était Fazio.

— *Dottore*, excusez-moi, je voulais vous avertir que ce matin, ils ont fait sauter une autre bombe.

Montalbano jura. Ils y avaient pris goût ou quoi ?

— Devant une boutique ou une porte ?

— Devant un magasin.

— Il y a eu des dégâts humains ?

— Un passant a été blessé. On l'a emmené au 'pital de Montelusa.

— C'est grave ?

— Oh que non.

— Augello est avec toi ?

— Oh que oui.

— Alors, inutile que je vienne. On se verra plus tard au commissariat.

Liliana était au portail, elle se pencha vers Montalbano et lui posa un baiser sur la joue.

— Bien dormi ? lui demanda-t-elle.

— Couci-couça, et toi ?

— Très bien. Comme un loir, malgré les arancini.

Visiblement, ça lui réussissait. Et tant mieux si cette fois elle n'avait pas invoqué l'ange.

— Je te laisse à l'arrêt de l'autobus ?

— Oui, mais d'abord, si ça ne te dérange pas, je devrais passer au café Castiglione. Je dois acheter des cannoli pour une vendeuse, c'est son anniversaire.

Quand ils arrivèrent, elle dit :

— Viens, je t'offre un café.

Un café, ça ne se refuse jamais. L'établissement était rempli de gens en train de prendre leur petit déjeuner. Quelques personnes saluèrent le commissaire. Liliana commanda dix cannoli au comptoir et puis, tandis qu'ils buvaient leur café, elle s'approcha jusqu'à l'effleurer de son souffle.

Puis elle se dirigea vers la caisse pour payer et le commissaire resta à bavarder avec quelqu'un de sa connaissance.

— Salvo, tu aurais deux euros par hasard, dit Liliana à haute voix.

Montalbano dit au revoir à sa connaissance, alla à la caisse, donna les deux euros et remonta en voiture.

Tandis qu'il se dirigeait vers le bureau, après l'avoir laissée à l'arrêt de bus, Montalbano souriait.

Comme elle était habile, Liliana, pour faire voir à toutes les personnes présentes dans le café que le commissaire était un ami intime ! Et peut-être un peu plus qu'un ami.

Il paraît ses roubignoles qu'elle avait plein de monnaie dans son sac à main, elle l'avait fait exprès pour l'appeler par son prénom devant tout le monde.

Peu à peu, les pièces du puzzle trouvaient leur place.

— Ah, *dottori dottori* ! Ah, *dottori* !

Ça, c'était la litanie spéciale que Catarella entonnait quand il y avait eu un coup de fil de M^ossieu le Questeur.

— Le questeur a appelé ?

— Oh que oui, *dottori*, y a même pas dix minutes. Il voulait parler à vosseigneurie ou au *dottori* Augello, et vu que vosseigneurie ne se trouvait pas sur les lieux, je lui passai le *dottori* Augello se trouvant sur les lieux, lequel s'en alla immédiatement après avoir parlé avec lui, à savoir celui-ci, qui serait toujours lui, M^ossieu le Questeur.

Dans son bureau, il trouva Fazio qui l'attendait.

— Tu sais ce que voulait le questeur ?

— Oh que non.

— Alors, c'te bombe ?

— *Dottore*, elle était toute pareille à celle de *via* Pisacane. Glissée dedans une boîte en carton. Celle-là, ils l'ont mise devant le rideau de fer d'un magasin de *via* Palermo.

— Magasin de quoi ?

— Et c'est là aussi, le hic. C'est un autre magasin vide.

— Vraiment ?!

— Il n'est plus loué depuis six mois.

— À qui appartient-il ?

— Il appartenait à un retraité, Agostino Cicarello, ex-employé de la Poste. Il est mort il y a un mois. J'ai parlé avec sa femme, c'était le seul bien qu'il possédait.

— Donc, l'impôt mafieux non payé, c'est à exclure ?

— Certainement. Et je vous dis aussi qu'il n'y a pas de possibilité de méprise, parce qu'il s'agit d'un magasin isolé, il n'y a pas d'habitation dans le voisinage.

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent démontrer ?

— Bah, fit Fazio en se levant.

— Où tu vas ?

— À Montelusa. J'apporte le projectile à mon ami de la Scientifique, comme vous me l'avez demandé.

— Ah, oui, merci. Écoute, à propos d'Arturo Tallarita, laisse tomber.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai appris la raison de sa nervosité. C'est lui qui a abîmé le

moteur de la voiture de Mme Lombardo.

— Et comment vous y êtes arrivé ?

— Elle me l'a dit hier soir, Mme Lombardo.

— Ah, fit Fazio.

Et il ne bougea pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Quand vosseigneurie m'a parlé d'Arturo, j'ai pensé qu'il pouvait être nerveux pour une autre raison.

— À savoir ?

— Qu'il était au courant de la rumeur selon laquelle son père voulait collaborer, et qu'il avait eu peur.

— De la bombe ?

— Pas de la bombe, de Carlo Nicotra qui habite dans le même immeuble.

— Et quel rapport, Nicotra ?

— Le rapport, c'est que Tallarita dealait sous les ordres de Nicotra.

Montalbano réfléchit quelques secondes.

— Continue à t'occuper d'Arturo et des autres locataires.

Sept

Au milieu de la matinée, Catarella l'appela. Montalbano eut un peu de mal à prendre le combiné en main, son bras était ankylosé. Il était en train de l'user à force de signer des papiers.

— *Dottori*, il y aurait qu'il n'y a pas sur la ligne mais en tant que se trouvant sur les lieux M. Carrossier qui désire parler avec vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement.

— Comment tu as dit qu'il s'appelle ? Carrossier ?

Catarella n'arépondit pas.

— T'es devenu muet ?

— Oh que non, parlant je suis, mais, *dottori*, j'ademande compréhensivité et pardonement mais je le sais pas comment le susdit s'appelle, si vosseignerie le désire, je lui ademande.

— Alors, pourquoi tu as dit « Carrossier » ?

— Passqu'il est carrossier.

Montalbano comprit, il devait s'agir de Todaro, le carrossier qui besognait sur sa voiture.

— Fais-le venir.

Todaro était un costaud grand et gros, aux cheveux roux, que le commissaire trouvait sympathique. Malgré sa masse, il était d'un caractère timide.

Montalbano lui serra la main, l'invita à s'asseoir.

— Je t'écoute.

— Excusez-moi, *dottore*, Fazio n'est pas là ?

— Non, il vient juste de sortir.

Todaro grimaça.

— Dommage, ça aurait été mieux s'il avait été là.

— Pourquoi ?

— Pour avoir la confirmation de ce qu'il me semble qu'il m'a dit quand il m'a amené la voiture.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que le trou était frais du jour vu que vosseigneurie l'après-midi même vous vous êtes retrouvé au milieu d'une fusillade des carabinieri.

Il préféra ne pas lui dire qu'en vérité il ne savait pas le moins du monde comment ça s'était passé.

— Fazio t'a dit la vérité.

Todaro parut ne plus savoir que faire.

— Alors, si vosseigneurie confirme..., dit-il après quelques secondes, comme pour conclure, et il se leva.

— Attends, dit Montalbano, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Mais maintenant je ne sais plus si ça vaut la peine.

— Courage. Il y a quelque chose qui ne tient pas ?

— Moi, je ne voudrais pas me mêler... Si vosseigneurie et Fazio vous me dites une chose, pour moi, c'est parole d'Évangile.

Dans l'esprit du commissaire resurgirent les doutes qui lui étaient venus après que Vannutelli eut exclu la possibilité qu'on ait tiré à la carabine depuis une voiture dans la file. Peut-être le carrossier avait-il découvert quelque chose qui pouvait servir à expliquer le mystère.

— Laisse tomber l'Évangile et parle clair.

— Pardonnez-moi si je vous pose une question avant... je peux ?

Bouh, quel tracassin !

— Vas-y.

— Mais vosseigneurie, après la fusillade, vous avez roulé longtemps sur une route de campagne ou un chemin de terre ?

— Pas du tout ! Je suis arrivé à Montelusa, je me suis arrêté sur un parking goudronné et après je suis revenu ici.

— Ah, fit Todaro.

— Mais qu'est-ce qu'il y a qui t'intrigue ?

— D'après moi, le trou a été fait avant.

Montalbano tendit l'oreille.

— Tu en es sûr ?

Todaro s'agita sur la chaise.

— Bon, mais c'est pas que j'en aie quelque chose à faire de cette histoire, ou que je sois curieux, mais il me semblait de mon devoir...

— C'est bon, c'est bon, raconte-moi, s'il te plaît, comment tu en es arrivé à cette conclusion.

Todaro prit son courage à deux mains.

— Le soir où Fazio m'a amené la voiture, je m'en suis occupé et je me suis aperçu de ce que je vous dis. Je ne le lui ai pas dit passqu'il me semblait que c'était quelque chose qui ne me regardait pas, puis je me suis adécidé. Alors, j'ai cherché à le joindre hier soir au commissariat, mais on m'a dit qu'il était allé à Marinella. Je l'ai cherché à Marinella mais piersonne ne m'arépondit.

Le commissaire était sur le point de perdre patience.

— Très bien, mais de quoi tu t'es aperçu ?

— *Dottore*, l'orifice d'entrée du projectile a soulevé tout autour la peinture, mais pas au point de la faire tomber. Ça a fait comme un petit sac circulaire. Je me suis bien expliqué ?

— Tu t'es très bien expliqué.

— Dans ce petit sac, j'atrouvai trop de poussière, plus que ce qui peut

s'accumuler en une demi-journée.

Il avait l'œil, le carrossier.

Todaro poursuivit.

— Et il y a aussi autre chose.

— Dis-le-moi.

— Moi, j'ai travaillé sur beaucoup de véhicules de police qui ont reçu des coups de feu, des mitraillades... Il y a des projectiles qui, en passant à travers la tôle, produisent dans la partie interne de l'orifice un effet d'oxydation. Maintenant, cet effet commence à être notable au moins vingt-quatre heures après, il ne peut pas apparaître en moins d'une demi-journée. Et en fait, maintenant, il y en a un, mais il n'y était pas quand Fazio m'a amené la voiture.

Le commissaire le regardait avec admiration.

— Pourquoi tu te fais pas embaucher comme consultant par la Scientifique ? Tu es meilleur que beaucoup d'entre eux.

— Merci. Mais je fais encore mieux le carrossier.

Quand Todaro fut sorti, Montalbano resta une demi-heure à se creuser la coucoure sur ce problème.

Il fallait totalement exclure la possibilité qu'il se soit atrouvé à l'intérieur de la voiture quand on avait tiré. Il s'en serait forcément aperçu, là, il n'y avait rien à faire, à moins qu'il n'ait été évanoui. Et il ne s'était pas évanoui.

Donc, en toute logique, on avait touché sa voiture quand il ne s'y trouvait pas.

Mais quand ? Et où ?

Certainement pas quand la voiture était garée devant Retelibera. Et pas non plus quand elle était à Marinella. Le coup de feu l'aurait réveillé si ça avait été la nuit.

Ces derniers jours, il n'avait pas cessé d'aller et venir entre Vigàta et Marinella, avec un saut à Montelusa.

Où était-il resté longtemps à l'arrêt ? Ah, voilà, devant la porte de chez Adelina.

Se pouvait-il qu'on lui ait tiré dessus à cette occasion ?

— Je peux entrer ? fit à la porte la voix de Mimì Augello.

— Entre et assieds-toi. Qu'est-ce qu'il voulait, le questeur ?

— Il paraît que les syndicats sont en train d'organiser une manifestation.

— Et qu'est-ce qu'il y a de neuf là-dedans ?

— Je parle de nos syndicats, ceux de la police. Une manifestation nationale, devant le parlement, pour protester contre les coupes.

— Et en quoi ça concerne le questeur ? Ça le dérange ? Il veut essayer de l'empêcher ?

— Il voulait être informé sur la situation dans notre commissariat.

— Et toi, qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Que je n'en savais rien. Et c'est la vérité.

— T'as bien fait. Mais rends-moi un service personnel, essaie d'en savoir un peu plus.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne voudrais pas qu'on fasse mauvaise figure. Notre délégation à la manifestation doit être considérable. C'est clair ?

— Très clair, dit Mimì.

Fazio se pointa sur le tard, quand Montalbano était déjà sur le point d'aller déjeuner.

Il avait la tête des grandes occasions.

— Du neuf ?

— J'amène des trucs pas ordinaires.

— Parle.

— Mon ami de la Scientifique dit qu'il s'agit de l'ogive d'une cartouche peu courante qui est utilisée pour des carabines de haute précision, celles avec une lunette.

— Comme celle avec laquelle on a tiré sur Kennedy ?

— Plus ou moins. Mais il n'a pas pu m'en dire davantage.

— Alors, moi, je vais t'en dire plus.

Et il lui rapporta ce que lui avait révélé Todaro.

— La seule explication possible, dit Fazio, c'est qu'ils ont tiré sur la voiture pendant que vosseigneurie n'y était pas.

— J'en suis arrivé là, moi aussi, convint le commissaire.

— Et ça ne peut pas être 'ne menace ou une tentative d'intimidation envers vosseigneurie, continua Fazio. Si je ne vous l'avais pas dit, vous n'auriez pas remarqué le trou. S'ils avaient voulu vous envoyer un avertissement clair, en étant sûr qu'il vous parvienne, ils auraient tiré une rafale de mitraillette sur le côté de la voiture.

— En conclusion ?

— D'après moi, c'est une balle perdue. Quelqu'un qui s'entraînait et vous n'y êtes pour rien.

— Mais où ça s'est passé ? Et quand ?

Fazio écarta les bras.

— Changeons de sujet, dit brusquement le commissaire. Tu me disais que tu avais des trucs pas ordinaires ?

— Oh que oui. Étant donné que hier je suis passé au magasin de vêtements, vu que personne ne m'y connaissait.

— Pas même Arturo Tallarita ?

— Je ne crois pas que le garçon m'ait reconnu. Et de toute façon, s'il m'aurait reconnu, tant mieux, il se serait senti plus nerveux, et la nervosité fait faire des conneries.

— Continue.

— Le magasin est vraiment grand. Il est sur trois étages. Avec beaucoup

de choix. Et il y a de la qualité à bon marché. Ça vaut vraiment le coup. Vosseigneurie devrait peut-être y faire un saut.

Le commissaire lui lança un coup d'œil peu amène.

— Ils te paient pour leur faire de la publicité ? lui demanda-t-il.

— Non, je la fais gratis.

Alors, ce matin, tout le monde avait envie de perdre du temps ?

— Quand je suis arrivé, continua Fazio, j'ai vu que Tallarita était en train de s'occuper d'un client au rez-de-chaussée et que Mme Lombardo était au premier. Il y a au minimum une dizaine de vendeurs, hommes et femmes. Puis j'ai remarqué un costume qui me plaisait. Et un des vendeurs m'a emmené dans une cabine d'essayage. C'était l'avant-dernière.

Montalbano souffla.

— Un peu de patience. C'tes cabines sont alignées sur une rangée et faites de rideaux. Au fond, elles ont toutes un grand miroir. Je venais juste de me lever le pantalon quand j'ai entendu deux personnes entrer dans la cabine d'à côté, la dernière de la rangée. Je me suis passé le pantalon neuf et je me suis regardé dans le miroir.

— Comment il t'allait ?

Fazio le fixa en se demandant si le commissaire se foutait de lui, mais il n'arépondit pas et continua.

— Le rideau entre les deux cabines ne devait pas être bien tiré, passque mon miroir areflétait l'image de la cabine d'à côté et...

— Un moment. Si les miroirs des cabines sont l'un à côté de l'autre, ça veut dire qu'ils sont orientés dans la même direction, et ton miroir ne pouvait pas refléter...

— Et en fait, si, passque le miroir de la dernière cabine n'était pas placé au fond, en face de l'entrée, comme tous les autres mais sur le côté droit. Vous me comprenez ?

— Très bien. Qu'est-ce que tu as vu ?

— Arturo et Mme Lombardo en train de s'embrasser. Ils étaient complètement emportés.

Le coup fut violent.

Un jeu de miroirs. Un autre. Et cette fois, pas métaphorique. Mais qui avait servi à révéler la vérité.

À cette nouvelle qui l'avait secoué, Montalbano réagit comme il savait le faire.

— Et le costume, tu te l'es acheté ?

Il alla à la trattoria. Il mangea à contrecœur, sûrement à cause de ce que lui avait raconté Fazio. Enzo s'en aperçut.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Des pinsées.

Enzo répéta une phrase qui lui plaisait beaucoup.

— Le ventre et la bitte ne veulent pas de pensée.

Le fait était que, les pînées, vous deviez les emmener avec vous, ce n'était pas un parapluie qu'on laissait à l'entrée.

Durant la promenade le long du môle et après, quand il s'assit sur la pierre plate, il ne fit que pînsier à Liliana et Arturo qui s'embrassaient avec transport dans la cabine.

Il était clair que la jeune femme ne lui avait même pas raconté la demi-messe, comme il l'avait cru.

Peut-être un quart maigrichon.

Elle s'était probablement gardé deux amants en même temps, Arturo et l'homme de la Volvo.

Et allez savoir, dans ce labyrinthe de menteries, s'il était vrai que c'était Arturo qui lui avait démoli le moteur ?

À moins que Fazio n'ait assisté à un inattendu et violent retour de flamme, chose en général fort dangereuse ?

En la circonstance, depuis des jours, il s'atrouvait devant 'ne série de faits apparemment dépourvus de sens.

Pour résumer :

Quand, où et pourquoi avait-on tiré sur sa voiture ?

Pourquoi mettait-on des bombes devant des magasins vides ?

Pourquoi Liliana lui avait-elle raconté une grande quantité de carabistouilles ?

Et pourquoi avait-elle voulu faire croire qu'il y avait entre eux une étroite amitié et peut-être davantage ?

Épais brouillard.

Amer et désolé, il pînait que, peut-être, dix ans plus tôt, il aurait été capable de donner au moins un début de réponse à une de ces questions.

Maintenant, en fait, il avançait au ralenti en tout, un pied après l'autre, comme...

... comme un vieux, pour tout dire.

Désormais, il sentait que le déclic spontané n'était plus là, que...

« Ne me sors pas ce grandissime tracassin du proche avenir de vieillard ! » intervint, furieux, Montalbano numéro deux. « Tu t'en fais un alibi qui t'arrange bien ! Et tu es aussi un hypocrite parce que tu le sais très bien ! Alors, si tu as besoin de ta propre épaule pour pleurer, pour te soulager, vas-y, mais pas plus de cinq minutes, passque sinon tu casses les roubignoles, à toi et aux autres ! »

À cet instant précis, le commissaire entrevit 'ne réponse possible à une des nombreuses questions qui l'assaillaient.

« Merci pour ton aide précieuse », dit Montalbano numéro un à Montalbano numéro deux.

Et il se précipita au commissariat.

Sur le parking, avant de descendre de la voiture, il prit un bout de papier et y écrivit le numéro d'immatriculation de la Volvo verte. S'il le lui donnait

oralement, Catarella était capable d'en faire un tel pastis qu'à la fin on n'y comprendrait plus rien.

— Catarè, je veux savoir à qui appartient cette voiture. Téléphone à l'Automobile Club, au fichier, au Père éternel, mais dans trois quarts d'heure maximum, je souhaite avoir la réponse.

Catarella fut précis comme une horloge suisse. Il appela le commissaire au bout du temps imparti.

— *Dottori*, la soussignée automobile s'apprête comme appartenant à M. Addonato Miccichè qui est d'ici, à savoir qu'il habite en tant que résident à Vigàta.

— Tu as l'adresse ?

— Oh que oui, 26, *via* Pissaviacane.

Montalbano fit un bond sur son siège. Cette rue ne devait jamais cesser d'être à l'ordre du jour ?

— T'es sûr ?

— De quoi ?

— De l'adresse.

— Comme de la mort, *dottori*.

Montalbano hésita. Téléphoner à ce Miccichè ou aller l'atrouver en pirsonne ? Il se décida pour la deuxième option. Les pirsonnes non prévenues n'ont pas le temps de se construire une vérité commode.

Il prit la voiture, arriva *via* Pisacane, se gara, descendit.

L'appartement de Donato Miccichè s'atrouvait sur le même palier que celui des Tallarita.

Il frappa, et un sexagénaire en chaise roulante, à la longue barbe, vint lui ouvrir. Il portait une vieille veste de pyjama et avait un plaid sur les genoux.

— Le commissaire Montalbano, je suis. Vous êtes Donato Miccichè ?

— Oui.

— Je dois vous parler.

— Entrez.

Il le fit asseoir dans l'habituel salon-salle à manger avec un divan et deux fauteuils dans un coin.

On respirait un air de pauvreté digne.

— Vous voulez un café ?

— Non, je vous remercie, je ne vous ferai pas perdre de temps.

— Je vous écoute.

— Vous possédez une Volvo verte immatriculée XZ-452-BG ?

— Oui.

Et puis, après quelques secondes, inquiet :

— Il s'est passé quelque chose ?

— Non, c'est un contrôle de routine.

Miccichè parut soulagé.

— Je suis à jour, pour l'assurance.

— Je ne suis pas là pour ça.

— Et alors, que voulez-vous savoir ?

— Où la garez-vous ?

— J'ai un garage loué à deux pas d'ici.

— Donnez-moi l'adresse précise.

— 11, *via* Pisacane.

Et ça t'étonne ?

— Qui la conduit, d'habitude ?

— Jusqu'à il y a six mois, je la conduisais et puis, malheureusement, je ne peux plus.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Une voiture m'a renversé pendant que je traversais la rue, à Montelusa, et m'a fracassé les jambes.

— Alors, c'est l'un de vos proches qui s'en sert ?

— Ma femme ne sait pas conduire et mes deux fils besognent l'un à Rome et l'autre dans le Bénévent.

— Donc, je dois logiquement en conclure que, depuis six mois, votre voiture est au garage ?

Le malaise de Micciché fut évident. Il voulut dire quelque chose, puis se repentit et resta muet.

Huit

Montalbano pinsa qu'à ce point un léger encouragement s'imposait.

— Monsieur Miccichè, vous savez, ce n'est pas un délit si vous prêtez votre voiture à quelqu'un d'autre de temps en temps. Moi aussi, il m'arrive de la prêter à mon frère ou à ma femme.

Il était rassurant de se montrer comme un flic doté d'une famille, 'ne pirsonne comme une autre.

Miccichè y pinsa un moment avant de parler.

— Je sais bien que ce n'est pas un délit.

L'encouragement ne suffisait pas ? Il fallait recourir à la menace des tenailles ?

Il prit un air sérieux.

— Je veux vous rappeler que je suis un officier de sécurité publique et que vous êtes tenu de répondre à mes questions.

Miccichè soupira.

— Ce n'est pas que je ne veux pas vous répondre... mais c'est une chose très confidentielle... Je ne voudrais pas porter tort...

— Je vous assure formellement que tout ce que vous me confierez maintenant restera entre nous.

Enfin, Miccichè se décida.

— Sur le même palier, il y a la famille Tallarita... Quand mon accident est arrivé, ils m'ont beaucoup aidé... Je leur en ai gardé de la reconnaissance. Un jour, Arturo, le fils des Tallarita, est venu me demander, en secret, si je pouvais lui prêter la voiture... Il m'a prié de n'en rien dire à pirsonne, pas même à sa mère... Il avait une histoire avec une femme mariée qui habite hors du village... Et alors, comme ma voiture ne servait plus et que je voulais la vendre, il m'a convaincu de la garder... Il paierait la location du garage, la taxe, l'assurance... Alors, je lui ai dit que je la lui vendais, qu'il me paierait comme ça l'arrangerait. Il m'a dit non, il ne voulait pas qu'apparaisse qu'il était propriétaire d'une voiture... Et moi, j'aimais bien savoir que j'avais encore une voiture et qu'un jour peut-être je pourrais recommencer à la conduire... Bref, je lui ai donné les clés du garage, étant donné que lui, la voiture, il ne l'utilise que la nuit.

Une autre pièce du puzzle avait trouvé sa place.

L'hypothèse faite sur le môle s'était révélée exacte.

Liliana avait un seul amant, Arturo.

Mais pourquoi se donnait-elle tant de mal pour faire croire que leur relation à eux deux était finie ?

De son côté, Arturo aussi tenait au secret, il ne voulait pas que quiconque vienne à savoir.

Mais pour Arturo, il pouvait y avoir une explication, il était probablement fiancé à une fille de Vigàta et si l'affaire se savait, les fiançailles seraient rompues.

Comme il conduisait, plongé dans ses pensées, en entrant sur le cours, il s'aperçut trop tard qu'il n'avait pas respecté le stop. Une voiture puissante qui arrivait à grande vitesse manqua de peu de le heurter, réussissant à s'arrêter à quelques centimètres de son flanc. Montalbano, instinctivement, freina lui aussi. Au volant de la voiture sportive à deux places, il y avait un individu qui resta immobile. Montalbano ne comprit pas s'il lui laissait le passage et, par prudence, ne bougea pas.

Alors la voiture recula un peu et repartit sur les chapeaux de roues, effleurant le capot du véhicule de Montalbano, avant de disparaître en direction de Montelusa.

Le commissaire n'avait pas eu le temps de voir la plaque, mais il eut la conviction d'avoir entr'aperçu le visage de M. Lombardo, le mari de Liliana.

Revenait-il de la villa ?

À peine rentré au commissariat, Montalbano reçut un appel interne de Catarella.

— *Dottori*, il y aurait que juste sur la ligne il y a Mme Lombardi, laquelle voudrait...

— Lombardi ou Lombardo ?

— Lombardi.

— Sûr ?

— C'est sûr qu'elle a un nom pluriélique, *dottori*.

Montalbano n'avait pas eu tort de douter : naturellement, il ne s'agissait pas d'un nom pluriélique mais bien singuliérique, et c'était Liliana.

Laquelle acomença à parler tout de suite, dès qu'elle entendit le transfert de la communication, de sorte que le commissaire eut tout juste le temps de dire une syllabe :

— Al...

— Bonjour. Écoute, Salvo, excuse-moi de te déranger au bureau, mais je ne pouvais pas faire autrement.

— Mais non, pas de problème.

— J'ai une proposition à te faire.

— Vas-y.

Petit rire.

— Mais avant, dis-moi oui.

— Mais si tu ne me dis pas la proposition, comment tu veux que...

— Il faut que tu me fasses confiance.

C'était la dernière chose à faire avec quelqu'un comme Liliana. Elle était capable de l'emmener se promener sur le cours ou dans un endroit plein de monde et de se comporter comme s'ils venaient juste de quitter le même lit. Et alors ? Et avec ça ? Qu'est-ce qui lui arrivait, maintenant, il commençait à avoir peur de tomber dans les pièges, au reste passablement ingénus, d'une femme ? Le problème était que cette femme lui plaisait beaucoup trop sur tous les plans. Même dans sa fausseté.

— Oui, dit-il.

— Comme je dois sortir une heure plus tôt, ce soir, je serai en mesure de commencer à te rendre tes invitations à dîner. Tu es libre ?

Elle était en train de lui offrir une excellente excuse. Il pourrait s'inventer une obligation quelconque.

Oui ou non ?

Adécide-toi, Montalbà. Arappelle-toi de la fin douloureuse de tous les indécis, depuis l'âne de Buridan jusqu'à Hamlet.

— Oui.

— Tu viens ? Rappelle-toi que tu m'as déjà dit oui, si maintenant tu disais non, tu manquerais à ta parole.

— Je viendrai.

— Tu le jures ?

— Je le jure.

— Tu n'as pas idée de la joie que tu me donnes.

Et elle fit un bruit de baiser dans le téléphone.

— Écoute, Liliana, excuse-moi, mais il me semble avoir vu ton mari tout à l'heure.

Autre petit rire.

— C'est possible.

— Alors, ce soir, je vais faire sa connaissance ?

— Mais non ! Il a dû passer par Marinella pour prendre quelque chose dont il avait besoin. Ne t'inquiète pas, on sera seuls, toi et moi.

Coup de fil qui avait de grandes possibilités d'être passé en présence de quelqu'un d'autre.

Elle accélérait le mouvement, Liliana. Quelle nécessité en avait-elle ? Quelles autres carabistouilles allait-elle lui raconter ?

À propos, son mari, il était toujours de passage ? Il ne s'arrêtait donc jamais à Marinella pour quelques jours ?

La question en faisait venir quelques autres, comme les cerises.

Un représentant d'ordinateurs qui avait l'exclusivité d'une marque donnée pour toute l'île, possédait-il un échantillonnage ?

Et avait-il en dépôt quelques ordinateurs à laisser à l'essai dans une société ou dans un bureau ?

Et où se trouvait l'éventuel dépôt ?

Dans la villa de Marinella ?

Et pourquoi lui étaient venues en tête tout à coup ces questions qui tournaient autour du mari de Liliana ?

Quelle utilité avaient-elles ?

Et qu'apporter à Liliana ?

Roses ou cannoli ?

« Tu le sais très bien que tu as déjà choisi les cannoli », intervint ce casse-pieds de Montalbano numéro deux.

Et ne valait-il pas mieux en finir une bonne fois avec toutes ces questions qui lui donnaient mal à la tête ?

Il appela Fazio, le fit venir dans son bureau.

— Qu'est-ce que tu faisais ? lui demanda-t-il.

— Rin. J'étais en train de m'ademandar pourquoi ils mettent des bombes devant des magasins vides.

— C'est à moi que tu le dis ? Je suis en train de me faire fumer la cervelle là-dessus. Et tu es arrivé à une conclusion ?

— Oh que non.

— Moi non plus.

— Vous vouliez quelque chose ?

— Oui. Je t'ai appelé pour t'ademandar si tu savais qu'Arturo Tallarita dispose d'une voiture.

— Non. Je me suis renseigné. Même à l'Automobile Club. Il n'apparaît pas qu'il dispose d'une auto.

— Parce que la voiture n'est pas à son nom. On la lui prête. Il utilise une Volvo verte.

Fazio s'étonna.

Et le commissaire lui raconta tout.

— Donc, Mme Lombardo aurait un seul amant ? demanda Fazio.

— C'est ce qu'on dirait.

Fazio resta méditatif.

— Je ne comprends pas alors pourquoi elle a raconté à vosseigneurie qu'elle avait arrêté avec le jeune.

— Peut-être parce qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se lier avec moi. Et qu'elle veut me convaincre que le gâteau est tout à moi et qu'elle ne doit le partager avec personne, pas même son mari.

Fazio le fixait d'un air perplexe.

Montalbano fit mine de se mettre en colère.

— Comment, pourquoi ? Et mon charme viril, qu'est-ce que t'en fais ? Ma prestance physique ? Mon intelligence ?

Fazio ne mordit pas à l'hameçon.

— *Dottore*, s'il ne s'agissait que de votre charme, ou de trucs de ce genre, vosseigneurie ne serait pas venu me le raconter. Vous savez bien que la femme agit comme ça passqu'elle a en tête un but précis, quelque chose d'autre, à part le lit.

Rien à dire, c'était bien vu.

Le tiliphone sonna.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a nouvellement sur la ligne
Mme Lombardi.

— Passe-la-moi.

Il mit le haut-parleur pour que Fazio entende, lui aussi.

— Je t'écoute, Liliana.

— J'ai oublié qu'à la maison je n'ai absolument rien. Je dois tout acheter.

— Tu veux qu'on décale ?

— Hors de question. En fait, je voulais te demander si tu peux me donner un coup de main.

— Volontiers. Et comment ?

— Voilà, dans trois quarts d'heure, j'arriverai avec l'autobus de Montelusa. Si tu pouvais venir me prendre et m'accompagner en voiture faire les courses.

Le commissaire lança un coup d'œil à Fazio et resta impassible. Il avait fait trente, autant... Il adécida de marcher dans le jeu.

— J'y serai. À tout à l'heure.

Et il coupa la communication. Fazio le regarda d'un air interrogateur.

— Elle veut me faire 'ne espèce de défilé de démonstration avec elle, tu comprends ? Montrer à la moitié de la ville qu'entre nous il y a des rapports stricts, probablement intimes. En faisant ça, elle éloigne l'hypothèse qu'elle puisse avoir un autre homme, à savoir Arturo.

— D'accord. Mais de qui veut-elle se cacher ? De qui a-t-elle peur ? Certainement pas de son mari. Et Arturo n'est pas marié.

— Et moi, pourquoi est-ce que je vais dîner chez elle ? J'y vais parce que c'est précisément ce que je vais chercher à découvrir ce soir.

Quand il arriva à l'arrêt, l'autobus n'était pas encore là. Il descendit se fumer une cigarette. Il y avait déjà une dizaine de personnes qui attendaient le véhicule, car, dans un quart d'heure, il repartirait à Montelusa.

La bonne journée s'annonce dès le matin.

La première chose que fit Liliana dès qu'elle fut descendue, ce fut de courir à sa rencontre bras ouverts, en poussant des exclamations de joie, de l'embrasser et de le baiser sur les joues.

Raison pour laquelle Montalbano fut soudainement haï par trois ou quatre mâles présents.

Puis acommença la phase démonstrative.

Chez le boulanger, elle serra son bras contre elle. Chez l'épicier, elle lui garda un bras autour de la taille. Chez le boucher, elle trouva moyen de lui donner un baiser à la dérobee.

— J'ai fini.

— Moi, je voudrais acheter des cannoli.

— Allez, je viens, moi aussi.

Elle ne manqua pas l'occasion, s'arrangeant pour entrer dans le café en le tenant par la main et en le regardant d'un air éperdu comme s'il était Sean Connery dans un 007.

Montalbano pinsa qu'elle aurait pu gagner du temps et s'épargner de la fatigue en mettant un avis public dans lequel elle donnerait tous les détails sur le fait qu'ils étaient devenus amants.

— Maintenant, tu m'accompagnes chez moi, tu t'en vas chez toi et on se voit à neuf heures, pas avant.

— Très bien.

Il était mi-amusé, mi-fâché. Amusé parce qu'il voulait voir jusqu'où Liliana serait capable de pousser ce jeu dangereux et fâché parce qu'elle, manifestement, le considérait comme un couillon total prêt à se perdre à la vue de ses cuisses.

Le tiliphone sonna et il alla répondre. C'était Nicolò Zito.

— Salvo, je t'ai cherché au commissariat mais on m'a dit que tu étais à Marinella... je te dérange ?

— Non, Nicolò. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas par où commencer...

— C'est un truc sérieux ?

— Bah. Écoute, là, je vais te poser une question, mais toi, tu ne dois pas me prendre pour un dingue.

— Je ne te prends pas pour un dingue.

— Si, au lieu de t'appeler maintenant, je t'avais appelé dans trois quatre heures, je t'aurais dérangé ?

Mais qu'est-ce qui lui prenait ? C'était quoi, cette question ?

— Probablement que je ne t'arépondais pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'aurais pas été chez moi. Je dois voir une pirsonne.

— Homme ou femme ?

Mais en quoi ça le regardait, Zitto ? Néanmoins, Nicolò était trop son ami pour que cet appel n'ait pas un sens précis.

— Femme.

— Loin de Marinella ?

— Non, à deux pas de chez moi.

— Écoute, ne le prends pas mal... moi, ça me fait transpirer de te poser ces questions... c'est une rencontre, comment dire, galante ?

— Nicolò, là, je m'arrête. Maintenant, c'est à toi de parler.

— Je dois te dire 'ne chose que j'ai sue par hasard de mon cameraman... Il a un collègue qui besogne à Televigàta, ils sont amis. Ce soir ils devaient aller en boîte ensemble... mais lui, il lui a tiliphoné qu'il ne pouvait pas, qu'il devait faire un reportage important, un vrai scoop, du côté de Marinella...

— Et alors ?

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai pinsé que peut-être ça te concernait... À Marinella, il n'y a que toi qui habites, qui puisses 'ntéresser en quoi que ce soit les gens de Televigàta.

— Nicolò, je te remercie, t'es un vrai ami.

Il raccrocha. Il avait un goût d'amertume dans la bouche. Il y croyait à moitié. Mais quoi qu'il en soit, ne valait-il pas mieux prendre ses précautions ?

Il appela Fazio.

Ils parlèrent longuement.

Se mirent d'accord.

Le portail était clos. Elle vint ouvrir et prit la peine de refermer. Elle portait une robe qui avait probablement remporté le premier prix dans un concours entre couturiers pour employer le moins d'étoffe possible.

Bien qu'il n'y eût pas de témoins, elle lui donna un baiser sur la bouche, le fit entrer en le tenant par la main.

Elle riait et son pas était si léger qu'elle semblait voler.

Le portrait du contentement le plus sincère.

Comme on pouvait le prévoir, elle avait mis la table sur la véranda.

Où il y avait toutefois plus de lumière que l'autre fois. Au point que c'en était gênant.

La jeune femme intercepta le coup d'œil de Montalbano vers l'applique et se justifia.

— L'ampoule a grillé et malheureusement je n'avais qu'une autre de cent watts à la maison.

« Comme ça, pendant qu'on mange, les moustiques nous mangent », pinsa le commissaire.

Ils n'étaient pas assis l'un en face de l'autre : Liliana avait mis deux sièges côte à côte.

— Comme ça, moi aussi je peux regarder la mer.

Près de la rive, on entrevoyait une barque avec deux pêcheurs. Que faisaient deux pêcheurs sur la côte à cette heure ?

La chaleur était grande.

Le début de tête-à-tête, au lieu d'être romantique, fut presque comique. Car, tandis qu'ils se regardaient en souriant, Montalbano donna soudain une tape sonore sur l'épaule gauche de Liliana et elle, aussitôt après, lui balança une demi-mornifle.

Les deux premiers moustiques étaient tombés au champ d'honneur mais les renforts étaient en train d'arriver par milliers.

Ils étaient à peine à la moitié des hors-d'œuvre que déjà les épaules nues et les bras de Liliana étaient abondamment recouverts de piqûres rouges de moustiques. On ne pouvait pas continuer comme ça.

— Écoute, dit Montalbano. Tous les moustiques de la province sont en train de se réunir ici. La lumière est trop forte. Je vais prendre une ampoule

chez moi ou bien on remplace celle-là par une des tiennes que je retire de la salle à manger.

— Éteins-la, dit Liliana, ennuyée.

Montalbano s'exécuta. En conséquence, ils se retrouvèrent dans une épaisse obscurité, ils voyaient à peine où était leur bouche. Le commissaire avait envie de rire.

Comment allait faire Liliana pour résoudre la situation qui menaçait de tourner à la farce ?

— Il ne nous reste plus qu'à nous déplacer dans la salle à manger, proposa à contrecœur la jeune femme.

Visiblement, la salle à manger n'était pas le champ de bataille choisi pour son plan d'attaque.

Ils se lancèrent dans une série d'allers-retours pour transporter bouteille, plats, verres, couverts, nappe et serviettes.

Durant le dernier voyage qu'il fit, Montalbano remarqua que les deux pêcheurs étaient en train de tirer la barque sur la plage. Sans doute s'étaient-ils convaincus que, là, ils ne pourraient plus trouver de poissons.

Neuf

À l'intérieur de la maison, la chaleur était presque insupportable. Pour finir les hors-d'œuvre, ils s'aidèrent du vin qui, heureusement, était glacé et glissait à merveille.

Le vin donna à Liliana la force de tenter de sortir à découvert.

— Tu me fais peine, dit-elle à un certain moment en souriant. Comment tu peux tenir ? Retire-toi la veste et déboutonne la chemise, sinon tu vas fondre comme une glace.

Ce n'était pas vrai, le commissaire n'aurait pas transpiré même à l'équateur, mais il la suivit.

— Je te suis vraiment reconnaissant, fit-il.

Il resta en manches de chemise, le col déboutonné. Et maintenant, elle faisait quoi ? Elle allait commencer une partie de strip-poker ?

Mais vu qu'elle ne bougeait pas, il la provoqua.

— Et toi ?

— Moi, je peux encore résister.

Elle voulait garder pour plus tard, dans une atmosphère plus propice, ses coups secrets.

Puis elle se leva et apporta sur la table les pâtes au saumon.

Le cœur de Montalbano frémit, si les pâtes étaient trop cuites, il ne pourrait pas les avaler.

À son grand soulagement, il constata qu'elles étaient, sinon excellentes, au moins comestibles.

Et il servit généreusement le vin d'une deuxième bouteille.

Il fut assez difficile de manger les pâtes car, de temps en temps, Liliana, au moment où il portait sa fourchette à la bouche, lui agrippait soudain la main, se l'approchait des lèvres et lui donnait un baiser sur le dos.

Puis, à la fin, Montalbano l'aïda à rapporter les assiettes et les couverts sales à la cuisine.

Pour le deuxième plat, elle avait préparé des tranches fines de viande avec un condiment piquant qu'il n'avait jamais goûté auparavant.

Le piquant réclama davantage de vin. Montalbano ne parvint pas à comprendre si Liliana commençait à en sentir les effets ou si elle faisait semblant.

D'abord, elle fut prise d'un fou rire.

— Tes moustaches... hi ! hi !

— Regarde cette boulette de pain... hi ! hi !

Puis la fourchette lui tomba des mains et le commissaire se baissa pour la lui ramasser.

Tandis qu'il était baissé, son pied à elle, nu, se posa sur son dos.

— Je te nomme chevalier de ma...

Montalbano ne sut dans quel ordre honorifique il avait été introduit car Liliana ne put finir sa phrase, vu qu'elle manqua tomber à la renverse avec sa chaise.

Tout de suite après, elle se leva, déclarant qu'elle ne supportait plus la chaleur, qu'elle avait besoin de se changer, sa robe humide de sueur la gênait.

— Je reviens dans cinq minutes, dit-elle, et elle se dirigea vers la porte.

Mais au bout de trois pas, elle pivota, s'approcha de Montalbano qui, lui, s'était levé par politesse, l'étreignit à la taille, posa sa bouche sur celle du commissaire, la tint pressée puis très lentement ouvrit les lèvres.

Ce fut un long baiser.

Dire que Montalbano se contenta de faire son devoir de flic aurait été une calembredaine un peu trop hardie.

Et de fait, son corps commença à se comporter comme on dit que faisaient les garibaldiens qui partaient à l'attaque sans que leurs généraux en aient donné l'ordre.

Sa main, par exemple, 'ndépendamment de sa volonté, atterrit doucement sur la lune postérieure de la jeune femme.

Puis Liliana lui prit la main et, vacillant un peu, l'emmena dans la chambre à coucher.

Elle alluma, la fenêtre était ouverte.

Elle se laissa aller sur le lit et tendit les bras vers Montalbano en souriant.

À c'te point, le commissaire se vit tout à fait perdu.

Son pied droit exécuta un pas vers le lit alors même que la coucouarde lui ordonnait, avec toute l'autorité dont elle était capable, de rester immobile, de ne pas bouger.

Le pied gauche suivit son collègue avec un égal enthousiasme.

Seule une intervention surnaturelle pouvait le sauver de l'abîme auquel il était désormais destiné.

— Allez, viens !

La voix de la jeune femme eut pour effet que Montalbano effectua un saut en avant, les deux pieds répondant en même temps à l'invite.

Seul saint Antoine, peut-être, aurait pu résister.

Et saint Antoine, invoqué, 'ntervint promptement.

Le portable que Montalbano avait déplacé de sa veste à la poche de son pantalon sonna.

Le retour à la réalité fut pour le commissaire si violent qu'il poussa une espèce de gémissement de douleur.

C'était Fazio.

— On les a chopés et on les emmène au commissariat, dit-il. Maintenant, si vous voulez, vous pouvez continuer sans danger.

Y avait-il une certaine ironie dans ses paroles ?

— Non, j'arrive tout de suite, dit-il.

Puis, à l'adresse de Liliana :

— Désolé, je dois y aller.

— Mais t'es fou ? Tu parles sérieusement ?

Liliana s'était relevée à demi et le fixait avec des yeux qui pouvaient l'incinérer s'il restait encore une seconde immobile.

Il n'arépondit pas, courut prendre sa veste, sauta de la véranda, trottina tout le long de la plage, arriva à la hauteur de sa maison, monta en voiture, démarra, partit.

Il lui fallut à peine plus d'un quart du temps qu'il mettait d'ordinaire pour aller de chez lui au commissariat et il ne savait pas s'il fonçait comme ça parce qu'il fuyait Liliana ou parce qu'il voulait interroger les deux interpellés.

Fazio l'attendait en se promenant dans le parking du commissariat, qui était pratiquement désert.

Le commissaire le fixa d'un air interrogateur.

— Dedans, il fait trop chaud, lui expliqua son subordonné.

— Où ils sont ?

— On les a mis en cellule de sûreté. Gallo, qui était avec moi, je l'ai envoyé dormir.

— T'as bien fait. Ils ont fait des histoires ?

— Normales.

— Où est-ce que vous les avez chopés ?

— Juste sous la fenêtre de la chambre à coucher. Ils avaient escaladé le portail.

Montalbano s'étonna.

— Sous la fenêtre ? Comment ça se fait que je les ai pas entendus ?

Fazio arépondit d'un air un peu gêné.

— *Dottore*, ils ont bien fait un peu de bruit mais vosseigneurie était... vous, à ce moment-là, vous aviez la tête ailleurs.

Par chance, le parking était faiblement éclairé, ce qui empêcha Fazio de noter que le commissaire avait rougi.

Ils entrèrent dans le bureau. Au beau milieu de la table de travail trônait 'ne très petite caméra.

— Ils vous ont filmé avec ça, dit Fazio. Si vous voulez revoir... Elle a un moniteur incorporé.

Montalbano se sentit glacé. Devait-il vraiment se revoir en qualité d'acteur de petits films porno genre *Le commissaire et la criminelle à la gorge profonde* ou bien *Enquêtes humides* ? Il lui manqua le souffle pour dire oui.

Il baissa la tête en signe d'assentiment tandis que ses jambes cédaient et

qu'il s'écroulait sur la chaise.

Fazio, feignant de ne pas remarquer son malaise, vint se placer à son côté et lui mit la caméra sous les yeux.

— Vous êtes prêt ?

— Oui...

Fazio pressa une commande.

L'enregistrement commençait quand Liliana allumait la lumière de la chambre à coucher.

Juste après qu'elle eut retiré sa robe et qu'elle se fut allongée sur le lit, ce très grand cornard et fils de radasse d'opérateur zooma sur le visage du commissaire.

Oscar du meilleur second rôle de caractère.

Ses expressions étaient à mi-chemin entre celle d'un chien affamé auquel on montre un quignon de pain et celle du chaste Joseph qui voudrait fuir la femme de Putiphar.

Tandis que ses yeux menaçaient de sortir de leurs orbites, ses lèvres gonflaient comme celles d'un minot qui se met à chialer.

C'était peu dire qu'il était ridicule. Si ces images avaient été diffusées, tout Vigàta aurait ri à ses dépens.

Il n'eut pas à boire l'amer calice jusqu'à la lie, l'enregistrement s'interrompait quand il faisait le premier pas vers le lit comme un robot qui se met en route.

Sainte Mère, quelle vergogne !

Heureusement qu'ils n'avaient pas filmé le baiser dans la salle à manger !

— Vous les avez..., commença-t-il.

Il lui était sorti une voix étrange de poule mouillée. Il s'éclaircit la gorge et reprit :

— Vous les avez identifiés ?

— Oh que oui. Le cameraman s'appelle Savagnoli Marcello et l'assistant Borsellino Amadeo. Ils travaillent tous les deux de manière régulière pour Televigàta. Mais vous voulez que je les amène ici ?

Serait-il capable de se contrôler et de ne pas les prendre à coups de poing dans la figure et de pied dans les roubignoles ?

Peut-être que oui, peut-être que non. En tout cas, il pouvait essayer.

— C'est bon.

Savagnoli, de taille moyenne, chemise ouverte, crucifix d'or au milieu des poils de la poitrine, bracelets au poignet, avait une tête de fanfaron, tandis que Borsellino semblait plutôt effrayé.

Sans que personne ne lui dise rin, le cameraman s'assit et fixa Montalbano d'un air je-m'en-foutiste.

— Un à la fois, dit alors le commissaire à Fazio. Borsellino, je vais l'interroger après.

Tandis que Fazio sortait avec l'assistant, Montalbano se redressa,

s'approcha de Savagnoli et lui demanda avec un sourire affable :

— Pouvez-vous vous lever, je vous prie ?

Dès qu'il fut debout, il lui balança un coup de tatane dans les roubignoles. Savagnoli en eut le souffle coupé et s'écroula au sol comme un fruit pourri, en se tortillant et en gémissant.

— Et ferme-la ! menaça Montalbano.

Puis il retourna s'asseoir.

— Qu'est-ce qui fut ? demanda Fazio en entrant.

— Bah, fit le commissaire avec une tête d'angelot. Il a dû avoir une crise de mal de ventre. Fais-le se rasseoir et donne-lui un verre d'eau.

Quand Savagnoli se fut repris, son attitude avait complètement changé. Il gardait les yeux baissés, transpirait et n'avait plus du tout un air fanfaron.

— Comment les avez-vous surpris ? demanda le commissaire à Fazio.

Une partie de la réponse avait déjà été établie d'un commun accord avant qu'il aille chez Liliana. Mais il voulait que Savagnoli l'entende.

— On faisait notre habituelle tournée du soir, commença Fazio, quand nous avons vu deux individus escalader le portail d'une villa à Marinella, entrer dans le jardin et se poster sous une fenêtre ouverte. Nous sommes restés à les surveiller sans nous faire voir, dans l'attente de la suite. Et de fait, nous sommes intervenus quand nous avons vu qu'ils étaient en train de filmer en cachette ce qui se passait dans la pièce.

Le commissaire fixa Savagnoli.

— Il y en a suffisamment pour une plainte au pénal, dit-il. Tu n'es pas d'accord ? Violation de propriété, violation de la vie privée, tentative de chantage...

— J'ai obéi à un ordre de mon employeur, le *dottor* Ragonese, répliqua le cameraman.

— Quel ordre vous a-t-il donné ?

— Il m'a dit qu'il y avait un scoop à faire, il avait reçu un coup de fil anonyme.

— Quand êtes-vous arrivés sur les lieux ?

— Un peu avant vous. Comme nous avions remarqué que la véranda était très éclairée...

— Vous ne le saviez pas avant ?

— Et qui devait nous le dire ?

— Continuez.

— Dans les parages, on a remarqué une barque tirée au sec. On l'a prise et on fait semblant d'être des pêcheurs. Nous espérions que la situation se réchaufferait vite. Mais au bout d'un moment vous êtes entrés dans la salle à manger. Là, on ne pouvait pas vous filmer. Alors, on a laissé la barque, on a contourné la villa, on a escaladé le portail et on s'est mis à attendre dans l'obscurité sous la fenêtre de la chambre à coucher dans l'espoir que tôt ou tard...

Entre la chaleur et les paroles de ce type, Montalbano ne résista plus, il

fut pris d'un violent accès de nausée. Il ne voulait plus rien savoir.

Il se leva d'un bond. Tout le monde se regarda.

— Dis au *dottor* Ragonese que, dans son propre intérêt, demain matin à 9 heures, il vienne au commissariat, lança-t-il à Savagnoli.

Et puis, à Fazio :

— Place la caméra sous séquestre, fais les PV et puis remets ces connards en liberté. Moi, je rentre chez moi.

Liliana avait marqué deux points en sa faveur, songea Montalbano tandis qu'il se dirigeait vers Marinella.

Elle n'avait pas mis exprès l'ampoule de cent watts pour permettre l'enregistrement. Et elle n'avait passé aucun accord avec le cameraman.

Alors, elle était mêlée à ça, ou pas ? Et si oui, jusqu'à quel point ?

Ou bien elle était totalement innocente dans le piège qui par chance n'avait pas fonctionné ?

En d'autres termes, celui qui avait passé le coup de fil à Ragonese voulait-il coincer seulement lui ou bien Liliana et lui ?

Quand il passa devant la villa des Lombardo, il nota qu'elle était plongée dans une obscurité complète. La jeune femme avait dû aller se coucher, folle de rage contre lui.

Il resta un moment assis pour se faire passer la nervosité qui l'avait envahi. Il l'avait échappé belle, grâce à Nicolò. Ragonese aurait été capable de repasser le scoop à l'infini.

Mais, à bien y réfléchir, de quel scoop s'agissait-il ? Rien d'illégal, certes, mais lui, bien plus que Liliana, il en serait sorti couvert de merde. À tous les coups, le questeur l'aurait fait transférer. Et peut-être était-ce cela, en dernière analyse, le vrai but du scoop. Il alla se coucher, mais s'agita beaucoup dans son lit avant d'arriver à trouver le sommeil. Bien sûr, la raison principale en était la chaleur, mais de temps à autre la vision de Liliana les bras tendus vers lui en rajoutait une louche.

Le lendemain matin, à 8 heures, Liliana ne se trouva pas au portail. Dans la villa, il n'y avait pas signe de vie. La jeune femme, pour aller bosser, devait avoir pris l'autobus. C'était certainement la première fois qu'un homme se refusait à elle. Il ne la reverrait sans doute plus, sinon par hasard. À moins que la mystérieuse nécessité de faire de lui son ami ne s'avère plus forte que l'offense reçue.

En fait, le soir précédent, ça ne s'était pas passé comme il aurait voulu et il n'avait pas réussi à comprendre le but que poursuivait Liliana en faisant tout ce cinéma avec lui.

À neuf heures pile, arriva un appel de Catarella.

— *Dottore*, il y aurait qu'il y a sur les lieux M. Fragolesse qui dit qu'il a un rendez-vous avec votre excellence...

Ce devait être Ragonese.

— ... et M^e Calalasso qui serait avec lui étant entendu que lui ce serait M. Fragolese.

— Laisse-les passer et envoie-moi aussi Fazio.

L'avocat s'appelait Calasso. Montalbano le connaissait et l'estimait. Le commissaire ne tendit pas la main à Ragonese. Et celui-ci en fit autant. Les deux arrivants étaient en train de s'asseoir quand Fazio apparut avec des feuilles à la main. Les PV de la veille au soir.

— Je commence, moi ? demanda Montalbano.

— Forcément, puisque vous êtes l'accusation.

— Non, rétorqua le commissaire, les accusations, elles seront formulées par le procureur auquel je ferai un rapport immédiat après cette rencontre qui, si votre avocat est d'accord, ne sera pas verbalisée.

— D'accord, dit l'avocat.

— Donc, les faits se sont passés ainsi. L'inspecteur Fazio ici présent et l'agent Gallo, en service lors d'une patrouille de routine, remarquaient hier soir deux individus qui escaladaient le portail d'un pavillon à Marinella, pénétraient dans le jardin et allaient se poster sous une fenêtre. Peu après, un des deux hommes commençait à filmer ce qui se passait dans la pièce. À ce point, Fazio et Gallo ont décidé d'intervenir. Tout cela a été mis hier soir sur procès-verbal et signé par les deux individus interpellés. Si vous voulez lire les PV...

Fazio fit un mouvement pour les tendre à l'avocat, mais celui-ci l'arrêta.

— C'est inutile.

— Je ne suis pas d'accord, dit Ragonese.

— Sur quoi ?

— Sur le fait que les deux policiers se trouvaient là par hasard. Je suis plus que certain que le commissaire Montalbano a été averti à temps par quelqu'un de Televigàta et...

— Maître, voulez-vous intervenir ? demanda Montalbano. Voulez-vous expliquer à votre client que ce qu'il affirme est une supposition qui ne tient pas debout ? Et que, de toute façon, là n'est pas le problème ?

Ragonese ouvrit la bouche mais Calasso le coupa sèchement :

— Parlez seulement quand je vous le dis.

— Bien, reprit le commissaire. Savagnoli, le cameraman a fait mettre au procès-verbal qu'il a agi sur ordre du *dottor* Ragonese ici présent, lequel aurait organisé l'enregistrement clandestin à la suite d'un coup de fil anonyme.

Il marqua une pause puis prononça lentement la phrase qu'il avait préparée et sur laquelle reposaient toutes ses espérances.

— Coup de fil dont naturellement le *dottor* Ragonese n'est pas en mesure de démontrer l'existence réelle.

— Un instant, intervint Ragonese.

Et avant de continuer, il jeta un coup d'œil à l'avocat qui, de la tête, acquiesça.

Montalbano avait une expression impassible mais, intérieurement, il exultait. Il avait tellement, mais tellement espéré que Ragonese lui ferait écouter le coup de fil !

— Je suis en mesure de démontrer qu'il y a bien eu un appel, dit Ragonese, triomphant.

— Et comment ?

— C'est mon habitude d'enregistrer tous les appels.

Il tira de sa poche un magnétophone, le posa sur le bureau et le mit en route.

Dans les oreilles de Montalbano une bonne centaine de cloches se mirent à sonner gaiement.

Dix

L'enregistrement démarra, tandis que Ragonese, convaincu d'avoir marqué un point en sa faveur, regardait le commissaire d'un air triomphant, sans se rendre compte d'être en fait tombé dans un traquenard.

En premier lieu, on entendit sonner longtemps le tiliphone, puis le bruit d'un combiné soulevé, ensuite la voix bien reconnaissable de Ragonese.

— Allô ?

— *Je suis b...bien à Televigàta ?*

— Oui.

— *Au journal ?*

— Oui.

— *Mais qui est à l'appareil ?*

— Vous êtes qui ?

— *Dis-moi qui est à l'appareil.*

— Je suis Ragonese, le directeur.

— *C'est justement a tia, à toi que je voulais parler. Écou... écoute-moi bien. Ce soir vers huit heures et demie, à Marinella, le comm... commissaire Montalbano va aller voir Mme Lombardo qui habite dans la maison à c... cccôté de la sienne. É chiaru ? C'est clair ? Ou bien tu veux que je te l'arépète ? Le commissaire Mon... Montalbano ce soir...*

— Oui, j'ai entendu, mais je ne vois pas en quoi ça peut nous intéresser. Et puis, s'il vous plaît, qui est à l'appareil ?

— *Fais pas ch... chier avec qui est à l'appareil. Écoute-moi. Vu comment c'est parti, c'est plus que sûr que ces deux-là fi... finissent au lit. Et toi, tu peux les filmer pendant qu'y sont en train de baiser. Qu'est-ce tu fais, ça t'intéresse, maintenant ?*

— Ben oui, je vous remercie pour cette précieuse information, je vous suis vraiment reconnaissant, mais...

— *Essaie de pas perdre de temps.*

La communication était coupée.

Montalbano, qui avait senti son sang bouillir tandis qu'il écoutait, se leva en fixant Ragonese avec indignation.

— Je vous prie de quitter immédiatement et sans discussion mon bureau. Maître, je vous avise d'ores et déjà que mon rapport au procureur accusera votre client de tentative de chantage.

— C'était un scoop, pas un chantage ! réagit Ragonese.

Et puis, il se mit à crier.

— Là, on veut attenter à la liberté d'information ! À l'exercice de la liberté de la presse ! Je me réserve de dénoncer publiquement votre manière d'agir !

— N'élevez pas la voix ! Vous devriez avoir honte de ce que vous avez fait. Vous n'êtes pas un journaliste, mais un maître chanteur !

— J'exige l'immédiate restitution de la caméra et du matériel enregistré !

— Présentez votre requête à qui de droit, dit le commissaire. Et je vous mets en garde contre la destruction de l'enregistrement du coup de fil qui va vous être certainement demandé par le procureur. Fazio, raccompagne ces messieurs.

Fazio sortit avec les deux hommes tandis que le commissaire faisait quatre fois le tour de son bureau pour se calmer.

Naturellement, il ne pouvait pas soutenir la thèse du chantage, il l'avait dite dans un moment de rage.

Mais c'était justement ce qui l'enrageait encore plus.

Fazio revint en arrière, comme une balle au bout d'un fil. Il avait le souffle court, on aurait dit qu'il avait couru.

— Ah, *dottore* !

Il ressemblait à Catarella quand Môssieu le Questeur appelait. Montalbano s'inquiéta.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai reconnu la voix !

— Sûr ?

— Tout à fait sûr ! Mais vous ne l'avez pas entendu vous aussi que, de temps en temps, il se mettait à bégayer ?

— Oui. Et qui est-ce ?

— Nicotra. Carlo Nicotra.

Montalbano accusa le coup. Il s'assit.

— Nicotra ? Celui qui contrôle le trafic de drogue pour le compte des Sinagra ? Et qui habite *via* Pisacane ?

— Lui-même, c'est.

— Putain, qu'est-ce qu'il vient faire là ?

C'était une complication absolument imprévisible. Un fait nouveau qui pouvait éclaircir beaucoup de choses ou les faire perdre définitivement dans le brouillard.

Le commissaire se sentait comme une barque sans rames au milieu de la tempête.

Mais la désorientation dura peu.

— Essayons de raisonner, dit-il.

Fazio s'assit.

Raisonner ? Certes, on pouvait et on devait. Mais ce serait assez long.

— La première question, la plus naturelle qui me vient à l'esprit, dit Montalbano, est la suivante : comment Nicotra a-t-il été au courant de mon dîner avec Mme Lombardo ?

Fazio s'agit sur sa chaise, mal à l'aise, avant de parler :

— *Dottore*, moi je vous dis mon idée, mais vous ne devez pas vous offenser de mes paroles.

— Tu galèjes ?

— C'est une pinsée qui m'est venue comme ça, spontanée, sans réfléchir. Je vous la dis comme elle m'est venue : ça ne se pourrait pas que Nicotra ait été averti par l'intermédiaire de Mme Lombardo elle-même ?

Le commissaire garda le silence pendant un instant, il avait eu la même pinsée, mais l'avait écartée. Le mieux était de savoir pourquoi elle était venue à Fazio et donc il lui demanda :

— Tu es en train de me dire que tu présupposes que Mme Lombardo et Nicotra se connaissent ?

— Oh que non, je ne me suis pas fait comprendre. Elle et lui ne s'acconnaissent pas, j'en mettrais ma main au feu, mais Arturo Tallarita, oui, qu'il le connaît. Son père, celui qui est actuellement en taule, il bisognait et bisogno sous les ordres de Nicotra. Et si ça se trouve, le jeune était présent pendant le coup de fil que Mme Lombardo vous passa.

Montalbano arriva à la conclusion logique.

— Donc, d'après toi, Arturo est au courant des intentions de Liliana envers moi ?

— Oh que oui.

— Et pourquoi ferait-il le cocu complaisant ?

— Passqu'y se sont mis d'accord.

C'était une chose à laquelle il n'avait absolument pas pinsé. Mais c'était 'ne supposition non dépourvue de fondement, sur laquelle il était possible de bisogno.

Fazio continua.

— Ils se servent de vosseigneurie pour faire accroire qu'entre eux il n'y a plus rin, qu'ils se sont quittés. Et quelle meilleure occasion que celle-là, en l'adémontrant par une émission télévisée ?

— Mis comme ça, ça me convainc. Je suis d'accord. Mais je crois qu'Arturo a pris l'initiative d'avertir Nicotra sans le faire savoir à Liliana.

— Alors vous êtes convaincu que la fille n'y est pour rien ?

— Je m'en suis à peu près persuadé après ce que nous a dit Savagnoli. Avant, je pinsais différemment, j'étais convaincu que Liliana était dedans jusqu'au cou. Mais dans ton raisonnement, il y a une chose qui ne colle pas, pour moi.

— Dites-le-moi.

— Qu'est-ce qu'il avait besoin, Arturo Tallarita, de mêler à ça Nicotra en lui faisant passer le coup de fil ? Il pouvait téléphoner lui-même à Ragonesi, à l'insu ou pas de Liliana.

— Vrai, c'est.

Ils restèrent un moment en silence, pensifs.

— À moins que..., dit tout à coup le commissaire.

— À moins que quoi ?

— Tu m'as dit une fois qu'Arturo, sachant qu'on disait à droite et à gauche que son père avait l'intention de collaborer, redoutait probablement les réactions de Nicotra. C'est bien ça ?

— Oh que oui.

— Maintenant, mettons que Nicotra tienne sous surveillance Arturo et qu'il ait dans le grand magasin de Montelusa quelqu'un qui lui sert d'informateur. Se pourrait-il que ce quelqu'un ait entendu le coup de fil que Liliana m'a passé et qu'il ait averti Nicotra ?

— C'est une hypothèse plausible. Mais..., dit Fazio, plein de prudence.

L'un et l'autre semblaient marcher sur des œufs ; avant de prononcer la moindre parole, ils utilisaient la balance de précision.

— Mais ? le relança le commissaire.

— Je n'arrive pas à comprendre ce que Nicotra y gagne, termina Fazio.

— Regarde, si le scandale éclatait, moi j'aurais été sûrement muté. Ça te paraît peu ?

— En toute sincérité, ça ne me paraît pas un motif suffisant. Derrière, il doit y avoir quelque chose de plus important.

Tout bien pesé, ça ne semblait pas suffisant à Montalbano non plus.

Puis, tout à coup, une idée folle lui passa par la tête.

— Et si le scoop n'était pas pour me faire du mal à moi ?

— Alors, pour faire du mal à Mme Lombardo ?

— En un certain sens.

— Expliquez-moi.

— Mettons qu'Arturo ne sache rien du comportement à mon égard de Liliana, laquelle agit avec moi comme ça pour une raison que nous ne comprenons pas encore. Le garçon, en voyant ces images, comment aurait-il réagi par rapport à sa maîtresse ? Il l'aurait certainement quittée. C'est peut-être le résultat que voulait obtenir Nicotra.

Fazio secoua la tête.

— *Dottore*, réfléchissez. Pourquoi Nicotra aurait-il dû semer la zizanie entre Liliana et Arturo ? Il ne semble pas du tout qu'il soit gay ni qu'il ait une relation avec le garçon !

Et ça aussi, c'était vrai.

Montalbano soupira.

— J'y comprends plus rien, fut son amère conclusion.

Quand il entra dans la trattoria, le commissaire remarqua qu'à une table était assis, solitaire, le chevalier Ernesto Jocolano.

Le chevalier était un sexagénaire de petite taille, sec, aux épaisses lunettes, qui venait manger une fois par mois, Dieu sait pourquoi, chez Enzo.

C'étaient deux heures de rigolade assurée car le chevalier ne perdait jamais l'occasion de chercher querelle au restaurateur en usant des prétextes les plus délirants.

À peine assis, il retira la serviette qui couvrait l'assiette, prit celle-ci, se la mit sous le nez et la renifla profondément avant de la reposer brutalement sur la table.

— Enzo, viens ici tout de suite !

Il avait une voix suraiguë, qui faisait mal à l'oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Enzo.

— Moi, je t'adénonce au service d'hygiène !

— Et pourquoi ?

— Passque cette assiette pue !

— Impossible !

— Je te dis qu'elle pue que ça se sent à un mille de distance ! Et tu peux me dire ce qu'il y avait dedans avant ?

— Et qu'est-ce que j'en sais ? Les assiettes, quand on les lave, elles deviennent toutes pareilles ! Des assiettes propres !

— Moi je vais te dire ce qu'il y avait dedans avant ! Pas besoin d'être devin ! Le nez suffit ! Il y avait du poisson !

— Chevalier, vosseigneurie...

L'autre l'interrompt.

— Comment tu les laves, à la main ou dans le lave-vaisselle ?

— Dans le lave-vaisselle !

— Et toi, tu te fies au lave-vaisselle ? Tu te trompes salement ! Quand tu prends une assiette lavée, tu dois contrôler si elle est vraiment lavée ! Passque les traces de ce qu'elle a contenu avant, elles risquent de rester !

Il ne se calma qu'après avoir longuement reniflé l'autre assiette qu'Enzo lui avait apportée après l'avoir lavée à la main et essuyée sous ses yeux.

Montalbano mangea sans entrain et se dépêcha de sortir parce que le chevalier avait de nouveau cherché querelle.

En fumant assis sur la roche plate, il commença à pinser que rarement, dans sa vie de flic, il s'était retrouvé à ce point à court d'idées.

Mieux valait se distraire avec le crabe habituel ou se rappeler la scène du cavalier Jocolano qui...

Un moment, Montalbà.

Arrête-toi là.

Il y a eu un truc qui t'est passé un instant dans l'esprit quand le chevalier parlait, 'ne chose qui s'alluma comme une allumette dans la nuit noire et soudain disparut.

Qu'est-ce que c'était ?

Il s'efforça de s'appeler.

L'éclair dans sa coucourde fut si fort et soudain qu'il le fit sursauter.

Et toi, tu peux me dire ce qu'il y avait dedans avant ?

Non, il ne le savait pas.

Et il ne s'était même pas posé la question.
Il revint tout de suite au bureau.

— Fazio, on a été deux imbéciles !

— Pourquoi, *dottori* ?

— Que contenaient les deux magasins devant lesquels on a mis les bombes ?

— Rin, *dottore*, vides, ils étaient.

— Parce qu'on les avait mis dans le lave-vaisselle.

Fazio lui lança un regard ahuri.

— Les magasins ? Dans le lave-vaisselle ?!

— Laisse tomber. Mais avant d'être vides, ils avaient bien dû contenir quelque chose, non ?

— Certainement.

— Et tu le sais, ce qu'ils contenaient ?

— Je ne sais pas.

— Renseigne-toi tout de suite.

— Mais vous pensez que c'est important ?

— Je ne sais pas.

— Le temps de téléphoner.

Il sortit et se représenta cinq minutes plus tard. Avant de parler, il adressa un regard admiratif à Montalbano.

— Comment vous avez fait ?

— Laisse tomber, arépéta le commissaire. Dis-moi.

— Les deux magasins ont contenu des ordinateurs, des imprimantes, des cartouches d'encre...

— Ah, fit Montalbano.

— C'est la même personne qui a loué d'abord celui de Pisacane et après, vu qu'il était trop petit, qui s'est transférée dans le magasin de *via* Palermo.

— Tu sais le nom de c'te personne ?

— Oh que oui.

Fazio avait les yeux brillants.

— Lombardo. Adriano Lombardo.

— Le mari de Liliana ?

— Oh que oui.

Ils échangèrent un regard effaré. Montalbano se reprit vite.

— Un moment, un moment. Ça signifie que les bombes étaient adressées à Lombardo, c'étaient des avertissements que lui seul pouvait comprendre. C'est juste ?

— Juste.

— Alors, je me demande et je dis : pourquoi la bombe, ils ne la lui ont pas mise dans le magasin qu'il possède actuellement, dont nous ignorons l'adresse, et où il garde son matériel ?

— Parce que peut-être il ne s'est pas loué un troisième magasin.

— Et les ordinateurs, il les garde où ?

— Probablement à Marinella, dans la villa. Et c'est peut-être pour ça qu'il y va souvent.

La réponse de Montalbano était prête.

— À part qu'ils auraient pu mettre 'ne bombe dans le pavillon, et qu'ils ne l'ont pas fait, je ne crois pas que tout le matériel de Lombardo puisse tenir dans la seule pièce qu'ils ont en plus par rapport à ma villa.

Fazio ne répliqua pas.

— Il y a une hypothèse à faire, reprit le commissaire. À savoir que Lombardo a transféré son matériel dans un village pas loin d'ici, et que ses ennemis ignorent où il est.

— C'est possible, dit Fazio.

— Et le motif des bombes pourrait aussi être le non-paiement de l'impôt mafieux.

Fazio ne parut guère convaincu.

— Tu n'y crois pas ?

— Oh que non. C'tes bombes, ils ne les mettent pas quand les magasins sont pleins du matériel de Lombardo mais quand ils sont vides. Quel sens ça a ? Et c'est pire encore, pour moi, si Lombardo n'a loué aucun magasin à Vigàta et ne garde pas sa marchandise dans la villa.

Il n'avait pas tort.

— Essayons de coincer Lombardo pour lui demander des explications, proposa Fazio.

Montalbano secoua négativement la tête.

— Il va nous rire au nez. Il dira que les bombes ne le concernent pas, qu'il ne sait rien.

— Et alors, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Liliana sait certainement ce qu'il en est. Il faudrait lui parler, mais moi, pour l'instant, je suis la pirsonne la moins indiquée.

Soudain, il se donna une claque sur le front.

— Comment ça se fait que je n'y ai pas pinsé avant ?

— À quoi, *dottori* ?

— À envoyer Mimi Augello acheter un costume à Montelusa. Appelle-le tout de suite.

Fazio sortit et revint avec Augello.

— Mimì, ça fait combien de temps que tu ne t'es pas acheté un beau costume ?

Augello le regarda avec étonnement.

— Un an. Pourquoi ?

— Je t'explique après. Tu l'aconnais, ce grand magasin de Montelusa qui s'appelle À la Dernière Mode ?

— Oui, j'y ai accompagné ma femme.

— Excuse-moi si je te pose une question pirsonnelle. En combien de temps tu réussis à gagner la confiance d'une femme ?

— Ça se voit que tu n’as pas de pratique. C’est très variable. Et ça dépend beaucoup de la femme.

— Une matinée, ça te suffit ?

— En tête à tête ?

— Non, en présence d’autrui.

Mimi n’ouvrit pas la bouche.

— Alors ?

— Je ne t’aréponds plus si d’abord tu ne me dis pas clairement ce qui te trotte dans la tête.

Montalbano le lui dit.

Dans le pavillon des Lombardo, les lumières étaient allumées, mais Liliana n’était pas visible. Il glissait la clé dans la serrure quand il entendit le tiliphone sonner. Cette fois, il parvint à temps à le saisir, il souleva le combiné en interrompant la sonnerie au milieu.

— Allô ?

Il y avait certainement ‘ne pirsonne à l’autre bout du fil, mais elle restait muette.

— Allô ?

La communication fut coupée.

Il alla ouvrir le réfrigérateur. Adelina lui avait préparé un *sartù* de riz à la calabraise¹ et des paupiettes d’espadon. Une belle soirée s’annonçait.

Il alluma le four pour réchauffer les plats. Le tiliphone sonna derechef.

— Allô ?

— C’est Liliana.

¹. Timbale de riz fourrée de boulettes, œufs durs, mozzarella... d’origine napolitaine, le *sartù* est diffusé dans toute l’Italie du Sud sous diverses variantes.

Onze

Il n'en fut guère surpris. La situation entre eux était restée trop confuse, il l'avait laissée en plan, tôt ou tard, elle devrait bien lui demander des éclaircissements.

Et comme la jeune femme n'avait pas continué à parler, le commissaire lui ademanda :

— C'est toi qui as appelé à l'instant ?

— Oui, j'ai entendu passer ta voiture et je n'ai pas...

Elle s'interrompit à nouveau. Voulait-elle dire « résisté » ? L'intonation de toute la phrase suggérait cette conclusion.

— Pourquoi as-tu raccroché ?

— Je ne sais pas.

S'il avait été au commissariat, il aurait insisté : et pourquoi tu me rappelles, maintenant ?

Mais il garda le silence. Et Liliana aussi. Au bout d'un moment, elle dit, l'air embarrassé :

— Tu me croiras si je te dis que je ne me rappelle presque rien de ce qui s'est passé l'autre soir ?

Laisse-la parler, ne te risque pas à rouvrir la bouche, Montalbà.

— J'ai trop bu, continua-t-elle, et je dois avoir fait des choses... comment dire... inconvenantes, si tu t'es enfui comme cela. Je dois te remercier.

— De quoi ?

— De ne pas en avoir... profité.

Elle était forte, il n'y avait pas à dire. Elle s'était sortie de ce pastis et maintenant elle lui repassait la balle avec désinvolture et élégance. Là, c'était à lui et il devait faire attention à ses paroles.

— Je me suis enfui parce que je devais foncer au bureau.

— Le devoir avant tout, hein ?

Elle était ironique, ou quoi ?

— Alors, je me sens plus tranquille. Ce n'est pas moi qui t'ai mis mal à l'aise, conclut-elle.

Il y eut une autre pause. Le commissaire voulait que ce soit elle, à présent, qui abatte la première carte.

— Je voudrais te parler, dit Liliana.

Elle avait la claire 'ntention de recommencer toute l'histoire depuis le

début.

Le commissaire décida de contre-attaquer. C'était la bonne manœuvre et le bon moment, pour comprendre quelque chose sur les rapports de Liliana avec son mari. Un homme qui apparaissait et disparaissait et dont personne en définitive ne savait rien.

— À propos, répliqua-t-il. Tu pourrais me dire où se trouve actuellement ton mari ?

— Adriano ?! demanda Liliana, étonnée.

— Tu en as un autre avec un autre nom ?

Elle avait été trop surprise par la question du commissaire pour relever la réplique.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu veux le savoir.

Elle semblait sérieusement inquiète, le ton était plein d'appréhension. Montalbano 'mprovisa :

— Nous avons reçu une plainte contre lui pour une rixe qui s'est passée il y a quelques jours.

— Tu es certain qu'il s'agit d'Adriano ?

— C'est justement pour ça que je voudrais lui parler.

Liliana hésita avant d'arépondre.

— Écoute, sincèrement, je ne sais pas où il est en ce moment. Mais si tu veux, là, je l'appelle et je te fais rappeler.

Il était évident qu'elle ne voulait pas donner le numéro de téléphone de son mari. Et c'était là que Montalbano avait voulu arriver. Pourquoi Adriano était-il ainsi sur ses gardes ?

— Ce n'est pas si urgent. Et puis tu pourrais m'aider, toi.

— Et comment ?

— Je te répète l'identité écrite dans la plainte. Lombardo Adriano né de Giovanni et de Valenza Nicoletta...

— Mais non ! l'interrompit Liliana. Le papa d'Adriano s'appelle Stefano et il est mort il y a six ans, sa maman, elle s'appelle Maria Donati.

— Tant mieux. Il s'agit d'un cas d'homonymie. Tout est résolu.

— Je suis contente. Et nous deux, qu'est-ce qu'on fait ?

Il fit l'idiot.

— Comment ça ?

— On se revoit quand ?

Insistante, la jeune femme.

— Écoute, ce soir, ce n'est pas possible parce que j'attends des coups de fil de travail.

— Alors, quand ?

— Demain, tu vas travailler ?

— Certainement.

— Il me semble que tu n'as pas encore récupéré la voiture.

— Non.

— Alors, on se voit demain matin et on décidera quand et où. Ça te va ?

— S'il n'y a pas d'autre moyen... ça me va, dit-elle.

Elle était déçue et le lui avait laissé comprendre.

Il raccrocha.

Comme ça, pinsa le commissaire, demain matin, je t'aiderai à connaître mon adjoint, le *dottor* Mimi Augello, homme capable de rendre des points à Don Juan.

Il mit le couvert sur la véranda, se mangea avec satisfaction le *sartù*, les paupiettes et une grosse portion de chicorée sauvage amère comme le poison, puis s'assit dans un fauteuil et se mit à regarder la télévision.

Ragonese se garda bien de parler de ce qui lui était arrivé ; cette fois, il s'en prit au maire et au problème des ordures.

À une certaine heure, Livia tiliphona. Elle paraissait de bonne humeur.

— Aujourd'hui, je me suis bien amusée.

— Où as-tu été ?

— Je ne te le dis pas.

— Là, tu me fais craindre le pire.

— Je vous en prie, commissaire, pas de soupçons.

— Et alors, dis-moi où tu as été.

— Une de mes amies m'a traînée chez une voyante.

Montalbano prit feu comme une allumette.

— Mais qu'est-ce que tu fais comme idioties ? Maintenant tu te mets à fréquenter les voyantes ? Et à quand les sorcières ?

— Allez, Salvo...

— Allez, que dalle ! J'espère que tu n'as pas cru à ce qu'elle t'a dit !

— Je ne dois pas y croire ?

— Absolument ! Tu serais idiote !

— Dommage.

— Pourquoi.

— Parce qu'elle m'a assuré que tu es très fidèle.

Il était tombé dans le piège tout habillé. Il se mit encore plus en colère. Et l'engueulade fut inévitable.

Liliana l'attendait au portail. Elle monta dans la voiture mais ne l'embrassa pas. Elle lui dit seulement :

— Bonjour, Salvo.

Elle n'était pas joyeuse comme les autres fois : durant le voyage, elle ne fit que fixer la route. Ça ne correspondait pas à l'attitude qu'elle avait montrée lors du coup de fil de la veille au soir. Peut-être que pendant la nuit ou au petit matin, elle avait reçu une nouvelle qui l'avait troublée.

Ils s'étaient mis d'accord sur le fait qu'ils fixeraient durant le trajet le lieu et le moment d'une nouvelle rencontre, mais elle n'en parla pas. Et Montalbano ne la sollicita pas.

À l'arrêt de l'autobus, avant de descendre de la voiture, elle lui dit qu'elle l'appellerait dans la soirée.

— Au revoir.

Et c'est tout. Pas de bise, pas de caresse. Elle avait clairement la tête ailleurs.

La première partie de la matinée se passa sans encombre. Il n'était pas loin de midi quand Catarella l'appela pour lui dire que le proc' Tommaseo était en ligne.

— Bonjour, *dottore*. Je vous écoute.

— J'ai reçu votre plainte contre ce journaliste... Comment s'appelle-t-il ?

— Ragonese.

— C'est ça. Et j'ai pu do... do...

« Ré mi fa sol », continua mentalement le commissaire.

— Donner un coup d'œil à la... la...

La dernière note manquait mais le proc' s'arrêta là, le souffle lui manquait.

— ... à la bande enregistrée, conclut-il enfin.

L'attaque de bégaiement était l'effet de la vision de Liliana à demi nue sur le lit.

Le *dottor* Tommaseo, dont on savait qu'il n'avait pas de femme dans sa vie, était un véritable maniaque sexuel mais qui n'avait pas de rapports charnels et qui en conséquence bavait devant les belles filles, mortes ou vives, ça n'avait pas d'importance.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Superbe !

— Je ne parlais pas de la dame, *dottore*, mais de la plainte. Vous pensez agir tout de suite ?

— Je do... do... dois ré... ré... réussir à mi... mi... mieux me fa... fabriquer une sol... solide idée de la... la... si... si jolie dame.

Cette fois, il avait réussi à faire toute la gamme !

— Vous avez l'intention de la convoquer ?

— Un... de... devoir...

Un, deux. Oh mon Dieu, il se mettait à compter ! Et jusqu'à combien ? Cent ? Mille ? De c'te pas, on finissait ce soir. Le commissaire raccrocha. S'il retéléphonait, il lui dirait que la ligne avait été coupée. Mais Tommaseo ne le rappela pas.

En revanche, il reçut un appel de Mimì Augello.

— Tu n'es pas allé à Montelusa ?

— Bien sûr que j'y suis allé ! Je suis justement en train de t'appeler devant le magasin.

— Et alors ?

— Écoute, Salvo, je suis arrivé ici qu'il pouvait être dans les neuf heures et demie et j'ai fait deux fois le tour des trois étages sans voir la dame que tu m'avais décrite.

— Peut-être que tu ne l'as pas vue parce qu'elle s'atrouvait dans une cabine d'essayage avec une cliente.

— J'ai pensé aussi à ça, qu'est-ce que tu crois ? Je me suis placé devant la rangée de cabines et j'ai attendu. Rin, elle était invisible. Alors, je me suis approché d'une vendeuse en me faisant passer pour le mari d'une cliente et j'ai entamé la conversation. À un certain moment, je lui ai demandé où était Mme Lombardo. Et elle m'a dit que sa chef était arrivée à l'heure mais que cinq minutes après elle avait reçu un appel sur son portable, qu'elle avait eu l'air inquiète et qu'elle était partie en disant qu'elle prenait un jour de congé. Je t'ai appelé pour t'en informer. Et maintenant, je te dis au revoir, le magasin est en train de fermer.

— Et toi, qu'est-ce que t'en as à faire, qu'il ferme ?

— Salvo, réfléchis, je pouvais perdre ma matinée ? J'emmène la vendeuse déjeuner, elle s'appelle Lucia et je t'assure que...

Montalbano raccrocha.

Qu'est-ce qui lui arrivait, à Liliana ? Quelque chose qui ne tournait pas rond ?

En sortant pour aller chez Enzo, il demanda à Catarella des nouvelles de Fazio qu'il n'avait pas vu de toute la matinée.

— *Dottori*, il tiliphona à 8 heures pour acommuniquer qu'il était se rendant à Montelusa.

— Il t'a dit ce qu'il allait y faire ?

— Oh que non, *dottori*.

À peine monté en voiture, il changea d'idée et s'adirigea vers Marinella. Peut-être Liliana était-elle rentrée chez elle. En passant devant sa maison, il ralentit. Le portail et les fenêtres étaient fermés. Elle n'était pas là ou faisait semblant de ne pas y être. Il alla manger.

Vers la fin du repas, Enzo s'approcha et lui dit qu'on le demandait au tiliphone.

C'était Mimi Augello.

— Excuse-moi, Salvo, mais comme Lucia...

— C'est qui ?

— La vendeuse. Je suis en train de déjeuner avec elle... À propos, j'ai averti ma femme Beba que, cette nuit, j'ai une mission de surveillance, alors attention, ne fais pas comme d'habitude...

— Bon, bon, mais qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Je ne sais pas si la chose est importante... Tu m'avais dit que c'te Liliana fricotait avec un vendeur, Arturo Tallarita... C'est ça ?

— Oui.

— Ben, Lucia, qui est très bavarde, m'a raconté que le garçon n'est pas venu besogner ce matin. Et il n'a pas même appelé pour prévenir qu'il serait absent.

— Merci, Mimi.

— Fais attention avec Beba, si par hasard elle tiliphone, confirme que cette nuit je suis dehors pour raison de service.

Tu veux voir que les deux amants avaient fait une fugue amoureuse ? Comme s'apprêtait à le faire Mimi ? Peut-être un truc d'une journée, à passer en totale liberté, sans devoir se cacher de tout le monde...

— Qu'est-ce que tu es allé faire à Montelusa ?

— J'ai passé la matinée à la chambre de commerce.

— Pourquoi ?

— Je voulais m'informer sur Adriano Lombardo. Et aussi découvrir s'il a un magasin dans un coin quelconque de la province.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Rin. Ou plutôt, qu'il avait communiqué comme adresse de sa société d'abord le magasin de *via* Pisacane et puis celui de *via* Palermo. Après, il avait écrit qu'il avait abandonné aussi *via* Palermo et que l'adresse de son siège était à Marinella.

— Donc, on revient à l'hypothèse que nous avons déjà plus ou moins formulée, à savoir qu'il a loué un troisième magasin qui s'atrouve quelque part hors de la province.

— Exact. Vous voulez que je continue à chercher ?

— Oui, mais à tes heures perdues.

— On a des nouvelles du *dottor* Augello ?

— Oui.

— Et comment elles sont ?

— Pour lui, bonnes, pas pour nous.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

Montalbano le lui expliqua.

À la fin, Fazio resta à le regarder d'un air dubitatif.

— Vous pensez vraiment à une fugue amoureuse ?

— Pas toi ?

— J'ai des doutes.

— Explique.

— En disparaissant une journée entière de leur poste de travail, ils vont faire pincer à tout le monde qu'entre eux il y a une relation, ou au moins un accord. Ils font exactement le contraire de ce qu'ils avaient fait avec tant d'application la veille encore.

Le raisonnement n'était pas faux.

— Et alors ?

— Peut-être qu'ils ont été obligés.

— Et par qui ?

— *Dottore*, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Attendons la suite. Ah, j'ai failli oublier. Donnez-moi les clés de la voiture.

— Pourquoi ?

— Parce que je les rapporte au carrossier qui me donne la vôtre qui est

prête.

Il lui donna les clés.

Et il lui vint une idée.

— Tu me rends un service ?

— À votre disposition.

— Tu peux aller tout de suite atrouver Mme Tallarita ?

— Certainement. Que voulez-vous savoir ?

— Si elle a des nouvelles de son fils.

— J'y vais.

— Mais elle, tu dois pas lui faire comprendre que son fils a disparu, je ne voudrais pas qu'elle s'inquiète. Je t'attends ici.

Fazio se pointa au bout d'une heure.

— *Dottore*, il n'y a pas eu besoin de prendre des précautions. J'atrouvai Mme Tallarita plutôt inquiète par elle-même. Au point que, quand elle a compris qui j'étais, elle était sur le point de s'évanouir.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle n'a pas de nouvelles d'Arturo depuis hier soir. Il est sorti après dîner en disant à sa mère qu'il rentrerait tard. Mais il n'est pas rentré. Et puis, ce matin, elle a reçu un coup de fil du magasin qui voulait savoir pourquoi son fils n'était pas venu besogner. Et c'te coup de fil l'a beaucoup inquiétée.

— Et toi, qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Que si elle voulait signaler sa disparition, j'étais à sa disposition. Mais elle s'y est refusée.

Il marqua une pause avant de reprendre.

— *Dottore*, j'ai eu l'impression qu'elle était au courant de l'histoire de son fils avec Liliana.

— Ah oui ?

— Oui, elle s'est mise tout à coup à marmonner des allusions à une sale radasse, elle a dit vraiment comme ça, et après, en mangeant ses mots, elle a dit un truc sur Marinella, du moins il m'a semblé.

— Comment a-t-elle pu le savoir ?

— Par le type qui prête sa Volvo à Arturo, le voisin de palier, Miccichè. C'était probable.

— Et maintenant, je vais prendre la voiture.

Tout à coup, Augello apparut.

— Lucia t'a posé un lapin ?

— Jamais de la vie ! Nous avons rendez-vous à huit heures et demie. Je voulais te dire une chose. Après que je t'ai appelé du restaurant, Lucia s'est remise à parler de la Lombardo. Elle m'a dit qu'après le coup de fil, Liliana était bouleversée. Que le directeur ne voulait pas lui accorder un congé et qu'elle lui a mal répondu.

Quand l'heure fut venue, il sortit du bureau, prit les clés que Fazio avait

laissées à Catarella et, sur le parking, examina sa voiture. Todaro avait fait un excellent travail.

Il partit pour Marinella.

Et durant le voyage, il ne cessa de s'ademande pourquoi Arturo et Liliana avaient disparu.

D'abord, c'était Arturo qui était parti, puis Liliana. Probablement était-ce lui qui avait téléphoné à la jeune femme.

Peut-être pour l'avertir d'une situation nouvelle et dangereuse qui venait de se créer.

Il roulait tellement au ralenti que, quand il dut s'arrêter avant de tourner à gauche pour prendre la petite route, le moteur s'arrêta.

Il redémarra, se trompa, la voiture fit un saut en l'air et en avant et puis s'arrêta nouvellement, en travers de la chaussée.

Un barouf de Klaxon et d'insultes se déchaîna.

Montalbano ne l'entendait même pas.

Il restait immobile, les mains sur le volant, les yeux écarquillés.

Il s'était rappelé.

C'était là, en ce point précis qu'on leur avait tiré dessus, quand il avait fait la même erreur.

Le soir où il rentrait avec Liliana après le festin d'arancini chez Adelina.

Et lui avait confondu le claquement contre la carrosserie avec le choc d'un gravier qui avait giclé.

Enfin, il réussit à exécuter la manœuvre et s'engagea sur la petite route.

Dans la villa des Lombardo régnait une obscurité profonde.

Le 'pétit lui était passé. Il attrapa au passage la bouteille de whisky et un verre et alla s'asseoir sur la véranda.

On avait tiré pour tuer.

Et la cible avait été bien visée.

Mais le tireur ne pouvait pas imaginer que la voiture, d'un coup, aurait bondi.

Et il n'avait aucune intention de s'en prendre à lui ; s'il avait voulu le tuer, l'homme à la carabine aurait dû se placer de l'autre côté de la route.

Donc, on avait tenté d'éliminer Liliana.

Ça ne faisait aucun doute.

Douze

La révélation eut sur le commissaire un effet plutôt curieux. L'ahurissement, l'incrédulité, la stupeur durèrent tout bien considéré fort peu de temps, car il lui remonta d'un coup à la conscience, comme un ballon rempli d'air qui se libère de la pierre qui le tient enchaîné au fond de la mer, la conviction absolue d'avoir toujours soupçonné que Liliana, non seulement n'était pas ce qu'elle paraissait, mais qu'en plus, en elle, étaient dissimulées toutes les réponses aux questions qui l'avaient assailli ces derniers jours.

En tout cas, cette confirmation changeait la perspective de ce qui était arrivé jusque-là.

Maintenant, il fallait reprendre à zéro l'examen du tableau d'ensemble.

Bien plus que des menteries, des parades à des fins démonstratives, des scoops ratés, il s'agissait d'une tentative d'homicide.

Le changement qualitatif était notable, il faisait disparaître le petit air ludique qui avait marqué sa relation avec Liliana.

Peut-être qu'en faisant croire qu'elle était sa maîtresse, elle avait cherché une aide, une protection.

Et maintenant, comment procéder ?

Attendre que la jeune femme, tôt ou tard, rentre chez elle ? Aller la chercher ? Et après l'avoir atrouvée, que lui dire ?

La soumettre à un 'nterrogatoire ? Et sur la base de quels éléments concrets ?

Il avait besoin d'aide. Ce n'était pas le moment, cette nuit, de demander celle de Mimì. Il tiliphona à Fazio.

— Pardon de t'appeler à cette heure. Tu as fini de manger ?

— À l'instant.

— Tu te sens de venir chez moi ?

— J'arrive.

Il n'avait même pas demandé d'explications.

Vingt minutes plus tard, Fazio frappait à la porte. Il avait foncé. La curiosité le dévorait tout cru.

— Il y avait de la lumière chez les Lombardo ?

— Oh que non, c'était tout noir.

Il le fit asseoir sur la véranda, lui raconta ce qui lui était revenu en tête.

Fazio en fut impressionné mais sa sagesse l'emporta.

— *Dottore*, en conclusion, il n'est pas dit qu'on voulait la tuer parce

qu'elle aurait été directement impliquée dans une histoire quelconque, mais peut-être que c'était pour se venger d'un mauvais tour joué par un de ses deux hommes, Arturo ou le mari. Une vendetta indirecte.

— C'est possible. Mais il est clair que c'est sur elle que nous devons insister.

— Qu'est-ce que vous pensez faire ? lui demanda Fazio, le visage sombre.

— Je t'ai fait venir parce que deux têtes raisonnent mieux qu'une. D'après moi, la première chose à faire est de repérer où est Liliana.

— D'après moi aussi.

— Mais comment procéder ? Elle devrait être en compagnie d'Arturo, mais nous n'en sommes pas sûrs.

— Nous pourrions faire un contrôle dans tous les hôtels de la province.

— On risque de perdre notre temps.

— Et si nous envoyions un avis de recherche à tous les commissariats ?

— Ça me semble une autre perte de temps. Alors qu'il faudrait la retrouver vite. Si on a essayé une fois de la tuer, c'est sûr qu'on va essayer une deuxième.

Tandis qu'il disait ces mots, une pensée vint tout à coup à l'esprit du commissaire.

— Je vous écoute, dit Fazio.

Montalbano lui jeta un regard effaré.

— Mais je n'ai rien dit !

— *Dottore*, je vous connais depuis trop longtemps pour ne pas comprendre ce qui vous passe par la tête. À quoi pensez-vous ?

— J'ai pensé qu'il est possible qu'en ce moment Liliana et Arturo se trouvent à trois pas de nous, dans la villa. Ils restent dans l'obscurité, comme ça tout le monde est convaincu qu'il n'y a personne.

— Mais si vous allez frapper, ils ne répondront pas.

— Et qui te dit que je vais frapper ?

Fazio comprit au vol.

— Prenez des gants, dit-il.

— Ne me fais pas rire ! Là-dedans, il y a mes empreintes partout, en veux-tu en voilà ! Le soir où j'ai dîné dans la villa, tu sais tout ce que j'ai touché ? Mets-les, toi, plutôt !

Pour ouvrir la porte, Montalbano utilisa un trousseau de rossignols que lui avait offert un vieux voleur. Cela lui prit peu de temps et il ne fit pas le moindre bruit. Fazio le suivait de près.

Dès qu'ils furent entrés, le commissaire renifla. Il y avait encore l'odeur du café du matin. Néanmoins, il tendit l'oreille.

Aucun bruit. Dans le grand silence, on aurait dû entendre même la respiration d'autres présents.

— *Nuddru c'è*, y a personne, dit Fazio à voix basse.

— Allume la torche.

On remarquait un certain désordre. La première porte à droite était celle de la chambre à coucher. Et là, le désordre était grand, l'*armùar* avait les portes grandes ouvertes, il était évident que des vêtements manquaient, culottes et soutien-gorge étaient répandus au sol et sur le lit.

— Liliana, avança le commissaire, a dû venir, elle a fait sa valise et elle est partie.

— Et on peut partir nous aussi, ajouta Fazio qui n'aimait pas les démarches hasardeuses de son chef.

— Attends, que je regarde un truc, éclaire.

Il gagna la pièce supplémentaire dont disposait le pavillon. La porte était fermée à clé, le commissaire l'ouvrit avec un rossignol. Il y avait un lit d'une place et une petite armoire. Sur une étagère métallique étaient empilés cinq ordinateurs et quatre imprimantes.

— Trop petit pour être un dépôt. C'est pas là qu'il garde les ordinateurs, dit Fazio.

Ils ressortirent, le commissaire referma la porte.

Ils revinrent s'asseoir dans la véranda.

— On sait au moins une chose, maintenant, dit Montalbano, c'est que Liliana s'est envolée. Et qu'il ne s'agit pas d'un vol bref, d'une journée ou un peu plus, mais va savoir quand nous la reverrons.

— Juste après avoir reçu le coup de fil au magasin, dit Fazio, elle a dû rentrer chez elle par l'autobus, a fait ses bagages et s'est enfuie. Mais comment elle a fait ? À pied avec la valise, c'est exclu. En transport public ? Un taxi ou un autobus ? Et si elle a pris l'autobus, lequel ? Sur la provinciale, il en passe beaucoup, pour Montereale, pour Fiacca, pour Trapani, pour Palermo, pour Catane...

— Il faudrait se renseigner.

— Demain matin tôt, je m'en occupe.

Inutile de faire encore perdre du temps à Fazio. Le commissaire lui dit au revoir et le raccompagna à la porte.

Plus tard, pour s'endormir, assailli comme il l'était par mille pinsées, le commissaire eut besoin de l'intervention divine.

À 7 h 10, comme il était déjà prêt pour sortir, il reçut un appel de Fazio.

— Je me suis renseigné. Elle n'a pas appelé de taxi. Je peux essayer avec les autobus mais ça prendrait trop de temps.

— Laisse tomber. Je vais venir plus tard au bureau, vers les huit heures et demie, 9 heures. Attends-moi.

Il partit à toute vitesse pour Vigàta mais au lieu d'aller au commissariat, il s'adirigea vers la *via* Pisacane.

Cinq minutes plus tard, il frappait à la porte de Mme Tallarita. En la

voyant, le commissaire eut de la peine.

Il était clair que la pauvre femme était anéantie, elle avait passé une nuit blanche et avait dû pleurer longtemps.

Elle reconnut tout de suite Montalbano.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Arturo ?

Elle lui avait agrippé le bras.

— Nous en savons encore moins que vous, madame.

Elle le lâcha et recommença à pleurer.

— Il n'avait jamais fait ça, de me laisser si longtemps sans nouvelles ! Il a changé ! Depuis qu'il a connu cette radasse...

Elle s'arrêta d'un coup, regardant par en dessous le commissaire pour voir comment il réagissait à la phrase qui lui avait échappé. Montalbano adécida de jouer cartes sur table. Il n'avait pas le temps de se perdre en bavardages.

— Vous faites référence à Liliana Lombardo ?

Mme Tallarita écarquilla les yeux.

— Et comment vosseigneurie le sait ?

— Nous, chère madame, nous savons tout, dit Montalbano sur un ton que même le chef de la CIA aurait pas eu. Depuis un moment, nous la tenons à l'œil.

— C'te putasse ! C'te tapin ! explosa Mme Tallarita.

— Madame, maintenant, je vous prie de répondre à mes questions. Dans l'intérêt même de votre fils Arturo.

— Vous pensez qu'il est parti avec celle-là ?

— C'est une des nombreuses hypothèses possibles.

— Posez vos questions.

— C'est M. Miccichè qui vous a parlé de la relation née entre Arturo et Lombardo, n'est-ce pas ?

Mme Tallarita lui renvoya un regard ahuri.

— Micicchè ? Qu'est-ce qu'il vient faire là, le malheureux ? Celui-là, il est gaga sur sa chaise roulante !

Elle était sincère, sans aucun doute. Montalbano aussi était étonné, mais il ne le laissa pas voir.

— Alors, c'est qui ?

— Un jour, dans l'escalier, j'ai rencontré M. Nicotra...

— Carlo Nicotra ?

— Lui, oui. Qui m'a tout raconté et m'a dit que tout le pays parlait et déparlait de c'te femme qu'était une grosse dégueulasse qui mènerait mon fils à sa ruine.

Elle se remit à pleurer désespérément, tandis que le commissaire peinait à digérer la réponse.

— Madame, une dernière question, et je vous laisse tranquille. Vous connaissez le numéro de portable de Mme Lombardo ?

— N... non.

Ce n'était pas vrai. Elle ne savait pas dire de menteries.

— Madame, plus vous me refusez la vérité et moins nous avons de possibilité de retrouver Arturo.

Elle fut convaincue.

— Oh que oui, je l'aconnais.

— Vous avez déjà téléphoné à Mme Lombardo ?

— Oh que oui.

— Dites-moi en quelle occasion.

— À hier matin, quand j'ai vu que mon fils avait passé la nuit dehors et n'était pas encore rentré, je me suis inquiétée, je me suis mise à fouiller ses affaires et j'ai trouvé un carnet avec des numéros de téléphone.

— Et vous l'avez appelée ?

— Oh que oui.

— Vers quelle heure ?

— Il devait être neuf heures du matin.

— Et qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Je lui ai demandé si mon fils avait passé la nuit avec elle.

— Et elle ?

— Elle a seulement répondu non et elle a coupé. La sale pute ! La grosse salope ! Que si elle me tombe entre les mains, je lui tords le cou, comme à une poule !

Quand elle fut un peu calmée, le commissaire la remercia, lui promit de la tenir au courant et se dirigea vers la porte.

Mme Tallarita voulut l'accompagner. Raison pour laquelle Montalbano fut obligé de descendre une rampe d'escalier, d'attendre un peu avant de remonter sur la pointe des pieds.

Cette fois, il frappa à la porte de Miccichè.

Vint lui ouvrir une femme avec un chapeau sur la tête et le chariot des courses à la main.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

— Le commissaire Montalbano je suis.

Il avait parlé à voix basse par crainte d'être entendu par Mme Tallarita.

— Hein ? dit la femme. Parlez plus fort, que j'entends mal.

— Je ne peux pas, je suis enroué.

Entre-temps, Miccichè était arrivé sur sa chaise roulante.

— Entrez, entrez.

La femme sortit en marmonnant contre les gens qui lui faisaient perdre du temps. Le commissaire entra et ferma la porte.

— Je vous prends juste une minute. Vous savez si Arturo, la nuit dernière, a pris la Volvo ?

Micicchè eut un air préoccupé.

— Il s'est passé quelque chose ?

— On n'a pas de nouvelles d'Arturo. Alors, la voiture, il se l'est prise ?

— Je ne sais pas.

- Vous avez un double des clés du garage ?
 - Oh que oui.
 - Si vous me les donnez, je vous les ramène tout de suite.
- Micicchè les lui remit.
- C'est au numéro 11, c'est ça ?
 - Oh que oui.

La Volvo était au garage. Le moteur était froid. Elle n'avait pas été utilisée depuis quelques jours. Et ça, ce n'était pas très bon.

Il rendit les clés. Micicchè parut content que sa voiture n'ait rien à voir avec la disparition d'Arturo.

Il ne restait plus qu'à vérifier une autre hypothèse. Il alla au garage.

- La voiture de Mme Lombardo, elle en est à quel point ?
- Comment ça, *dottore*, dit le mécanicien, étonné, la dame ne vous a rien dit ?

- Dit quoi ?
- À hier matin, vers neuf heures et demie, elle m'a tiliphoné pour me demander si la voiture était prête. Moi, je lui ai arépondu que je pourrais la lui remettre à midi. Alors elle m'a demandé de la lui amener à la villa.

- Et tu l'as fait ?
 - Certainement. Mais je ne suis pas entré chez elle.
 - Rends-moi un service. Dis-moi la marque et le numéro de la plaque.
- Le mécanicien s'exécuta sans commentaire.

— Donc, dit Fazio, elle s'est enfuie avec sa voiture. Et peut-être qu'il y avait aussi Arturo.

- J'en doute, rétorqua Montalbano.
- Et pourquoi ?
- Hier matin, quand j'ai accompagné Liliana, elle était très nerveuse. J'ai pensé qu'elle s'était disputée avec Arturo. Mais maintenant je penserais plutôt qu'elle était nerveuse parce qu'elle n'avait plus de nouvelles de son amant. Et le coup de fil que Mme Tallarita lui a passé au magasin lui a confirmé qu'Arturo avait disparu. Ce qui l'a plongée dans la panique, au point de prendre sa voiture et de s'enfuir. Ce qui signifie que tous deux savaient qu'ils jouaient avec le feu.

- Où est-elle allée ?
- J'aurais bien une idée. Mais si je la dis, j'ai peur que Môssieu le Questeur me fasse repasser la visite.

- Quelle visite ? demanda Fazio, surpris.
 - Pour contrôler ma santé mentale.
- Fazio écarquillait les yeux.
- Mais quand est-ce qu'on vous l'a fait passer ?
 - Ne t'inquiète pas, je l'ai rêvée.
- Fazio poussa un soupir de soulagement.

— Dites-moi votre idée, je ne suis pas le questeur.

— D'après moi, Liliana a foncé chez son mari.

— Et pourquoi ?

— Une fois, tu m'as dit que Liliana et Arturo pouvaient s'être mis d'accord et que le garçon savait tout le cinéma que Liliana faisait avec moi. Et si elle était devenue la maîtresse d'Arturo en étant d'accord avec son mari ? Ou mieux, sur ordre de son mari ?

Fazio y réfléchit un instant.

— Et pour quoi faire ?

— Je ne le sais pas encore.

— Mais si c'était le cas, où nous mènerait cette voie ?

— La réponse est facile. Soit dans une impasse, soit sur une autoroute qui mène droit à la vérité.

— Il faut absolument remonter jusqu'à Lombardo, dit Fazio. Et sans perdre de temps.

— Eh oui. À propos, tu me disais que Carlo Nicotra ne s'intéressait pas du tout à Arturo ?

— Oh que oui, je vous l'ai dit.

— Alors, sache que celui qui a mis la puce à l'oreille de la mère d'Arturo, en lui dépeignant Mme Lombardo comme une femme dangereuse pour son fils, ça a été précisément Carlo Nicotra.

— Vraiment ?!

— Vraiment. En somme, Nicotra n'est peut-être pas gay, mais il est certain qu'il veut Arturo rien qu'à lui.

— *Dottore*, si c'est ça, Nicotra ne le fait pas parce qu'il est amoureux d'Arturo, mais parce que, d'une manière ou d'une autre, ça a un rapport avec la drogue, j'en mettrais ma main au feu.

— Et moi, je la mets. Et je te pose une question. Ne se pourrait-il pas qu'Arturo ait pris la place de son père qui est en taule ? Et que ce soit pour ça que Nicotra le garde sous contrôle ?

Fazio s'amontra dubitatif.

— Et où est-ce qu'il trouve le temps de le faire ? À moins qu'Arturo ne deale dans le magasin où il travaille...

— Ça se pourrait. Pourquoi est-ce que tu ne fais pas un saut à Montelusa pour aller voir ton ami des Stups ? Eux, ils savent où sont les endroits où on deale.

— J'y vais tout de suite, dit Fazio en se levant.

— Attends.

Fazio revint s'asseoir.

Non, cette fois, l'idée était vraiment trop folle pour être dite. Montalbano adécida d'avoir l'information qu'il souhaitait grâce à 'ne histoire inventée sur-le-champ.

— Il m'est venu à l'esprit que, pendant que tu es à Montelusa, je peux tenter de retrouver Lombardo.

- Vous téléphonez aux commissariats ?
- Je te le répète, ce serait ‘ne perte de temps. S’il était accusé de quelque chose, ce serait différent.
- Alors, comment voulez-vous faire ?
- Peut-être la direction générale de la société pour laquelle besogne Lombardo est-elle informée de ses déplacements.
- Bonne idée.
- Comment s’appelle la société ?
- Star Computer. Elle a son siège à Milan. Vous voulez que je cherche l’adresse ?
- Pas besoin, je m’en occupe.

Ce n’était pas un truc à impliquer Catarella, il était capable de mettre un bazar infernal. Le commissaire fit venir Gallo.

- Ferme la porte et assieds-toi.
- À vos ordres, *dottore*.
- Téléphone depuis ma ligne directe et fais-toi donner par les renseignements le numéro de la société Star Computer à Milan.

Il l’eut tout de suite, l’écrivit sur une feuille.

— Maintenant, appelle le standard de la société, dis-leur que tu es le secrétaire du député Rizzopinna de la commission antimafia et que tu veux parler au chef du personnel.

- Et après ?
- Quand il prend la ligne, tu lui dis : je vous passe le député Rizzopina. Tu mets le haut-parleur.

Treize

Tout se déroula sans encombre. Montalbano eut le temps de se réciter la table de sept, puis une voix décidée, une de celles qui sont habituées à commander, demanda :

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

Plus qu'une question, on aurait dit un ordre, un « qui va là ? ». Pour répondre, le commissaire prit le ton de celui qui considère comme une terrible perte de temps de parler avec le commun des mortels et donc évite les pauses entre les mots.

— Il me semble que je l'ai déjà dit.

Jesuis le député Oraio Rizzopinnade Castelbuono,
membre suppléant permanent de la commission nationale parlementaire du danger au travail su

Il avait oublié qu'il appartenait à l'Antimafia.

Il savait par expérience que les noms à rallonge et les titres compliqués faisaient un certain effet.

De fait, la voix à l'autre bout du fil perdit instantanément toute autorité.

— Bonjour, monsieur le député, à vos ordres.

— Je peux savoir qui est à l'appareil ?

— Gianni Brambilla, chef du personnel.

— Oh enfin ! Je souhaite avoir une information.

— À votre disposition.

— Les représentants exclusifs de votre société dépendent de votre bureau ?

— Certes.

— Vous pouvez me dire si une personne qui s'appelle... attendez un instant...

voilà, Adriano Lombardo, lui, Lombardo,
est en core votre représentant unique pour toute la région de Sicile ?

— Monsieur le député, vous pouvez attendre une minute à l'appareil ?

— Faites vite s'il vous plaît.

Gallo le regardait d'un air admiratif.

Brambilla revint très vite au téléphone.

— Monsieur le député ? Lombardo a été licencié il y a trois mois. Il n'est plus notre représentant. Défaut de productivité. Il a rendu la marchandise à sa disposition.

— Je vous remercie.

C'était comme il avait pîné ; l'idée au fond n'avait pas été aussi folle qu'il avait redouté.

— Vous avez encore besoin de moi ? demanda Gallo.

— Non, merci. Et attention, ne raconte pas à Catarella ce que je t'ai fait faire, sinon il va se vexer.

Gallo à peine sorti, il fit venir Augello.

— Comment ça s'est passé avec la vendeuse ?

— Ça a été en partie agréable et en partie non.

— Pourquoi ?

— Madone, qu'est-ce qu'elle parle ! Elle ne se tait pas une seconde et elle est capable de continuer même quand...

Montalbano préféra ne pas entendre de détails.

— Ah oui ? Et par hasard, en parlant comme ça, elle ne t'a pas dit si Arturo Tallarita deale ?

— Elle n'y a pas fait allusion. Même de loin. De tous ceux qui besognent dans ce magasin, je sais maintenant vie, mort et miracles. Alors, je suis convaincu que s'il dealait elle me l'aurait dit.

— Tu sais qu'Arturo et Mme Lombardo ont disparu ?

Augello ne s'émut guère.

— Ils ont fait une fugue amoureuse ?

— Je ne crois vraiment pas.

— Et alors, pourquoi ?

Il lui raconta tout. Depuis la tentative d'homicide contre Liliana jusqu'à la dernière découverte sur Adriano Lombardo licencié de sa société.

— Ce dernier point n'a peut-être pas de signification particulière, dit Mimì. Peut-être qu'il a eu une offre meilleure de la concurrence et qu'il a accepté.

Et ça aussi, ça pouvait être vrai. Mais pourquoi Liliana disait-elle qu'il était encore représentant et pourquoi est-ce qu'il était sans arrêt sur les routes ?

— Comment tu ferais, toi, pour le retrouver ?

— Lombardo ? C'est vite dit. Il est possible qu'à c't'heure il ne s'atrouve plus en Sicile.

— Mais s'il était encore là ?

— Ben, les commissariats...

— Fazio et toi, vous êtes azimutés sur c'tes commissariats. Une demande de ce genre, si elle n'est pas bien motivée, ils la prennent par-dessus la jambe. Ou ils t'arépondent pas ou ils t'arépondent au bout d'un mois.

— Eh ben, motive-la.

— Et qu'est-ce que je fais, j'écris qu'il est recherché pour homicide ?

— Il faut moins que ça.

— Donne-moi un exemple.

— Ben, tu peux dire que sa femme, sur laquelle on est en train d'enquêter, ce qui est absolument vrai vu qu'on a tenté de la tuer, a disparu sans laisser de trace et donc tu as absolument besoin de te mettre en contact avec le mari.

Vrai, c'était.

— Mimì, rends-moi service, occupe-toi de ça.

— Entendu.

Fazio se pointa au bout d'une heure.

— Aux Stups, il n'y a rien qui indique qu'on deale dans le magasin.

Montalbano lui raconta les dernières nouvelles.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à attendre, dit Fazio, résigné.

Mais le commissaire maintenant se sentait bouillir, il n'avait plus envie de rester tranquille.

Une autre idée lui vint.

Devant la moue interrogative de Fazio, il saisit le tiliphone et appela Adelina. Laquelle s'inquiéta.

— Il était pas bon, le repas d'hier soir ?

— Excellent, il était. Je dois te demander quelque chose.

— Dites-moi.

— Écoute-moi bien, Adeli. Mme Lombardo, tu t'en souviens, celle qui est venue manger les arancini...

— Mais bien sûr !

— Tu sais si, par hasard, elle avait une bonne qui venait régulièrement faire le ménage chez elle ?

— Oh que oui, elle l'avait.

— Tu l'aconnais ?

— Oh que oui. Trois fois par semaine, elle prenait avec moi l'autobus pour Marinella.

— Tu sais comment elle s'appelle ?

— Cuncetta Ledi.

— Tu sais où elle habite ?

— Bien sûr que je le sais. Près de chez moi. Passage Jésus Marie, mais je ne connais pas le numéro.

— Merci.

Il appela Catarella sur le tiliphone interne.

— Catarè, regarde si dans l'annuaire il y a un certain ou une certaine... attends un moment... Ledi.

Catarella garda le silence à l'appareil, le commissaire l'entendait respirer.

— Catarè, qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis en attenterie, *dottori*.

— De quoi ?

— De comment elle s'appelle.

— Qui ?

— La pironne que vous m'avez dit : « Attends je le dis. »

— Catarè, elle s'appelle justement comme ça, Ledi, comme toi, tu t'appelles Catarella, tu as compris ?

— Maintenant, oui, *dottori*.

Au bout d'un moment, il fit entendre de nouveau sa voix.

— Dans l'annuaire, il n'y a aucun Ledi. Mais il y a un Lofi. Qu'est-ce que je fais, je vous le passe ?

De toute façon, pour Catarella, un nom valait un autre.

— Non.

— Tu sais quoi ? dit Montalbano à Fazio en reposant le combiné. Après déjeuner, je vais y aller. Et même que tu viens, toi aussi. Pointe-toi chez Enzo dans une heure et demie.

À déjeuner, il voulut manger léger pour se garder la tête la moins lourde possible.

Fazio fut ponctuel. Le commissaire le fit monter dans sa voiture et il se dirigea vers le passage Jésus et Marie. Par chance, le passage consistait en trois bicoques de trois étages d'un côté et trois de l'autre. Ils eurent un coup de chance auquel ils ne s'attendaient pas.

Naturellement, la première porte d'immeuble à laquelle ils se présentèrent n'avait pas d'interphone, mais elle était ouverte. Ils entrèrent dans la cour et virent à main gauche un sexagénaire assis sur une chaise de paille qui fumait la pipe.

Ils s'en approchèrent. Il avait dû mettre dans le fourneau un mélange de tabac et de crotte de pigeon parce que l'air autour de lui puait. Même les mouches se tenaient à l'écart.

— Excusez-moi, vous pouvez me dire si Mme Concetta Ledi..., commença Fazio.

— Ma fille, c'est.

— Vous pourriez dire à votre fille...

— Moi, celle-là, j'y parle pas et je veux pas lui parler. On habite ensemble, mais j'y parle pas. On s'est engueulés. C'te saleté ne veut pas que je fume à la maison.

Et il cracha à un millimètre des chaussures de Fazio 'ne matière dense et marron qu'on aurait dit de la confiture.

Elle n'avait pas vraiment tort, la fille.

— Dites-moi alors à quel étage elle habite.

— Au premier. Deuxième porte à gauche.

— À la maison, elle est ?

— Si elle était pas à la maison, qu'est-ce vous croyez ? Que je serais dehors pour fumer ?

Cuncetta Ledi était une grosse quinquagénaire. À son expression on devinait que c'était une femme querelleuse, elle ne devait pas passer une minute sans chercher noise à quelqu'un.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Le commissaire Montalbano, je suis et voici l'inspecteur Fazio.

— Moi, je vous ai pas demandé qui vous êtes, mais qu'est-ce que vous

voulez.

— Nous voudrions parler.

— Et alors quoi, j'ai l'air d'avoir du temps à perdre à parler avec vous ?

Le commissaire lança un coup d'œil à Fazio. Et celui-ci intervint.

— Alors, venez avec nous au commissariat.

— Vous déconnez ou quoi, vosseigneurie ?

— Ou bien vous nous faites entrer ou on vous met au trou, répliqua Fazio, l'air sérieux.

Et comme par hasard, il fit tinter les menottes qu'il portait sous sa veste. La femme marmonna puis demanda :

— De quoi vous voulez parler ?

— De Mme Lombardo, dit Montalbano.

L'attitude de Cuncetta changea d'un coup. Elle devint carrément plus aimable, cordiale.

— Entrez, entrez, fit-elle en ouvrant grand la porte.

Elle les conduisit dans la salle à manger, les fit asseoir.

— Vous voulez un café ?

— Pourquoi pas ? répondit le commissaire.

Elle les laissa seuls. Le commissaire se leva et alla regarder des photos encadrées qui représentaient toujours le même beau garçon, en tenue de marin, le jour de son mariage, ou bien perché sur une grue.

— C'est mon fils 'Ntonio. Il besogne à La Spezia, dit Cuncetta avec orgueil, en revenant avec le café.

Qui était bon.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir sur cette grosse radasse ? attaqua Cuncetta.

Aimable préliminaire.

— Pourquoi l'appellez-vous comme ça ?

— Passque c'est pas 'ne femme honnête. Et aussi, culottée, sans un minimum de, comment on dit, pudeur ! Nue, elle se promenait chez elle ! Et moi, je sais bien, comment je retrouvais le lit certains matins, quand son mari était pas là ! Rien qu'à voir dans quel état étaient les draps, ça faisait venir de ces idées... Et lui, le mari, 'u *curnutu*, le cocu, il était jamais à la maison. On aurait dit qu'il le faisait exprès pour laisser la place à sa radasse de femme !

— Comment se comportait cette dame avec vous ?

— La dame ? Y avait jamais rien qui allait ! Moi, je me cassais le cul, sauf votre respect, toute la matinée et elle me téléphonait du magasin pour me dire qu'elle avait atrouvé la salle de bains sale. Sûr qu'elle restait sale avec toutes les cochonneries qu'ils faisaient dedans et dehors de la baignoire ! Et puis, elle m'a baisée, la salope !

— Dans quel sens ?

— Dans le sens qu'elle est partie, bien le bonsoir, sans me payer le dernier mois.

— Comment l'avez-vous su qu'elle était partie ?

— Passque j'ai ouvert la porte et que j'ai vu qu'elle avait rempli la valise et qu'elle était partie.

— Vous avez les clés de la villa ?

— Certainement. Sinon, comment je ferais pour entrer ?

Il avait posé une question idiote. Ces derniers temps, ça lui arrivait trop souvent.

— Vous avez eu l'occasion de rencontrer son mari ?

Cuncetta réfléchit.

— En cinq mois, une dizaine de fois.

— Il vous parlait ?

— Quelquefois. Mais toujours pour me donner des ordres. Lui non plus, il y allait pas mollo, pour être grossier.

— Comment étaient les rapports entre le mari et la femme ?

— Vous voulez dire s'ils baisaient ?

— En général.

— Deux étrangers.

— En quel sens ?

— Qu'on aurait pas dit un mari et une femme.

— Vous pouvez mieux vous expliquer ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Moi, avec mon pauvre mari, on s'engueulait, on faisait la paix, on s'embrassait, on parlait de ce qui nous était arrivé... Mais eux, là, rien.

— Écoutez, madame, est-ce qu'il vous est déjà arrivé d'assister à quelque chose de bizarre, d'insolite, de curieux, bref, quelque chose qui vous aurait frappée, pendant que vous travailliez à la villa ?

Cuncetta n'eut pas besoin de réfléchir.

— Un matin, on a tiré, dit-elle.

Montalbano fit littéralement un bond sur sa chaise. Fazio en resta bouche bée.

— On a tiré ? Sur qui ?

— Sur lui, le mari. La dame était pas là, elle était allée besogner à Montelusa.

— Mais comment ça s'est passé ?

— Je vous raconte. Donc, lui il se lève tard tard, qu'il pouvait être dans les neuf heures et demie, et il va dans la salle de bains. Quand il sort, comme c'était une belle journée, il m'a dit de lui apporter le café sur la véranda. Moi, je le lui ai fait et comme je le lui apportai, je le vis rentrer dans la maison en courant en me disant : « Ne sortez pas, ne sortez pas ! » Moi, je m'arrêtai au milieu de la salle à manger et il revint de la chambre avec un pistolet à la main.

— Il avait un pistolet ?

— Oh que oui. Quand il était à la maison, il le gardait sur la table de nuit, que moi, ça me faisait peur rien que de le regarder, et quand il partait, il l'emmenait.

— Continuez.

— Lui, il s'est approché de la véranda et il a regardé dehors. Moi aussi, j'ai regardé. Il y avait un bateau pneumatique qui s'éloignait. Dans le mur de la véranda, il y avait un trou. À un centimètre de sa tête, quand il était assis.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Que ça devait être une erreur.

Rien à dire, Adriano et Liliana avaient de la chance.

— Il s'est passé autre chose ?

— Juste après, il passa un coup de fil furieux sur son portable.

— Vous avez entendu ce qu'il disait ?

— Tout, mais j'ai compris rien.

— Pourquoi ?

— Y parlait dans un parler étranger.

— Vous n'avez vraiment rien compris ?

— Un nom. Nicotra, je crois.

— Ça s'est passé quand ?

— Disons il y a deux mois.

Pourquoi avait-on tiré sur un simple représentant en ordinateurs ?

Et pourquoi gardait-il un pistolet à portée de main ?

— Vous pouvez nous dire autre chose, madame ?

— Rin. À part une obsession qu'ils avaient tous les deux.

— Laquelle ?

— Que je ne devais jamais entrer dans la petite pièce. Le premier jour que j'ai pris mon service, je suis allée la nettoyer. La dame, qui était à la maison, s'est mise à crier comme une folle que moi, là-dedans, je ne devais pas y mettre les pieds, pour aucune raison au monde. Mais puisqu'elle m'avait pas avertie, comment je pouvais le savoir ? Elle a fermé la porte à clé en me lançant des mauvais regards et elle s'est mis la clé en poche. L'autre, le mari, quand il était à Marinella, il faisait pareil.

— Et pendant tout ce temps, il ne vous est jamais arrivé de trouver la porte ouverte ?

— Jamais, monsieur.

Montalbano sentit, au flair, qu'il fallait insister.

— Et il ne vous est jamais venu la curiosité de...

— Bien sûr qu'elle me vint.

— Et vous ne l'avez jamais satisfaite, cette curiosité ?

— Ben...

— Madame, vous savez, vous me feriez un vrai cadeau si...

— Eh bon, d'accord. Un jour, avec 'ne fourchette... Une heure, j'ai mis.

Et vous savez ce qu'y avait dedans ? Rin. Un lit, une *armùar* et des étagères métalliques.

— Qu'est-ce qu'il y avait sur les étagères ?

— Des ordinateurs et des appareils pour imprimer.

Ils étaient à peine sortis quand le portable de Fazio sonna.

— Catarella, c'est, annonça Fazio.

Et puis il demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il resta une demi-minute à écouter et puis dit :

— C'est bon, c'est bon, on vient tout de suite.

Et au commissaire :

— J'ai rien compris.

Dix minutes plus tard, ils étaient devant un Catarella excité et très agité.

— Il y a un type qui appela qui s'appelle Spinoccia qui dit que lui-même, à savoir toujours ce Spinoccia, atrouva une voiture brûlée par le feu à la campagne Melluso à la hauteur de l'abreuvoir.

— Et tu fais tout ce bordel pour une voiture brûlée ? demanda Montalbano.

— Oh que non, *dottori*, le bordel est pour la raison qu'en tant qu'à l'intérieur d'elle, à savoir que ce serait la voiture, lui-même, à savoir toujours Spinoccia, dit qu'il s'atrouvait un mort en état de cadavre.

Là, c'était autre chose. Le commissaire et Fazio échangèrent un regard.

— On prend 'ne voiture de service ? demanda Fazio.

— Prends-la, toi, avec Gallo, arépondit Montalbano. Moi, je préfère venir avec la mienne.

Il alla au parking attendre que Fazio revienne avec Gallo.

— Il y a un problème, dit Fazio dès qu'il fut là. Ni moi, ni Gallo ne savons où est c'te campagne Melluso.

— Et comment on fait, alors ?

— Je vais téléphoner à la mairie, dit Fazio.

À ce moment, ils virent se précipiter vers eux Catarella, bras levés, criant :

— Stop ! Stop !

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Montalbano.

— J'ai peur que j'ai fait une erreur, dit Catarella.

— Quelle erreur ?

— Comment j'ai dit qu'elle s'appelait, la campagne ?

— Melluso, répondirent les trois autres en chœur.

— Je demande compréhension et pardonement, Melluso est le nom de celui lequel il tiliphona. La campagne s'appelle Spinoccia.

Montalbano jura.

— Je connais, dit Gallo en fonçant vers sa voiture.

— Ne roule pas à toute vitesse, lui cria Montalbano. Sinon, je n'arrive pas à te suivre.

Quatorze

Dès qu'ils furent hors du pays du côté de Montereale, Gallo prit une route de terre en pleine campagne. Après quelques kilomètres, il tourna à gauche, entrant dans une draille pleine de bosses et de pertuis, qu'on se serait cru à bord d'un bateau par mauvais temps.

Malgré l'état de la route et la recommandation qui lui avait été faite, Gallo fonçait et Montalbano avait du mal à suivre.

Ce fut un long chapelet de jurons.

Au bout d'un quart d'heure, durant lequel ils n'avaient pas rencontré âme qui vive hormis un chien à trois pattes et un oiseau en vol, ils virent, avant un virage, un homme au milieu de la chaussée qui leur faisait signe de s'arrêter.

Ils coupèrent les moteurs, descendirent. L'homme s'était approché. C'était un paysan quinquagénaire, sec comme un coup de trique, grand, le visage recuit de soleil.

— Vous êtes monsieur Melluso ? lui demanda le commissaire.

— Oh que oui, c'est moi. Donato Melluso.

— Où est la voiture ?

— Juste après le virage.

La voiture brûlée était là, sur l'esplanade derrière un abreuvoir qui n'avait plus d'eau depuis une centaine d'années. Il n'y avait plus de plaque, on ne discernait pas la marque.

Sur ce qui avait dû être le siège arrière, il y avait une chose noire, un corps humain, tordu dans une position bizarre.

Homme ou femme ?

Montalbano s'approcha pour mieux voir, se pencha en avant et alors seulement lui arriva aux narines la terrible, la collante odeur de chair brûlée.

Elle n'était pas forte, elle s'était en grande partie dissoute dans l'air, signe que la voiture était là depuis un moment, mais cela suffit pour que le commissaire ait une brusque envie de vomir.

Avant de s'éloigner en hâte, il dit à Fazio qui continuait à regarder :

— Avertis tout le cirque équestre. Pasquano, le proc', la Scientifique...

Puis il s'approcha de Melluso.

— Depuis quand vous l'avez découverte ? lui demanda-t-il.

— Depuis une heure et demie maximum. En passant pour aller sur mon terrain, je l'ai vue et par curiosité je me suis approché. Je vous ai appelé dès

que je me suis aperçu que dedans il y avait un *catafero*.

— Vous avez fait comment ?

L'autre le regarda, étonné.

— Et comment je devais faire ? Avec le portable.

Et à l'appui de ses dires, il le tira de sa poche.

Montalbano se mordit les lèvres. C'était un des nombreux signes de vieillesse de n'être toujours pas convaincu que désormais même les ermites possédaient le téléphone.

— Hier, la voiture n'était pas là ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ça faisait une semaine que j'étais pas venu là vu que j'ai été malade. J'habite à Vigàta.

— Mais sur cette draille, il ne passe personne ?

— Y a du passage, y en a.

— Je suis certain que la voiture se trouve là depuis quelques jours.

— Eh beh ?

— Comment m'expliquez-vous qu'on n'ait pas été appelés avant ?

— À moi, vous l'ademandez ? Ademandez-le à ceux qui sont sûrement passés et qui n'ont pas appelé.

Il y avait quelque chose dans la voix de Melluso qui incita Montalbano à lui poser une question.

— Cette draille, elle continue combien de temps ?

— Un kilomètre.

— Il y a des habitations ?

— Deux maisons. Dans une, il y a Peppi Lanzetta qui habite et dans l'autre Japico Indelicato.

Mine de rien, il lui avait donné deux indications précises.

Il laissa Melluso et se rapprocha de Fazio.

— Tu as téléphoné ?

— Oh que oui. Mais d'après ce que j'ai compris, ici, personne ne sera là avant au minimum une heure.

— Écoute, moi, j'en profite pour aller parler avec deux personnes qui habitent à côté.

— Une seconde, je voulais vous dire une chose. D'après moi, l'homme, ils l'ont brûlé vif.

— Et comment t'as fait pour le comprendre ?

— Ils l'avaient *incaprettato*¹.

— Mais le feu n'a pas brûlé la corde ?

— Ils n'ont pas utilisé une corde, mais une chaîne. Si votre seigneurie veut venir avec moi, je vous le montre.

— Jamais de la vie, dit Montalbano. Je te crois.

Peppi Lanzetta pouvait avoir entre 60 et 90 ans. Retourner la terre du

matin au soir l'avait tordu comme un olivier sarrasin.

Il portait des lunettes épaisses comme le doigt.

— Oh que non, j'ai rin vu, moi. Y a une dizaine de jours que j'ai pas bougé de chez moi.

— Vous ne descendez pas au pays ?

— Et qu'est-ce que j'irais y faire ? Ici, j'ai tout ce qui me faut. Des parents, j'en ai pas à Vigàta. Et puis j'y vois presque plus, j'ai peur qu'une voiture me renverse.

Japico Indelicato, lui, était un trentenaire robuste, avec l'air de n'avoir peur de pirsonne.

— Oh que non, je sais rin sur 'ne voiture brûlée. Je vous dis la vérité, je n'ai rien à cacher. Ça fait trois jours que je ne suis pas descendu au pays. Mais demain, je dois descendre.

— Donc, il y a trois jours, la voiture n'était pas là ?

— Peut-être que si, mais elle n'était pas brûlée.

— Expliquez-moi ça.

— Écoutez, moi, je descendais avec ma 500 à la fin de la journée pour aller manger chez ma fiancée, et à la hauteur de l'abreuvoir, j'ai dû ralentir pour laisser passer deux voitures qui sont allées s'arrêter derrière l'abreuvoir. J'avais fait une centaine de mètres quand j'ai reçu un appel de ma fiancée qui me disait que sa mère ne se sentait pas bien et qu'il valait mieux reporter à un autre jour. J'ai fait demi-tour et quand je suis passé, les voitures étaient encore là.

— Mais il n'y avait personne ?

— Bien sûr que si ! Près des voitures, il y avait trois pirsonnes qui parlaient.

— Vous avez réussi à voir leurs visages ?

— Mal. Il faisait trop sombre.

— Vous pouvez me dire quelque chose sur les voitures ?

— J'y connais rien, en marques d'automobiles. Je peux seulement vous dire qu'une était blanche, petite, et l'autre grande et marron clair.

Ils avaient dû brûler la petite.

Montalbano, déçu, tendit la main au jeune. Celui-ci ne la lui serra pas. Il ne l'avait pas remarquée, il était en train de pincer à quelque chose.

— Mais..., dit-il.

— Mais ?

— Je ne sais pas si ça peut vous être utile.

— Dites-moi toujours.

— Je joue toujours au loto.

C'est tout ? Et quel rapport ?

— Ah oui ?

— Oh que oui. Et donc, j'ai enregistré dans ma tête les chiffres des plaques. Demain, je vais les jouer.

Le commissaire exulta.

— Vous avez les immatriculations ?

— Les immatriculations entières, non, seulement les chiffres.

Mieux que rien.

— Donnez-les-moi.

Le garçon tira de sa poche un bout de papier.

— Je me les suis inscrits après. Le chiffre de la petite, c'est 225, celui de la grande 866.

Montalbano les nota sur une feuille.

— Je vais me jouer un terne sec, dit le jeune. 11, 58 et 66.

— Bonne chance, dit Montalbano.

Mais Japico Indelicato n'arépondit pas, il s'était replongé dans ses pinsées.

— Je suis en train de me rappeler..., dit-il.

Montalbano retint sa respiration.

— Quand je me suis arrêté pour laisser passer les voitures, j'ai lu la plaque de la petite qui venait en premier, mais j'ai lu aussi la plaque de la grande dans le rétroviseur.

Encore un jeu de miroirs.

— Et à part le numéro, les lettres de la grande m'ont fait pinser à quelque chose... mais là, je m'en souviens pas.

— Si par hasard, ça vous revient, vous m'appellez ?

— Bien sûr.

Quand il repassa devant l'abreuvoir, le cirque n'était pas encore arrivé. Le commissaire fit au revoir de la main à Fazio et poursuivit sa route.

De toute façon, à quoi bon rester ?

Durant le voyage vers le commissariat, il se sentit très inquiet et agité.

Il y avait quelque chose qui lui tournicotait dans la tête mais il n'arrivait pas à savoir quoi.

— Catarè, il y a du neuf ?

— Rin de rin du tout, *dottori*.

— Le *dottor* Augello est là ?

— Sur les lieux, il est.

— Envoie-le-moi.

Mimi entra, l'air triomphant.

— Tu veux que je te chante la marche d'*Aïda* ?

Augello ne l'entendit même pas.

— Et toi qui n'as pas confiance dans les collègues !

— Raconte-moi tout.

— J'ai envoyé l'avis de recherche et il y a tout juste cinq minutes, on m'a appelé de San Cataldo.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Qu'Adriano Lombardo a été arrêté par 'ne patrouille de la police de la route pour excès de vitesse. Il venait de Catane.

— Ils l'ont relâché ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que tu voulais qu'ils fassent, qu'ils l'arrêtent ? Il se prendra une belle amende et on lui enlèvera des points. Mais au moins, on sait qu'il n'a pas quitté l'île et qu'il est resté dans le coin.

— Ils ont pris son adresse ?

— Bien sûr. Hôtel Trinacria, Caltanissetta.

— Tu leur as téléphoné ?

— Bien sûr. Ils m'ont répondu que M. Lombardo avait quitté l'hôtel dans la matinée.

— Tu as demandé s'il était seul ?

— Quelle question ! Il était seul.

Ce qui signifiait simplement que Montalbano s'était trompé.

Liliana n'avait pas retrouvé un mari devenu introuvable comme le merle blanc.

— D'autres signalements vont sûrement arriver, le réconforta Mimi.

Il s'était fait l'heure de rentrer à Marinella. Mais avant, il voulut téléphoner à Fazio.

— À quel point on est ?

— *Dottore*, ils sont tous là, mais on attend l'arrivée d'un groupe électrogène avec des projecteurs. La nuit est en train de tomber et on y voit rien. On en a pour jusqu'à demain matin.

— Désolé.

À peine rentré chez lui, il éprouva un grand besoin de prendre une douche. Et pinsa aussi qu'il portait depuis trop de journées le même costume qui avait maintenant besoin d'être nettoyé et repassé.

Donc, il vida la veste de tous les papiers petits et grands qu'il trouva dans ses poches, il y en avait même qui étaient roulés dans la poche intérieure, et les posa sur la table de la salle à manger. Puis il alla à la salle de bains, se prit une longue douche, passa juste un caleçon, ouvrit l'*armûar*, prit un costume propre, le mit sur le siège près du lit.

Et comme il faisait chaud, un peu moins que les jours précédents, mais bien chaud quand même, il adécida de rester comme ça, de toute manière, il n'attendait pas de visite et quand il s'assiérait sur la véranda pour manger, il serait difficile que quelqu'un le voit de la plage.

Mais avant de mettre la table, il adécida d'examiner les papiers sortis de sa veste. C'était une espèce de corvée de nettoyage hebdomadaire et il était certain que, comme il lui était déjà arrivé d'autres fois, au moins la moitié des papiers finiraient à la poubelle tandis que de beaucoup d'autres, il ne comprendrait plus le sens.

Il prit une chaise, s'assit. Sur la première feuille qui lui tomba sous les yeux, étaient écrits des mots et un chiffre. Cul jusqu'à 75. Perplexité. Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? C'était son écriture, pas de doute.

Mais pourquoi avait-il besoin de noter cette partie de l'anatomie ? Et

qu'est-ce que ça voulait dire : « jusqu'à 75 » ?

À ce moment, le tiliphone sonna, c'était Livia.

— Je t'appelle parce que je vais aller au cinéma avec une amie.

— Amuse-toi bien, dit-il, brusque.

— Qu'est-ce que tu as ?

Cul jusqu'à 75.

— Rien. Je suis agacé parce que j'ai trouvé dans mes papiers une note que je n'arrive pas à déchiffrer.

— Je peux t'aider ?

— Et comment ?

— Ben, pour commencer, lis-la-moi.

— Cul jusqu'à 75.

Livia rit. Le commissaire s'énerva.

— Je voudrais savoir ce qu'il y a de risible !

— Mais ce n'est pas « cul » !

— Comment tu le sais ?

— Parce qu'on en a parlé l'autre soir.

Montalbano s'étonna.

— Nous deux, l'autre soir, on a parlé de...

— Mais non, le mot, c'est pas cul, tu as dû écrire trop vite, c'est « recul ».

Vrai c'était. Il s'arappela tout. Livia lui avait dit qu'il devait manger moins pour atteindre son poids idéal et reculer jusqu'à 75 et, visiblement, il avait pris note distraitement.

Ils bavardèrent encore cinq minutes puis se souhaitèrent une bonne soirée. Montalbano reprit l'examen des papiers.

Il prit un bout de feuille entre les mains.

Suzuki GK-225-RT.

Il faillit tomber de sa chaise. C'était le numéro d'immatriculation de la voiture de Liliana que lui avait donné le mécanicien.

Puis il se mit à chercher frénétiquement dans les feuillets jusqu'à ce qu'il trouve les chiffres des plaques que lui avait dictés Japico Indelicato. Selon le garçon, les chiffres de la petite voiture, celle qui avait brûlé, étaient 225.

Et ils correspondaient exactement aux chiffres qu'il avait eus du mécanicien.

C'était cette pensée qui l'avait tourmenté pendant qu'il revenait de la campagne Spinoccia et qu'il n'avait pas réussi à préciser.

À 99 %, il s'agissait de la voiture de Liliana.

Il attrapa le tiliphone, appela Fazio.

— Envoie-moi Gallo avec la voiture.

Il ne se sentait pas de conduire de nuit sur cette draille infâme.

Il bondit sur ses pieds, courut s'habiller, chemise, jean et blouson.

Gallo arriva une demi-heure plus tard.

Les lumières des projecteurs se voyaient de loin, elles faisaient un halo clair dans le ciel.

Tout le monde était encore sur les lieux, comme aurait dit Catarella, visiblement le groupe électrogène était arrivé depuis peu.

Fazio courut à sa rencontre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il est possible que la voiture brûlée soit celle de Liliana.

Il lui montra les deux bouts de papier, lui expliqua tout.

— Le *catafero*, ils l'ont sorti ?

— Pas encore. La Scientifique n'a pas fini les relevés. Le proc' a donné l'autorisation d'enlèvement et il est parti.

— Le Dr Pasquano est là ?

— Il s'est enfermé dans sa voiture. Il est furieux parce qu'il a perdu une partie de poker au cercle.

— Écoute. Moi, je ne veux rien avoir à faire avec Arquà. Vois si toi tu réussis à comprendre s'il s'agit d'une Suzuki.

Il attendit que Fazio se mette à parler au chef de la Scientifique, puis rassembla son courage et s'approcha de la voiture du Dr Pasquano.

Malgré la chaleur, il gardait les glaces levées et, à l'intérieur, il y avait un épais brouillard de fumée.

Montalbano frappa à la portière. Pasquano leva les yeux, l'areconnut et articula clairement :

— Me-faites-pas-chi-er.

— Juste une minute !

Le docteur ouvrit la portière, sortit de la voiture.

— On m'avait dit que vous étiez rentré chez vous et j'avais poussé un soupir de soulagement. Et puis, non, le voilà, monsieur le commissaire, revenu exprès pour me les hacher menu !

— Vous avez vu le mort ?

— Vous m'appellez ça un mort ? Mais ça, c'est juste un morceau de charbon ! Je voudrais vous y voir, à l'identifier !

— Je pourrais peut-être vous être utile.

— Comment ? En me racontant l'histoire de Blanche Neige et des sept nains ?

— En vous disant de qui je crois qu'il s'agit.

— Ah, oui ? Alors, mettez-moi au courant du résultat de vos élucubrations, bien que votre cerveau tombe manifestement en lambeaux sous l'effet de l'âge avancé.

Montalbano ne réagit pas à la provocation.

— Il devrait s'agir d'un garçon d'à peine plus de 20 ans dont je connais le nom, l'adresse et la famille.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi, de la famille ?

— Je vous le disais pour gagner du temps. Au cas où, pour l'identification, vous auriez besoin de l'examen de l'ADN.

— Putain, comme vous parlez bien l'italien, ce soir ! Je m'en réjouis.
À ce moment s'approcha de Pasquano 'ne espèce d'infirmier.
— Docteur, si vous voulez, nous pouvons sortir le *catafero*.
Pasquano s'éloigna avec lui sans dire au revoir.
Montalbano se dirigea vers la voiture de service, Fazio le rejoignit.
— Arquà dit qu'il n'est pas à exclure qu'il s'agisse d'une Suzuki. Mais il lui faut faire d'autres vérifications.
— Moi, j'en suis convaincu. Tout comme je suis convaincu que l'homme brûlé est Arturo Tallarita.
— Moi aussi, je le pense.
— Ça ne s'est pas passé comme nous l'avons cru, toi et moi, dit le commissaire. Peut-être que Liliana a voulu rejoindre son mari mais qu'elle n'y est pas arrivée. On l'a interceptée avant.
— Visiblement, ils la tenaient à l'œil, dit Fazio.
— Eh oui. Et s'ils ont brûlé vif le garçon, ça signifie qu'ils l'ont gardé prisonnier quelques jours. Peut-être en même temps que Liliana qui s'atrouve, on le sait maintenant, aux mains de ceux qui lui ont tiré dessus. Si elle est toujours vivante.
— Mais d'après vous, quel sens a toute cette histoire ?
— Si on laisse de côté Arturo Tallarita, qui selon moi doit être un truc complètement à part, je crois, mais je peux me tromper, qu'il s'agit d'une très forte pression qu'ils font sur Adriano Lombardo à travers sa femme.
— Et qu'est-ce qu'ils voudraient obtenir ?
— Qu'il fasse ou ne fasse pas quelque chose.
— Et qu'est-ce que ça pourrait être ?
Montalbano écarta les bras.
— Je suis dans le noir complet. Mais je crois commencer à comprendre quelque chose.
— Je vous fais raccompagner ? demanda Fazio.
— Non, je me mets dans la voiture et j'attends que vous ayez fini.
Ils finirent à deux heures du matin.

1. Avec une corde en nœud coulant autour du cou et reliée aux pieds et poings attachés ensemble dans le dos, technique typique de la Mafia.

Quinze

Entre une chose et l'autre, il aréussit à se coucher qu'il était trois heures un quart et ses yeux se fermant d'un coup, comme s'il avait pris un grand coup sur la tête, il perdit aussitôt conscience, s'enfonçant dans un rin de rin fait de noir total et de silence sidéral.

Puis, à l'intérieur de ce néant, après un certain temps arriva un bruit continu et fastidieux, semblable à une espèce de vrille, qui, très éloigné d'abord, devenait de plus en plus fort.

À un moment, il devint si aigu, proche et 'nsupportable qu'il le réveilla.

Mais quand il rouvrit les yeux, le son, au lieu de disparaître, comme il arrive quand on rêve, continua, insistant.

Il alluma la lumière, regarda sa montre. Quatre heures. Il n'avait dormi que trois quarts d'heure.

Il se sentait totalement hébété, les coordonnées lui manquaient pour se situer dans le temps et l'espace, encore à moitié enseveli sous la chape du sommeil, et ce fut précisément à l'instant où le son casse-pieds se tut qu'il comprit que ce qui l'avait réveillé, c'était une sirène.

Il s'attendit à ce qu'on sonne à la porte, il s'était convaincu qu'il s'agissait de Gallo qui revenait le prendre parce qu'il avait dû se passer quelque chose de grave.

Mais pirsonne ne frappa.

Alors il se leva, alla ouvrit la porte-fenêtre.

À main gauche, la plage ne semblait pas immobile, on l'eût dit prise d'un mouvement ondulatoire, éclairée qu'elle était par une puissante lueur oscillante qui ne pouvait venir que de la villa des Lombardo.

D'où il était, il ne réussissait pas à en voir davantage, mais cela lui suffit pour comprendre que le pavillon était en train de brûler.

Il courut dans la chambre, remit jean et chemise, ouvrit la porte de la maison.

Maintenant, il voyait les gyrophares des voitures de pompiers, entendait des ordres criés par des voix excitées.

Il s'aprécipita.

Il avait la certitude absolue d'être réveillé, mais il lui semblait être encore en train de rêver.

Les gyrophares, les ombres des pompiers, les silhouettes des voitures donnaient à la scène quelque chose de faux, qui ressemblait au tournage d'un

film.

Il lui semblait courir au ralenti.

— Montalbano, je suis. J'habite dans la villa à côté, dit-il à un gradé. Qu'est-ce qui se passe ?

L'autre dut le reconnaître.

— Ah oui, dit-il. Bonjour, commissaire. Nous avons été appelés par quelqu'un qui passait en voiture sur la provinciale et qui a eu l'impression de voir un début d'incendie dans la villa. Il nous a fallu vingt minutes pour venir de Montelusa. La partie en flammes est celle qui donne sur la mer.

Montalbano savait que cinquante mètres plus loin, il y avait une ouverture qui permettait d'accéder à la plage. Il les fit en courant et revint en arrière vers le pavillon en marchant sur le sable.

Quand il arriva, il vit que l'incendie, qui avait brûlé la véranda et aussi attaqué la porte-fenêtre, était à présent quasi éteint sous les puissants jets d'eaux.

Il s'approcha du gradé avec lequel il venait de parler.

— Par chance, nous sommes arrivés à temps. Si nous n'avions pas été appelés, toute la villa aurait été détruite.

Le commissaire fut piqué de curiosité.

— Il a dit son nom ?

— Non, il a voulu rester anonyme.

Va savoir pourquoi.

— Vous savez s'il y avait des gens à l'intérieur ? demanda-t-il au gradé.

— Je crois que non.

— Il vaut toujours mieux vérifier.

— Antò, tu peux venir une seconde ? lança au gradé un des pompiers qui fouillait du regard les restes de la véranda.

Ils discutèrent quelques instants à voix basse.

Le pompier tenait à la main un objet difficile à identifier. Puis le gradé revint vers le commissaire.

— Il semble que ce soit un incendie volontaire. Mon collègue a retrouvé les restes d'un bidon d'essence.

Le commissaire avait déjà pensé à cette éventualité. Mais quel sens cela pouvait-il avoir ?

— Maintenant, je fais enlever la porte-fenêtre qui brûle encore et j'entre, dit le gradé.

— Je peux venir avec vous ?

La demande lui était venue sans qu'il y réfléchisse.

— Si vous le désirez.

Ils se mirent en mouvement. La lumière électrique ne fonctionnait pas, il devait y avoir un court-circuit. Le gradé se fit remettre une grosse lampe torche et ils entrèrent.

La salle à manger était pleine d'une fumée épaisse et visqueuse qui avait couvert tous les objets de noir.

Même chose pour le couloir. La porte de la pièce supplémentaire était fermée. Le gradé l'ouvrit avec une espèce de passe-partout qu'il portait à la ceinture. Là, il n'y avait pratiquement pas de fumée, le lit, l'*armàr* et les étagères remplies d'ordinateurs étaient assez propres.

Puis ils se dirigèrent vers la chambre à coucher, le gradé avec la torche en tête et le commissaire derrière.

Le pompier, à peine arrivé sur le seuil, fit deux choses très vite l'une après l'autre : il poussa un cri étouffé et recula d'un bond, tandis que la torche lui tombait des mains et s'éteignait.

Heurté par le corps du gradé, Montalbano vacilla, ne comprenant pas ce qui se passait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Il y a quelqu'un sur le lit, dit l'autre en se baissant pour ramasser la torche.

Montalbano blêmit. Qui cela pouvait-il être ?

Peut-être Lombardo qui, tandis qu'on remuait ciel et terre pour le trouver, s'était caché chez lui ?

Il dormait ?

Et comment ne s'était-il pas réveillé avec tout ce ramdam ?

Enfin, le pompier trouva la torche et éclaira la chambre.

Le corps de Liliana, nu, était allongé à plat ventre en travers des draps noirs de fumée et en partie rougis par le sang qui était sorti de sa gorge tranchée.

La blessure n'était pas visible, mais il était clair qu'on lui avait tranché la gorge.

Sur une chaise à côté se trouvaient ses vêtements.

Montalbano resta pétrifié, tandis qu'un courant à haute tension parcourait son épine dorsale.

Il n'arrivait à connecter ses neurones que par à-coups. Le fil d'une pensée s'interrompait d'un coup, celle d'après durait moins que la précédente.

— Je dois téléphoner pour avertir, annonça le gradé d'une voix qui tremblait.

— Je vous rejoins tout de suite, dit le commissaire. Mais laissez-moi un moment la torche.

Il voulait vérifier une impression. Il s'approcha du lit, toucha d'un doigt le drap. Il était encore humide de sang.

Liliana avait été tuée la nuit même.

Mais pourquoi, pour la tuer, l'avait-on ramenée chez elle ? Et l'incendie, de ça, il en était sûr, on l'avait allumé exprès pour que le corps soit découvert.

Et l'anonyme qui avait téléphoné était celui qui avait mis le feu à la maison, il voulait éviter que les flammes brûlent le *catafero*.

Il revint chez lui, se débarbouilla rapidement, se rhabilla des pieds à la tête, prit ses cigarettes et se mit à fumer devant la porte en attendant ceux qui

devaient arriver.

Le meurtre de Liliana ne l'avait pas surpris, il était même convaincu qu'ils l'avaient tuée depuis un bon moment.

Mais la voir égoragée sur le lit lui avait procuré un grand élan de mélancolie dont il n'arrivait pas à se libérer.

La voiture conduite par Gallo et dans laquelle se trouvait aussi Fazio, au lieu de s'arrêter devant la villa des Lombardo, poursuivit sa route et vint s'immobiliser devant lui. À ses pieds, il y avait une dizaine de mégots.

Fazio sortit précipitamment.

— Je n'ai pas bien compris. Qui est le mort ?

— La morte, le corrigea le commissaire. C'est Liliana. On lui a tranché la gorge.

Fazio écarquilla les yeux. Il baissa la voix.

— Mais à hier, elle n'était pas là !

— Et maintenant, si.

— Mais pourquoi ?

Montalbano changea de sujet.

— Tu as averti tout le monde ?

— Oh que oui. Je vous dis pas les gros mots. Ils venaient juste de rentrer chez eux, ils s'étaient à peine déshabillés et ils ont dû se rhabiller.

— Écoute, dit Montalbano, moi, je reste là. Si vous avez besoin de moi, appelez-moi.

— Vosseigneurie ne veut pas se montrer ?

— Mais qu'est-ce que tu crois ! Avec une morte belle et nue sous les yeux, le proc' Tommaseo va perdre la tête ! Il me poserait cent mille questions ! N'oublie pas que lui aussi a vu le matériel du scoop.

— Vous avez raison.

— Ah, 'ne chose. Quand il aura fini, je voudrais parler avec Pasquano. Convaincs-le de venir m'atrouver, dis-lui que je lui prépare un bon café.

Après deux heures passées sur la véranda et deux cafetières bues, il entendit frapper à la porte. C'était Pasquano.

Il entra en marmonnant :

— Je vous avertis que, si dans la journée, ils tuent la moitié de Vigàta, je bouge plus !

Et puis, regardant de travers le commissaire, il le menaça :

— Pour votre propre bien, je vous souhaite sincèrement que le café promis soit excellent.

— Je viens juste de le faire.

Il l'invita à s'asseoir sur la véranda.

— Compliments. Vous avez une belle maison, dit Pasquano.

Puis, il ajouta :

— Et vous aviez aussi une belle voisine.

Montalbano passa à l'attaque :

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire à ce propos ?

Le docteur le regarda indigné :

— Et vous croyez m'acheter avec un misérable café à peine buvable ?

— Mais non, voyons ! Une personne très intègre comme vous ! Je pourrais tenter de l'acheter avec un deuxième café et une cigarette.

— Affaire faite.

Il se but le deuxième café, s'alluma la cigarette.

— Ça va être dur pour vous, dit-il.

— Pour moi ?! demanda le commissaire.

— Oui. Mais je ne parlais pas de la morte. Je pensais en fait, en vous plaignant, à quel point ce sera difficile dans quelques années de laisser c'te belle maison pour aller à l'asile de vieux.

L'inévitable provocation du docteur. Il fallait répliquer, sinon, il ferait durer.

— Étant donné qu'à l'hospice, on sera dans la même chambre, ça sera plus supportable, arépondit Montalbano. On pourra jouer au poker avec les infirmières.

Pasquano dut se considérer satisfait de la réponse, car il rit de bon cœur.

— Alors, qu'est-ce que vous me racontez ?

— Je vous accorde trois questions.

— Quand est-ce qu'elle a été tuée ?

— Cette nuit même, entre minuit et 2 heures, deux heures et demie.

— Vous en êtes sûr ?

— De sûr, comme vous le savez bien, il n'y a que les impôts et la mort. Mais avec mon expérience, c'est difficile que je me trompe.

— Elle a été égorgée ?

— Oui, une seule coupure. Mais...

— Mais ?

— Je pense qu'elle n'a pas été pratiquée en un éclair, mais très lentement. Une lame très effilée. Peut-être un rasoir.

— Aux poignets et aux chevilles, il y avait des hématomes, des ecchymoses ou d'autres marques ?

Pasquano le fixa d'un air soupçonneux.

— J'ai l'impression que vous savez beaucoup de choses sur c'te histoire. Vous la connaissiez ?

— Oui.

— Bibliquement ?

— Non.

— Ils ont dû la garder longtemps attachée, fit Pasquano.

— Merci, dit le commissaire.

— C'est tout ? demanda Pasquano, déçu. Vous ne me posez pas la question que m'a posée tout de suite Tommaséo ?

— D'accord, je vous la pose. On l'a violée ?

- Apparemment, oui. Je pourrai être plus précis après l'examen.
 - Je peux vous poser une dernière question ?
 - Ce matin, je suis généreux.
 - Ils l'ont violée pendant qu'elle était vivante ou après sa mort ?
 - D'après moi, pendant qu'elle agonisait.
- Montalbano sentit son estomac se serrer.

Pratiquement, Fazio prit la succession du docteur. La fatigue se lisait sur son visage.

— Ils sont tous partis, grâce à Dieu. La villa a été entourée de barrières et il y a les scellés.

— Tu te prends un café ?

— Volontiers !

Il le dégusta goutte à goutte.

— Merci. Si je l'avais pas pris, je me serais endormi.

— Qu'est-ce que tu penses de cette histoire ?

— J'étais presque sûr qu'ils la tueraient, après qu'ils ont été capables de brûler vif Tallarita.

— Alors je te dis que, d'après Pasquano, pendant qu'ils égorgeaient Liliana, ils l'ont violée.

Fazio frissonna comme s'il avait froid.

— *Armali*, des animaux.

— Mais ça serait qui, d'après toi ?

Fazio écarta les bras.

— Moi, en fait, en ce moment, je suis en train de m'en faire une idée, dit Montalbano.

— Vraiment ?

— Oui, mais pour le moment, je ne te la dis pas.

— Moi, je n'arrive pas à comprendre pourquoi ils l'ont emmenée là pour la tuer.

— Moi, si. Et ils ont fait une grosse erreur.

Fazio lui lança un regard intrigué.

— Comment ça ?

— Ils m'ont poussé très fort à voir toute l'affaire sous une certaine lumière.

— N'excitez pas encore plus ma curiosité, répliqua Fazio.

— Dès que tu arrives au commissariat, dit Montalbano, envoie un avis de recherche urgent et prioritaire sur Lombardo. Plus tôt on le trouve et mieux ça vaut pour lui. Si on perd du temps, on risque de le trouver, mais mort.

— *Dottori*, il y a qu'il y aurait sur la ligne M^ossieu le docteur Pasquano. Pasquano, évidemment.

— Mais comment ça ? Vous ne m'aviez pas dit que vous resteriez chez vous toute la journée ? attaqua Montalbano.

— Vous vous rendez compte du vieux couillon que je suis ! Au lieu de rester à me reposer, j'ai foncé à l'institut.

— Et peut-être que vous pouvez me dire quelque chose sur la morte.

— Celle-là, elle doit attendre tranquillement son tour ! J'ai besoin sur le garçon.

— Et qu'est-ce que vous me dites ?

— Je crois qu'il n'y a pas besoin de recourir à l'ADN.

— Ah oui ? Pourquoi ?

— À ce qu'il me semble avoir compris, vous connaissez sa famille, plus ou moins.

— Oui.

— Vous voulez vous renseigner pour savoir s'il s'est cassé le bras gauche quand il était petit ?

— Je le fais tout de suite. Dites-moi une chose.

— On dit « s'il vous plaît ». On vous a pas appris la politesse ? Ou dans la vieillesse vous l'avez oubliée ?

Sois patient, Montalbà.

— S'il vous plaît, votre seigneurie sait si le garçon était vivant quand ils ont mis le feu à la voiture.

— Oui. Mais il a dû mourir avant que les flammes l'atteignent, d'auto-strangulation, vu qu'il avait été *incaprettato*.

Il ne se sentait pas de revoir le visage toujours plus angoissé et douloureux de la pauvre Mme Tallarita.

Il lui envoya l'agent Mancuso. Qui était un homme d'un certain âge et de bonnes manières.

— Essaie de savoir si son fils Arturo s'était cassé un bras quand il était petit. Mais ne le lui demande pas directement, que sinon elle s'alarme, pose-lui une dizaine de questions, dis-lui que plus nous avons d'éléments et plus nous aurons de probabilités de le retrouver.

Moins d'une demi-heure plus tard, il eut la réponse positive. Arturo s'était cassé le bras quand il avait 10 ans.

Il le téléphona au docteur Pasquano.

Puis il alla manger, bien qu'il fût tôt et il n'eut pas de 'pétit. Au moins, ça faisait passer le temps.

Enzo était occupé à regarder le journal de Televigàta. Ragonese était en train de conclure son commentaire.

« Dans les milieux généralement bien informés court le bruit que ce crime atroce va avoir des suites spectaculaires et impensables. Il semble que soient impliqués des personnages considérés jusqu'ici comme au-dessus de tout soupçon. Mais liés comme nous le sommes par la déontologie, nous ne dirons rien d'autre sur ce sujet brûlant jusqu'à ce que nous ayons des informations plus sûres. Naturellement, nous les porterons alors rapidement à la connaissance de nos téléspectateurs. »

Montalbano eut envie de rire. Ils accumulaient erreurs sur erreurs. Les paroles de Ragonese étaient la confirmation 'ndirecte de ce qu'il avait accomméncé de voir.

D'un coup, le 'pétit lui revint.

— *Dottore*, qu'est-ce que je vous apporte ?

— Tout ce que tu as.

— Aujourd'hui, vous êtes armé de bonnes intentions, il me semble.

En conséquence, il se fit la promenade sur le môle au ralenti et il resta longtemps sur la roche plate en pinsant à la manœuvre qu'il devait faire sans erreur. Cette fois, le crabe ne vint pas, mais il lui sembla avoir atrouvé la bonne idée, et il retourna au bureau.

À peine arrivé au commissariat, il dit à Catarella :

— Mets quelqu'un au standard et viens me voir.

— Subitentissimement, *dottori*.

Cinq minutes plus tard, il frappait à la porte.

— À vos ordres, *dottori*.

— Entre, ferme la porte et assieds-toi.

Catarella ferma, mais au lieu de s'asseoir, il resta planté au garde-à-vous devant le bureau.

— Catarè, comme ça, j'ai du mal à te parler, j'ai l'impression d'une marionnette de l'*opera dei pupi*. Assieds-toi.

— En prisence de vosseigneurie pirsonnellement en pirsonne, je ne me le sens pas, j'ai l'impression de manquer de respect.

— Assieds-toi, c'est un ordre.

Catarella obéit.

— Qu'est-ce que tu fais, ce soir ?

— Moi ?

— Oui, toi.

— *Dottori*, qu'est-ce que je dois faire ? Je regarde la télévision et puis j'essaie de finir les mots encroisés sur quoi que je besogne depuis un mois.

— J'ai compris. Et d'habitude, à quelle heure tu vas te coucher ?

— Vers la minuit, *dottori*.

Catarella suait, mais il ne se hasardait pas à demander des explications sur cet interrogatoire personnel.

Seize

— Tu es disposé à perdre quelques heures de sommeil pour moi cette nuit ? continua le commissaire.

Catarella bondit sur ses pieds.

Il avait le visage congestionné. Un tremblement léger parcourait tout son corps.

— *Dottori*, moi, pour vosseigneurie, je serais disponiblissime complètement complet à passer un mois entier sans fermer l'œil ! Qu'est-ce je dis, un mois ? Un an ! Qu'est-ce je dis, un an ? Jusqu'à quand vosseigneurie vienne à me dire : Catarè, endors-toi !

Montalbano fut à deux doigts d'être ému.

— Alors, cette nuit, à minuit, viens chez moi à Marinella.

— À vos ordres, *dottori* !

— Et amène-toi le matériel pour réparer les ordinateurs.

— D'accord, OK, à vos ordres !

— Et ne le dis à personne.

— Une tombe, je suis, *dottori* !

— Maintenant, retourne au standard.

Catarella se dirigea vers la porte sans réussir à plier les genoux. On aurait vraiment dit une marionnette. Le bonheur d'une mission secrète avec Montalbano lui avait fait cet effet.

Une heure plus tard, Catarella l'appela.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a sur la ligne votre ami que ça serait lui, le journaliste Pito.

C'était Nicolò Zito.

— Il faut que je te parle d'urgence.

— Je t'écoute.

— Pas au tiliphone. Si d'ici une demi-heure maximum je viens à Vigàta, je te trouve au bureau ?

— Oui. Mais peut-être que je peux t'épargner le voyage. Je crois savoir de quoi tu veux me parler.

— Tu as entendu Ragonese ?

— Oui.

— T'as compris à quoi il se référerait ?

— Parfaitement.

— Sûr que tu l'as compris ?
— Il se référait à moi.
— Et qu'est-ce que tu veux faire ? Tu veux que je te fasse une interview ? Ma télévision est à ta disposition.
— Je le sais, que tu es un ami. Mais toi, comment tu l'as su ?
— Un coup de fil anonyme.
— Ils ont dû faire pareil avec Ragonese.
— Eh oui. Alors, qu'est-ce que tu veux faire ?
— Rin. Pour l'instant.
— Comme tu veux.
Non, cette fois, il voulait voir jusqu'où allait la confiance de l'autre à son égard.

Il était sur le point de partir pour Marinella quand il reçut un deuxième coup de fil de Pasquano.

Et quand donc était-il jamais arrivé pareil phénomène ? Est-ce qu'il y avait eu un tremblement de terre ? La fin du monde était-elle proche ?

— Dites-le-moi sincèrement, *dottore*, vous avez tout à coup un violent coup de foudre pour moi ?

La réponse était prête.

— Vous croyez que, dans le cas où je déciderais de virer ma cuti, je choisirais un vieux décrépit comme vous ?

Ils pouvaient considérer l'échange de politesses comme terminé.

— À quoi dois-je l'honneur ?

— Je ne vous ai pas dit qu'aujourd'hui c'est ma journée de bonté ? Je viens juste de finir de travailler sur la femme.

— Du neuf ?

— Rin, je confirme tout. Elle a été longtemps maintenue attachée, elle a été tuée entre minuit et 2 heures. Elle a été violée avec une particulière brutalité, ils l'ont même pénétrée avec un couteau, mais il n'y a pas eu d'éjaculation. Curieux, non ?

Si c'était comme Montalbano pensait, ça n'avait rien de curieux.

Au contraire.

C'était une nouvelle confirmation.

Il s'en retourna à Marinella. Adelina lui avait préparé un gros plat d'aubergines à la parmesane. Il le dégusta sur la véranda, mangeant lentement de manière que les saveurs aient le temps d'arriver au cœur, à la coucourde, à l'âme.

Puis il rentra et alluma la télévision en la mettant sur Televigàta. Pippo Ragonese parla du problème de deux usines qui avaient fermé dans la province, il s'adémontra certain que le gouvernement interviendrait et que les ouvriers licenciés seraient rembauchés.

« Cours toujours », pensa Montalbano.

Ragonese ne fit qu'une brève allusion, à la fin, au délit Lombardo :

« Les rumeurs sur des suites spectaculaires se font toujours plus insistantes. Nous sommes certains de pouvoir bientôt en parler à nos téléspectateurs. En tout cas, nous pouvons les mettre déjà dans la bonne direction en les invitant à revoir un très beau film italien, avec l'inoubliable Gian Maria Volontè, intitulé Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon. Bonne séance. »

Il se le rappelait très bien, le film. Volontè était un commissaire qui avait assassiné sa maîtresse et égarait l'enquête. Ce fils de pute de Ragonese avait été habile. Il changea de chaîne et se mit à regarder un film de fusillades. À onze heures, il éteignit, se leva, gagna la cuisine, se prit une paire de gants en caoutchouc, se les passa, mit dans sa poche le trousseau de rossignols et la torche, sortit de chez lui sans fermer complètement la porte. Il ne voulait pas que Catarella sache d'où provenaient les choses sur lesquelles il devrait besogner. Afin d'éviter d'être vu par quelque automobiliste qui passait sur la provinciale, il passa par la plage pour arriver à la villa des Lombardo et revenir. Mais il ne put entrer par la véranda, ils l'avaient fermée avec des planches de bois. Il fut obligé de passer par la porte, au risque d'être remarqué par quelqu'un.

« Si on me voit, Ragonese ne laissera sûrement pas échapper l'occasion de dire que l'assassin revient toujours sur les lieux de son crime », pensa-t-il tandis qu'il levait les scellés.

Il ne dirigea pas la lumière de la torche vers la chambre à coucher, même si le corps de Liliana n'y était plus, il était certain qu'il l'aurait encore vue, nue et égorgée, une image difficile à faire disparaître de l'esprit.

Une quarantaine de minutes plus tard, il posait sur la table de la salle à manger un ordinateur et une imprimante. À côté, il disposa ses gants.

Catarella arriva ponctuellement, avec un sac. Il était ému, au point qu'il en bégayait.

— À vos... à vos... ordres, *do... dottori* !

Il l'emmena dans la salle à manger.

— Assieds-toi.

— C'est un ordre ?

— C'est un ordre.

Il obéit.

— Enfile ces gants.

Il les enfila.

— Maintenant, démonte l'ordinateur.

— Subitissimement. Mais si vosseigneurie reste là à me regarder pendant que je besogne, moi, je me trouble.

— Je vais fumer sur la véranda.

Il sortit. Pas le moins du monde nerveux. Il était plus que certain d'être sur la bonne voie.

Cinq minutes passèrent et il entendit la voix étonnée de Catarella.

— Sainte Mère, *dottori* ! Venez voir !

Il ne bougea pas, il n'avait pas besoin d'aller voir. Il savait ce qu'avait attrouvé Catarella.

— Maintenant, remonte l'ordinateur et fais la même chose avec l'imprimante, dit-il depuis la véranda.

Trois quarts d'heure plus tard, quand Catarella repartit, il ramena dans la villa l'ordinateur et l'imprimante, remit les scellés en place, alla se coucher et dormit du sommeil du juste.

Il fut aréveillé par une sonnerie prolongée à la porte. La lumière de l'aube entrait par la fenêtre. Il regarda sa montre, sept heures moins le quart. Celui qui se trouvait à la porte avait oublié son doigt sur la sonnette.

Il bâilla, s'étira, descendit du lit, enfila son caleçon.

— J'arrive !

La porte ouverte, il fut devant un inspecteur en uniforme qu'il aconnaissait et qu'il savait être en service à la questure de Montelusa. Derrière lui, une voiture de service avec un agent au volant.

— Bonjour, *dottore*. Je suis venu vous prendre sur ordre de M. le Questeur. Il désire vous voir immédiatement.

Montalbano ne voulut manifester aucun étonnement d'une convocation à cette heure.

— Je vais prendre une douche et m'habiller. Je me dépêche. Si vous voulez entrer, entre-temps...

— Non merci.

Montalbano repoussa la porte sans la fermer complètement, mit le café sur le feu, se rase, but le café, alla sous la douche, se vêtit.

Il ne pouvait retenir, de temps à autre, un gloussement. Les suites spectaculaires annoncées par ce cornard de Ragonese commençaient.

— Me voilà prêt.

Il ferma la porte, l'inspecteur lui fit signe de s'asseoir sur le siège arrière, ils partirent. L'agent mit la sirène et fonça pire que Gallo. Mais ils avaient tous le même vice ? Pourquoi fonçaient-ils comme ça quand ce n'était pas nécessaire ?

Assis sur un des deux sièges devant le bureau de Môssieu le Questeur Bonetti-Alderighi, se trouvait Arquà, le chef de la Scientifique. C'était prévu.

— Asseyez-vous, fit le questeur.

Il avait le visage sombre.

Montalbano s'installa sur l'autre siège. Avec Arquà, ils ne s'étaient même pas salués.

— J'entre tout de suite dans le vif du sujet, dit le questeur.

Mais il ne le fit pas. D'abord, il ouvrit et referma un tiroir du bureau, puis fixa la pointe d'un crayon, comme s'il ne comprenait pas à quoi ça servait, et enfin, déclara :

— Il vaut mieux que vous commenciez, vous, Arquà.

Le chef de la police scientifique parla en fixant la pointe de ses chaussures.

— Durant les prélèvements, nous avons trouvé dans la villa des Lombardo de nombreuses empreintes digitales à vous.

— Vous qui ? demanda Montalbano.

— Toi, se corrigea Arquà.

— Et comment t'as fait pour savoir que c'était les miennes ?

— Comme je fais toujours. Je les ai confrontées. Toutes nos empreintes sont répertoriées.

— J'ai compris. Toi, dès que tu as vu les empreintes dans la villa, tu t'es dit : tu veux voir que ce sont celles de Montalbano ? Et en fait, ça l'était. Je te félicite pour ton intuition. Dis-moi : ça s'est passé comme ça ?

Il savait que ça ne pouvait pas s'être passé comme ça. Et il voulait savoir qui lui avait mis la puce à l'oreille. En fait, Arquà s'agita, mal à l'aise sur sa chaise et adressa un regard au questeur.

Lequel s'adécida à intervenir.

— Le *dottore* Arquà a reçu, hier en fin de matinée, une lettre anonyme. Il me l'a immédiatement remise, je l'ai lue et, ensuite, je l'ai autorisé à confronter les empreintes. J'ai agi plus que correctement. Si vous voulez lire la lettre...

Il la sortit d'un tiroir et la tendit à Montalbano. Lequel ne tendit pas le bras pour la prendre, et ne bougea pas.

— Vous ne voulez pas la lire ?

— Pardonnez-moi, mais j'éprouve un certain dégoût à lire les lettres anonymes, surtout de bon matin. En tout cas, je n'ai aucun besoin de la lire. Je peux en fait en imaginer le contenu. Il est écrit que moi, fou amoureux de Mme Lombardo, je l'ai séquestrée dans sa villa tandis que je la faisais rechercher partout et enfin, l'autre nuit, je l'ai égorgée après l'avoir violentée. Et qu'ensuite j'ai mis le feu au pavillon dans l'espoir d'effacer les traces de mes visites répétées. J'ai deviné ?

— Oui, dit le questeur.

Il imaginait que ça ait pu se passer ainsi, mais d'en avoir la confirmation fit monter en lui la fureur. Il parla à la belle-mère pour que la belle-fille entende.

— Et toi, Arquà, tu n'as ressenti aucune honte à donner du crédit à une lettre anonyme ? Tu le sais qu'une copie de cette lettre diffamatoire a été envoyée au journaliste Ragonese qui s'attend à des suites spectaculaires ?

— Ça n'a pas été moi, en tout cas, dit Arquà.

— Je ne le mets pas en doute. Ce sont les assassins eux-mêmes, ceux à qui tu accordes tant de confiance.

Arquà ne réagit pas. Le questeur, cependant, regardait le plafond. Le commissaire s'adressa à lui.

— Pardonnez-moi, mais avez-vous informé le *dottor* Arquà que j'ai été

dans la villa, invité à dîner par Mme Lombardo, et que j'ai été à cette occasion victime d'une tentative de chantage ?

— Oui, et je lui ai dit aussi qu'il y avait une enquête en cours du *dottor* Tommaseo.

— Et alors ? Évidemment que vous avez trouvé mes empreintes.

Cette fois, ce fut Bonetti-Alderighi qui fixa le chef de la Scientifique.

— Il y a une empreinte en particulier qui ne peut remonter à la soirée de l'invitation à dîner, dit Arquà.

— Ah oui ? Et où l'avez-vous relevée ?

— Sur le drap souillé de sang.

Vrai, c'était ! C'était arrivé quand il s'était fait donner la torche par le gradé et avait voulu contrôler si le sang était sec ou pas. Mais il s'atrouvait seul, à ce moment, il n'y avait pas de témoins. Il avait fait une grosse connerie.

Quoi qu'il dise, il pouvait ne pas être cru. Mieux valait changer d'attitude.

— Ben ? fit le questeur. Comment expliquez-vous cela ?

À c'te point, un peu de comédie ne ferait pas de mal. Mais c'était de la comédie ou bien il se sentait vraiment offensé par le soupçon d'être un assassin ? Il se leva d'un bond, le visage sombre, et parla d'une voix altérée.

— En bref, je crois comprendre que vous deux me croyez capable d'un homicide aussi répugnant. Il ne me reste plus qu'à vous demander deux choses. La première est une visite psychiatrique pour le *dottor* Arquà, en tout point semblable à celle à laquelle vous, monsieur le Questeur, vous m'avez obligé à me soumettre !

Bonetti-Alderighi lui jeta un regard ahuri.

— Moi, je vous aurais obligé à une visite psychiatrique ? Et quand ?

— Je ne sais pas, peut-être que je l'ai rêvé, mais c'est pareil.

— Comment ça, c'est pareil ?!

— Oui, monsieur ! Vous n'avez jamais lu *La Vie est un rêve*, de Calderón de la Barca ? Et la deuxième requête est : je veux mon avocat ! Je ne répondrai à aucune autre question sinon en présence de mon avocat !

Il se rassit, sortit un mouchoir, essuya son front qui ne transpirait nullement.

Bonetti-Alderighi et Arquà s'entre-regardèrent.

— Allons, Montalbano, personne ne vous accuse ! se défendit le questeur. Nous cherchons simplement à éclaircir...

— En vous basant sur une lettre anonyme ?

— Non ! dit Arquà. Sur une empreinte digitale dont tu n'as pas pu nous expliquer l'origine.

C'était ça, la conclusion ? Bonetti-Alderighi et Arquà croyaient vraiment à ce qu'ils disaient ? Il acomença à se sentir envahi d'une sourde colère. Réagir maintenant ou les rouler tous les deux dans la merde ? Il choisit la deuxième option et garda le silence.

— Faisons comme cela pour le moment, dit le questeur. Vous, Montalbano, vous êtes déchargé de toutes les enquêtes en cours. Et vous êtes aussi dispensé du service. Vous restez à disposition. Les enquêtes sur les deux crimes, je vais les confier au chef de la Criminelle.

Sans dire un mot, sans saluer, le commissaire se leva et sortit de la pièce.

Mais à peine dehors, il pivota et revint à l'intérieur en se dirigeant d'un air décidé vers le bureau. Les deux autres le fixaient, bouche bée.

— J'oubliais de vous dire un petit détail : j'ai un alibi inattaquable, dit-il.

— Lequel ? demanda le questeur.

— Vous avez lu le rapport que vous a envoyé le docteur Pasquano ?

— Je l'ai sur le bureau, mais je n'ai pas encore eu le temps de le lire, arépondit le questeur en le prenant au milieu des papiers et en commençant à le parcourir.

— Moi non plus.

— Vous avez préféré lire la lettre anonyme plutôt que le rapport du légiste. Si vous, monsieur le Questeur, vous voulez bien me faire la courtoisie de lire à haute voix l'heure du délit selon le rapport du docteur...

— Ici, c'est écrit entre minuit et 2 heures, dit le questeur.

— Très bien. Moi, à cette heure-là, je me trouvais à la campagne Spinoccia où a été trouvé le cadavre de...

— Tu mens ! s'exclama Arquà, hors de lui. Moi, j'y étais et je ne t'ai pas vu.

— Attention à ce que tu dis, Arquà. Tu as déjà fait une piètre figure devant M. le Questeur. N'aggrave pas ton cas. Est-ce que Fazio est venu te demander si la voiture brûlée pouvait être une Suzuki ?

— Oui, mais ça ne signifie pas que tu étais présent !

— Monsieur le Questeur, je vais vous donner les noms de ceux qui peuvent témoigner que cette nuit-là j'étais à la campagne Spinoccia à condition que le *dottor* Arquà ne soit pas présent. Sinon, pour me défendre de cette ignoble accusation, je suivrai la voie judiciaire.

Le questeur n'hésita pas une seconde. Il avait compris que ça tournait mal.

— Voulez-vous attendre dehors ? demanda-t-il à Arquà.

Lequel, blême, se leva et sortit.

— L'agent Gallo, l'inspecteur Fazio, le docteur Pasquano et un brancardier de l'Institut de médecine légale peuvent confirmer qu'entre minuit et 2 heures, je me trouvais dans la campagne Spinoccia et donc que je n'étais pas en mesure de violer et tuer Mme Lombardo, déclara d'un seul souffle Montalbano.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils ont essayé de vous impliquer ? demanda le questeur.

— Pour me faire retirer l'enquête. Comme c'était en train de se passer. Peut-être ont-ils commencé à soupçonner que je suis arrivé à deux doigts de la vérité. Mais je ne crois pas qu'ils aient prémédité la mise en scène. Ceux qui

ont brûlé vif le jeune Tallarita sont les mêmes que ceux qui gardaient prisonnière Mme Lombardo. Cette nuit-là, ils ont dû passer en voiture sur la provinciale, d'où il est possible d'apercevoir ma maison. Ils devaient avoir la pauvre femme dans le coffre, ils l'emmenaient certainement quelque part pour l'exécuter. Ils ont vu ma voiture garée devant chez moi. Logiquement, ils ont supposé que j'étais en train de dormir. Et ont alors décidé de tuer Mme Lombardo dans sa villa et de la violer, mais sans éjaculer, de manière que je puisse être suspecté aussi de ça, en l'absence de traces ADN qui auraient démenti leur scénario. Sauf que je n'étais pas chez moi. J'avais demandé à l'agent Gallo de venir me prendre et je m'étais rendu dans la campagne Spinoccia.

— Je n'ai pas bien compris ce que vous avez dit à Arquà à propos d'une lettre anonyme que le journaliste Ragonese aurait reçue.

— Je ne sais pas s'il s'agit d'une lettre ou d'un coup de fil anonyme, mais Ragonese a déjà commencé à parler de suites spectaculaires. Il a même cité un film où il y a un commissaire qui tue sa maîtresse... Il est clair qu'il veut prendre sa revanche sur le scoop manqué.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Un démenti général suffirait.

— Je vais le faire tout de suite, dit le Questeur. Mais...

Il avait une question sur le bout de la langue, mais le courage lui manquait pour la poser. Montalbano acomprit.

— Et quant à l'empreinte digitale sur le drap, le *dottor* Arquà ne pouvait pas savoir que je suis entré dans la villa dès que les flammes ont été domptées, accompagné par un gradé des pompiers. J'ai voulu contrôler si le drap était encore humide de sang. Le gradé pourra confirmer mon récit.

Bonetti-Alderighi se leva, lui tendit la main.

— Merci de votre compréhension.

— Pas de quoi, dit Montalbano.

Et pour se faire passer toute la nervosité accumulée, en rentrant à Vigàta en autobus, il descendit à l'arrêt des temples et se fit la route à pied.

Dix-sept

Il arriva au commissariat qu'il était presque 10 heures, mais durant la promenade, il avait pris la décision de tirer la barque sur le sable, désormais tout était clair. Plus de jeux de miroirs.

— Catarè, envoie-moi le *dottor* Augello et Fazio.

— Le *dottori* n'est pas sur les lieux.

— Alors, appelle Fazio seulement.

Il adécida de ne pas lui raconter la rencontre avec le questeur et avec Arquà. Ça aurait été une perte de temps et lui, du temps, il n'avait plus envie d'en perdre.

— Je vous écoute, *dottore*.

— Écoute-moi, Fazio, j'ai besoin que tu fasses d'urgence deux choses pour moi. La première, c'est que tu dois me dire, d'ici la fin de la matinée, combien de voitures Carlo Nicotra possède et quels sont les numéros des plaques.

— Et d'où il sort, maintenant, Nicotra ?

— Il sort pas maintenant, il a toujours été là. D'ailleurs, c'est toi-même qui m'as donné son nom, au début de c'te histoire.

— Vrai, c'est. Mais je n'aréussis pas à comprendre comment et jusqu'à quel point il est impliqué.

— Ça m'étonne de toi. C'est lui qui a fait tuer Arturo Tallarita et Liliana.

— Mais pourquoi ?

— Tu as déjà entendu parler de Roméo et Juliette ?

— Oh que oui, j'ai vu un film.

— Roméo et Juliette appartenaient à deux familles rivales et donc leurs amours étaient 'mpossibles.

— Excusez-moi, *dottore*, mais quel rapport entre Nicotra et l'histoire d'un amour 'mpossible ?

— Tu ne l'as pas dit toi-même que Tallarita père revend de la drogue pour le compte de Nicotra ? Donc Nicotra peut être considéré comme le chef d'une des deux familles.

Fazio réfléchit.

— D'accord, dit-il. Mais quelle 'mportance ça avait pour lui qu'Arturo se soit pris une maîtresse ? Et pas sicilienne en plus ? Pourquoi est-ce qu'il ne voulait pas qu'ils soient ensemble ?

— Je ne viens pas de te le dire ? Parce qu'à l'évidence Liliana

appartenait à une autre famille.

— *Dottore*, de quelle famille vous parlez ? Je vous le répète, non seulement ils ne sont pas siciliens, mais ils n'ont pas d'amis ici, et le mari de Liliana fait le représentant en ordinateurs !

— C'est ce qui semblait.

Fazio sursauta.

— Ce n'est pas vrai ?

— Disons que c'était une belle couverture. Ou plutôt, peut-être qu'il l'a fait un moment mais qu'ensuite...

— Alors, qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il dealait. En grand. La tâche qui lui avait été assignée était de s'emparer du réseau de Nicotra, en se substituant peu à peu à lui, jusqu'à le virer.

— Mais vosseigneurie, comment vous avez fait pour le savoir ?

— J'ai beaucoup réfléchi. Et puis, à un certain moment, j'ai voulu avoir la preuve et je l'ai eue.

— Et comment ?

— En ouvrant un ordinateur et une imprimante qui s'atrouvaient encore dans le pavillon. Ils ne marchent pas. Ce sont seulement des conteneurs de cocaïne.

Fazio était éberlué.

— Mais Lombardo ne pouvait pas agir seul ! Et puis, il n'est pas d'ici ! Qu'est-ce qu'il peut y connaître, aux réseaux de dealers ?

— D'après moi, très probablement, il a été engagé par les Cuffaro, lesquels, pour la revente de la drogue, ont été supplantés depuis quelque temps par les Sinagra. Il n'agissait pas seul, derrière lui, il y avait les Cuffaro. Ils ont fait venir Lombardo de l'extérieur. Je suis sûr que, si on l'arrête, on découvrira que c'est un important spécialiste du secteur.

— Maintenant, je commence à comprendre.

— Quand Nicotra a découvert qu'Arturo était lié à Liliana, il s'est beaucoup inquiété, il a eu peur, à raison, que le garçon révèle à sa maîtresse certains secrets, certains systèmes de l'organisation du trafic que Liliana rapporterait à son mari.

— Et pourquoi ne le fait-il pas tuer tout de suite ?

— Il ne peut pas parce qu'il craint les réactions du Tallarita père, qui est en prison. Il risquerait, pour se venger, de se mettre vraiment à collaborer avec les Stups. D'autre part, c'est une espèce de boomerang.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une rumeur que sort Nicotra lui-même quand il veut nous égarer à propos des bombes. Alors, qu'est-ce qu'il fait ? Il parle à la mère d'Arturo, en l'avertissant que son fils s'est mis avec une femme qui risque de lui attirer de gros ennuis mais il ne se passe rien.

— Il lui fait saboter le moteur de la voiture, poursuit Fazio.

— Dans le mille. Et là aussi, rien. Il fait tirer sur Liliana pendant qu'elle

est en voiture avec moi, mais ils la ratent. Et le scoop aussi, qui aurait dû éloigner Arturo de Liliana, tombe à plat. Mais Arturo, à un certain moment, a compris l'intention de Nicotra et il suggère à Liliana de faire croire qu'elle est ma maîtresse. Mais Nicotra sait que les deux amants continuent à se voir. Alors, il passe aux choses sérieuses. D'abord, il enlève Arturo et puis Liliana qui était en train de s'enfuir. Il tue Arturo et...

— Excusez-moi, pourquoi a-t-il tant attendu pour tuer Liliana ?

— Peut-être voulait-il l'utiliser comme moyen de pression sur Lombardo. Mais l'autre s'en fout, de sa femme.

— Pourquoi sont-ils venus la tuer dans son pavillon ?

— Pour tenter de faire retomber le meurtre sur moi. Nicotra voulait se venger du scoop raté.

— Et les bombes ?

— Ça, Nicotra les a fait mettre pour faire comprendre à Lombardo qu'il a été repéré et qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il change d'air.

Fazio ne posa pas d'autre question.

— C'est bon, je vais me renseigner pour les voitures.

— Attends, l'autre chose que je voudrais que tu fasses, c'est que tu tiliphones à qui de droit et que tu demandes pour moi un permis de parler avec le détenu Tallarita. Il faut me le donner pour cet après-midi. À propos, Mme Tallarita a été avertie de la mort de son fils ?

— Bien sûr. C'est la sœur d'Arturo, venue de Palerme, qui a fait la reconnaissance.

Une heure plus tard, Fazio vint lui rapporter que Carlo Nicotra avait trois automobiles, dont l'une, une Mercedes, était immatriculée GI 866 CP.

— Foutu, il est, Nicotra, dit Montalbano à Fazio.

Lequel resta à le regarder, ahuri.

Puis le commissaire se mit à fouiller parmi les papiers qu'il gardait en poche. Enfin, il trouva le bout de feuille sur lequel il avait écrit le numéro de portable que lui avait donné Japico.

Il l'appela.

— Montalbano, je suis.

— Je vous écoute, commissaire.

— J'aurais besoin de vous parler.

— Je suis au pays.

— Vous pourriez passer au commissariat ?

— Quand ?

— Dès que possible.

— Je suis pas loin. J'arrive dans cinq minutes.

Fazio lui jeta un coup d'œil interrogateur.

— C'te gars a vu deux voitures à l'abreuvoir de Spinoccia avant qu'ils mettent le feu à l'une d'elles. Il a pris les chiffres des plaques, seulement les chiffres, pour les jouer au loto. L'une était la Suzuki de Liliana, l'autre une

grosse voiture dont on sait maintenant que c'est une Mercedes. Celle de Carlo Nicotra.

Fazio était perplexe.

— Ça ne colle pas, pour toi ?

— Moi, je m'ademande et je dis : mais comment il fait, un Nicotra pour se présenter avec sa voiture en un lieu où on tue quelqu'un ? Comment ça se fait qu'il ne prend pas un minimum de précautions ?

— Parce que ce sont des crétins qui se croient omnipotents. Comme certains hommes politiques. Et ils font connerie sur connerie.

Catarella tiliphona pour dire comment que sur les lieux il y avait un certain Imbilitato qui...

Japico était souriant.

— Qu'est-ce qu'il y a, *dottore* ?

— Il est sorti, votre terne au loto ?

— Oh que non.

— Vous me l'avez fait sortir, à moi.

— Et comment, *dottore* ?

— Par hasard, la plaque de la grosse voiture que vous avez vue dans le rétroviseur, ce n'était pas GI-866-CP ?

Japico se donna une grande claque sur le front.

— C'est ça ! Comment j'ai fait pour pas me la rappeler ?

— Comment ça ?

— GI correspond à Giovanni Indelicato, mon père, et CP, Carmela Pirro, ma mère.

Le terne était sorti.

— À présent, je souhaiterais avoir une réponse claire de votre part, monsieur Indelicato.

— Je vous écoute.

— Seriez-vous disposé à témoigner maintenant devant moi, puis devant le procureur et ensuite au tribunal que c'est cette voiture que vous avez vue à l'abreuvoir de la campagne Spinoccia avec l'autre auto, celle qui ensuite a été brûlée ?

— Bien sûr. Où serait le problème ?

— La voiture appartient à un parrain de la Mafia.

— Je m'en fous à qui elle appartient, moi je dis ce que j'ai vu.

— Je vous remercie. Fazio, tu veux bien prendre la déposition ?

Quand Japico fut parti, Fazio commenta :

— S'il y en avait davantage, des jeunes comme ça !

— Il y en a, il y en a, dit Montalbano.

— Et qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Maintenant, je vais manger. Si par hasard, tu obtiens la permission pour le parler avec Tallarita, téléphone-moi à la trattoria.

Chez Enzo, la télévision était allumée et réglée sur Televigàta.

— Je l'éteins ou je la laisse ? lui demanda Enzo.

— Laisse-la.

— Qu'est-ce que je vous apporte ?

— Je dois manger léger. J'ai à faire cet après-midi.

— Faisons comme ça. Pas de hors-d'œuvre, juste le premier plat et le deuxième.

Tandis qu'il mangeait les pâtes à la charretière¹, le visage de Ragonese apparut à l'écran. Le journaliste parla longuement d'une mesure régionale concernant la pêche et, seulement à la fin, dit :

« En ce qui concerne les informations qui ont circulé ces derniers jours et que nous avons dûment référées, au sujet de l'implication d'une personnalité connue dans le meurtre de Mme Lombardo, la questure de Montelusa a diffusé un communiqué dans lequel il est dit qu'elles sont privées de tout fondement et que les enquêtes restent confiées au dottor Salvo Montalbano, responsable du commissariat de Vigàta. Bonne journée. »

Il avait mal encaissé, Ragonese. Mais Mòssieu le Questeur avait tenu parole, ça au moins, il fallait lui en donner acte.

Il était en train de payer l'addition quand il fut appelé par Fazio. Avant d'arépondre, il s'assura qu'aucun client n'était près de lui.

— Le parloir, ils peuvent vous le donner pour demain matin 9 heures.

Montalbano parla à voix basse.

— C'est bon. Toi, ne bouge pas du bureau parce que, maintenant, je vais chez Tommaseo et je demande un mandat d'arrêt pour Nicotra. Je te le fais transmettre, comme ça, tu vas le serrer tout de suite. Je veux lui parler avant qu'on l'emmène au procureur. C'est clair ?

— Très clair.

Il raccrocha et appela le bureau de Tommaseo.

— Vous pouvez me recevoir d'ici une demi-heure ?

— Venez.

Comme il s'y attendait, Tommaseo fit un peu de résistance pour le mandat d'arrêt.

— Vous savez, un seul témoin...

Il devait remercier le petit Jésus qu'il y en ait au moins un ! En d'autres temps, il n'y en aurait pas eu du tout.

— Mais nous pourrions avoir une preuve décisive.

— Et comment ?

— Outre le mandat d'arrêt, vous ordonnez la saisie des voitures appartenant à Nicotra. En particulier d'une Mercedes.

— Pourquoi ?

— Je suis plus que convaincu que Liliana Lombardo a été emmenée dans le coffre de cette auto à la villa où elle devait être tuée. Un examen attentif de la Scientifique pourrait détecter, je ne sais pas, par exemple des

cheveux de la défunte. Son corps est encore à la morgue, donc la comparaison ne sera pas difficile.

Pour finir, Tommaseo se laissa convaincre et fit envoyer copie du mandat à Vigàta.

La justice s'était mise en mouvement. Mais Montalbano n'était pas convaincu que la justice, à la fin, ferait justice. Beaucoup d'obstacles, et continuellement, allaient se dresser sur son parcours, avocats payés à prix d'or, députés qui devaient leur élection à la Mafia et auraient à régler leur dette, quelques juges moins courageux que les autres, une centaine de faux témoins en défense...

Mais peut-être y avait-il un moyen de le baiser définitivement.

Sorti du bureau de Tommaseo, il s'offrit une promenade d'une demi-heure rien que pour donner à Fazio le temps de faire ce qu'il devait faire, puis il monta en voiture et s'adira vers Retelibera.

Il se gara, descendit, entra.

— Quel plaisir de vous voir ! dit la secrétaire de Zito.

— Moi aussi, ça me fait plaisir. Je vous trouve fraîche comme une rose.

Nicolò est là ?

— Il est dans son bureau.

Nicolò était en train d'écrire. Dès qu'il le vit, il se leva.

— Quelle belle surprise ! J'ai entendu Ragonese. Tout est résolu ?

— Tout.

— C'est mieux comme ça. Tu as besoin de quelque chose ?

— Oui. Tu devrais me faire une interview à diffuser ce soir.

— À ta disposition. Mais sur quoi ?

— Attends un peu. Je peux téléphoner ?

— Bien sûr.

Il appela Fazio sur le portable.

— À quel point on en est ?

— On est en train de l'emmener au commissariat.

— Il a opposé de la résistance ?

— Non, il ne s'y attendait pas.

— Qu'est-ce qu'il a eu comme réaction ?

— Il a dit qu'il voulait son avocat.

— Il doit attendre que je vienne. Ah, fais-moi plaisir, avertis Tommaseo que d'ici deux heures maximum, il l'aura devant lui.

Il mit fin à la communication, se tourna vers Zito.

— Je te donne une information exclusive. J'ai fait arrêter Carlo Nicotra pour un double meurtre.

— Putain ! s'exclama Nicolò en sautant sur sa chaise. Mais Nicotra est le numéro deux des Sinagra ! Ça, c'est un sacré coup ! Donne-moi quelques détails.

Montalbano les lui fournit. Et puis il dit :

- Alors, tu me la fais, cette interview, oui ou non ?
- Oui, mais la nouvelle de l'arrestation, je vais la donner à part, en premier.
- Comme tu veux.

— *Dottor Montalbano, comment en êtes-vous venu à la décision de demander un mandat d'arrêt contre Carlo Nicotra ?*

— *Je ne peux pas révéler ce qui est couvert par le secret de l'instruction. Je me limiterai seulement à dire que, paradoxalement, c'est Nicotra lui-même qui m'a pris par la main et m'a conduit à la solution.*

— Vraiment ?! Vous pouvez nous expliquer ça ?

— *Certainement. Nicotra a commis une telle série inouïe d'erreurs que d'abord, je n'y ai pas cru, j'ai même pensé qu'il s'agissait de fausses pistes.*

— Vous pouvez nous fournir quelques exemples ?

— *Ben, il a passé un coup de fil anonyme à un journaliste connu mais sans s'inquiéter de camoufler sa voix très reconnaissable ou bien il est allé assister dans sa Mercedes personnelle à l'assassinat d'Arturo Tallarita sans dissimuler la plaque... Des erreurs tellement manifestes qu'on se demande avec un certain étonnement comment font ses chefs pour continuer à se fier à un tel débris.*

— Mais, d'après vous, et toujours selon ce que vous pouvez dire, quel serait le mobile de ces deux meurtres atroces ?

— *Voyez-vous, Arturo Tallarita était tombé amoureux, et c'était réciproque, de Mme Liliana Lombardo. Cette histoire n'a pas plu à Nicotra. Il a fait de son mieux pour séparer les deux amants, il a fracassé le moteur de la voiture de la femme, il a essayé de la faire tuer mais le tireur a manqué son coup...*

— *« Jusqu'à ce que, exaspéré, il les ait fait tuer tous les deux et avec une férocité particulière. Un comportement inexplicable. Ou peut-être, si on considère que, dans un premier temps, il s'est acharné seulement sur la femme, facilement explicable. Ce n'est pas de mon ressort, ça.*

— Vous êtes en train de me dire que Nicotra considérait Mme Lombardo comme une rivale ?

— *Je vous le répète, ce n'est pas à moi de sonder les profondeurs de l'âme d'un multimeurtrier comme Carlo Nicotra, mais ce que je viens de dire est une des explications possibles.*

— Comment se fait-il qu'on n'ait pas de nouvelles du mari de Mme Lombardo ?

— *Je ne peux pas vous donner de réponse plausible. Mais, comme il est représentant d'une grosse société productrice d'ordinateurs, et en fait, il y en a encore dans son pavillon, nous pensons qu'il est possible qu'il n'ait pas été mis encore au courant de ce qui est arrivé à sa femme. Nous espérons qu'il va se manifester au plus vite.*

Il avait réglé son compte à Nicotra. Après ses déclarations, il y aurait peu de chances que les Sinagra le défendent avec acharnement. Désormais, Nicotra ne leur servait plus, il pouvait même représenter un danger. Il valait mieux l'envoyer pourrir au fond d'une prison. Et puis il en avait exprès rajouté une louche en laissant entendre qu'il aimait les hommes. Un péché qui ne lui serait jamais pardonné par ses chefs.

L'interview terminée, il rappela Fazio.

— D'ici une demi-heure au maximum, je serai au bureau. Je veux qu'il y ait aussi Mimì Augello, auquel tu dois expliquer comment nous en sommes arrivés à Nicotra. Ce sera lui qui l'accompagnera chez le proc'. Arrangez-vous pour que j'aie sur mon bureau un téléviseur muni d'un lecteur de DVD.

Et puis, se tournant vers Zito :

— Tu me fais une copie de l'interview ?

Il était en train de garer la voiture sur le parking du commissariat et Fazio qui, manifestement l'attendait, vint lui ouvrir la portière.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a qu'est arrivé Me Zaccaria. Il attend dans le petit salon. Il est clair qu'il a été averti par les Sinagra.

Michele Zaccaria, du parti de la majorité, porté au parlement par une marée de voix aux dernières élections, était l'avocat numéro un de la famille Sinagra. Il était bon dans son métier, un des meilleurs. Il tombait à pic.

— Vous l'avez atrouvé, le téléviseur ?

— Oh que oui.

Ils entrèrent dans le bureau. Montalbano tira le DVD de sa poche.

— Essaie-le.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une interview que m'a faite Zito.

— Et pourquoi vous voulez nous la faire voir ?

— Tu comprendras sans que j'aie besoin de t'expliquer.

Ensuite, il fit disposer les chaises de manière qu'Augello, Fazio, Nicotra et Me Zaccaria puissent voir le spectacle. Lui, ça ne l'intéressait pas, il voulait profiter d'un autre spectacle, beaucoup plus intéressant, celui des têtes de Nicotra et de Zaccaria pendant qu'ils assistaient à l'interview.

— Fais entrer tout le monde.

1. Avec huile d'olive, ail cru, poivre et pecorino râpé.

Dix-huit

Carlo Nicotra, petit sexagénaire aux traits fins, très soigné de sa personne, lunettes à monture dorée, mi-médecin chef, mi-directeur de division dans un ministère, était connu comme un animal à sang froid. On disait de lui qu'il n'avait jamais, en diverses occasions, perdu son calme. Il ne manifestait aucun malaise, paraissait se trouver au Cercle avec les amis.

Montalbano et Zaccaria se saluèrent en hochant à peine la tête. Quand tout le monde eut pris place, le commissaire parla en s'adressant à l'avocat.

— Je vous annonce que dans ces locaux, de ma part, il n'y aura aucun interrogatoire. Je le considère comme superflu. Avant de présenter l'interpellé au procureur, je crois cependant de mon devoir de vous montrer l'interview suivante qui sera diffusée à 20 heures et dans les journaux successifs.

Nicotra, qui était certes surpris mais ne le laissait pas paraître, parla à l'oreille de son avocat et celui-ci, après avoir écouté, fit de même avec lui.

— Vous avez quelque chose contre ? demanda Montalbano.

— Absolument pas, répondit l'avocat.

Le commissaire fit signe à Fazio de commencer.

Quand il s'entendit traiter de « débris », Nicotra s'empourpra comme un piment et s'agita sur sa chaise. Mais quand Montalbano laissa entendre qu'il était peut-être amoureux d'Arturo Tallarita, d'un coup, avec une espèce de rugissement léonin, il se leva et s'élança vers le commissaire. Fazio l'agrippa au vol par les épaules et l'obligea à se rasseoir.

— Vous pouvez revenir en arrière ? demanda froidement l'avocat. Dans l'agitation, il y a quelque chose qui m'a échappé.

Il paraissait très intéressé. Nicotra, au contraire, garda les yeux au sol.

— Maintenant, dit à la fin Montalbano, le *dottor* Augello accompagnera le prévenu chez le procureur. Bonne journée.

— Un instant, intervint Me^e Zaccaria. Comme j'ai un autre engagement urgent, ce sera un de mes collaborateurs, Me^e Cusumano qui va accompagner M. Nicotra. Donc, je vous prie, monsieur le commissaire, d'attendre l'arrivée de mon confrère que je vais faire venir tout de suite. D'accord ?

— D'accord, dit Montalbano.

— Bonne journée et merci, fit Zaccaria en s'en allant très vite.

— Fazio, ramène-le en cellule et reviens.

Dès qu'il fut seul avec Augello, il se mit à rire.

— Pourquoi tu ris ? Je n'ai pas compris l'interview.

— Toi non plus ? Attends que Fazio revienne et après je vous explique.

Fazio rentra.

— J'ai tout compris ! s'exclama-t-il.

— Alors, si vous voulez bien faire participer à votre science un pauvre ignorant..., lança Augello, toujours plus fâché.

— Mimì, expliqua Montalbano. De c't'interview il ressort d'abord que je suis un vrai con qui n'a encore compris que dalle sur les mobiles du double homicide, à savoir le trafic de drogue. Et donc, notre cher avocat s'est précipité pour avertir de mon ignorance les Sinagra, qui feront de leur mieux pour adémontrer que j'ai raison, et que Nicotra a toujours été gay. C'est clair ?

— Comme tu le présentes, c'est clair. Mais dans quel but ?

— Attends. Deuxièmement, j'ai laissé échapper que dans la villa il y a encore les ordinateurs et les imprimantes de Lombardo. Comme a dû te le dire Fazio, ils sont pleins de drogue. Mais j'ai fait semblant de ne pas le savoir. En conclusion, je parie mes roubignoles que cette nuit, le pavillon sera plein de monde.

— J'acomme à comprendre, dit Augello. Tu es en train de préparer un piège pour Lombardo.

— Lombardo est le premier de la liste. Sachant que Nicotra a fini en prison, il se sentira en sécurité et se précipitera pour récupérer la marchandise avant que la magistrature la mette sous séquestre. Mais le piège n'est pas que pour lui.

— Et pour qui ?

— Pour les Sinagra. Je dirais qu'ils sont presque obligés de faire disparaître sans perdre une minute les ordinateurs et les imprimantes. Avant que je découvre qu'il y a de la drogue. Parce que si je ne le découvre pas, eux, ils sont en dehors de toute l'affaire, mais on le découvre, ils sont dedans jusqu'au cou. Tu as saisi ?

— J'ai saisi, dit Augello.

— Comment on s'organise ? demanda Fazio.

— C'est simple, répondit le commissaire. L'interview va être diffusée trois fois, à huit heures, à dix et à minuit. Je suis plus que sûr que Lombardo traîne dans les parages. Mais il ne se montrera pas avant 2 heures, quand le trafic sur la provinciale se raréfiera. Et les Sinagra se pointeront aussi à ce moment-là. Je veux deux équipes. Une du côté de la mer avec toi, Mimì, et une du côté de la terre avec Fazio. Vous prendrez le service à minuit.

— Et toi ? demanda Mimì.

— Moi, à la même heure, je vais dans le pavillon et je me poste dans la pièce où se trouvent les ordinateurs.

— Un moment, dit Mimì. Mettons-nous bien d'accord. Quand dois-je intervenir ?

— S'il s'agit de Lombardo, laisse-le entrer, que je m'en occupe, moi. Mais si ce sont les hommes des Sinagra, arrête-les dès qu'ils mettent un pied à l'intérieur du jardin, dit Montalbano.

— Mais comment on les distingue ? Ils ne vont pas porter une étiquette ? observa Mimì.

— Écoute. Lombardo, qui a les clés et qui est seul, entrera sûrement par la porte, alors que les hommes des Sinagra seront au minimum deux et essaieront d'enlever la planche de la porte-fenêtre, ils se sentiront plus en sécurité à besogner du côté de la plage.

— Et comment on fait pour vous signaler qu'il y a quelqu'un qui approche ? demanda Fazio.

— Je vais emmener mon portable. Prépare-le-moi sans sonnerie, le vibreur suffira, dit le commissaire.

À ce moment, Catarella téléphona pour avertir qu'était arrivé Me Musulmano. Qui naturellement s'appela Cusumano.

— Moi, je vais à Marinella. Si nécessaire, vous pouvez m'appeler jusqu'à minuit.

— Emportez votre calibre, recommanda Fazio avant de sortir de la pièce.

La première chose que fit le commissaire quand il entra chez lui fut d'allumer la télévision. Retelibera était en train de transmettre son interview. Alors, il passa sur Televigàta. Ragonese était occupé à commenter l'événement du jour, à savoir l'arrestation de Carlo Nicotra. Le pauvre Zito n'avait pas réussi à garder son scoop, manifestement les Sinagra s'étaient précipités pour informer Ragonese.

« ... probablement la passion maladive pour le jeune Tallarita a poussé Nicotra à faire tuer les deux amants avec une férocité particulière. Pensez qu'Arturo Tallarita a été conduit sur les lieux de son exécution dans le coffre de la Mercedes de Nicotra, qu'on l'a fait descendre, qu'on l'a incaprettato avec une mince chaîne d'acier, qu'on l'a posé sur le siège arrière de la Mercedes de Nicotra qui a été aussitôt abondamment arrosée d'essence et enflammée. Nicotra a voulu jouir jusqu'au bout de l'horrible spectacle du jeune homme qui, en se débattant pour se libérer de la chaîne, en réalité, se donnait lentement la mort, tandis que les flammes attaquaient ses chairs... Où sont les mots pour décrire cette terrible agonie ? Nous essaierons de faire le possible pour que vous vous rendiez compte de l'atrocité... »

Le commissaire pria le ciel que Mme Tallarita ne soit pas en train de regarder la télévision et éteignit. Tout se passait comme prévu. Les Sinagra avaient abandonné Nicotra à son destin. Et en conséquence, pour soutenir la thèse de la passion maladive, comme avait dit Ragonese, ils étaient obligés de s'emparer des ordinateurs et de l'imprimante qui se trouvaient dans le pavillon.

Il alla ouvrir le réfrigérateur. Il n'y avait rien. Dans le four, en revanche, il trouva des pâtes 'ncasciata et une belle friture de crevettes et calamars. Une surprise de jour de fête.

Il dressa la table sur la véranda, savoura sans se presser la belle soirée et

le dîner.

Ensuite, il desservit et appela Livia.

— Comme je vais devoir sortir tout à l'heure...

— Où tu vas ?

L'histoire était trop longue à expliquer.

— Je vais au cinéma.

— Avec qui ?

Elle avait pris une voix inquiète, elle pensait sûrement qu'il y allait avec une femme.

— Tu as sauté une réplique.

— Je ne comprends pas.

— Je t'explique. Si quelqu'un dit qu'il va au cinéma, la première question qui suit, c'est : « Qu'est-ce que tu vas voir ? » Avec qui, éventuellement, c'est la réplique suivante.

— Moi, ça ne m'intéresse pas quel film tu vas voir, ce qui compte c'est avec qui.

— Personne.

— Je ne te crois pas.

L'engueulade fut inévitable.

À dix heures et demie, Mimi Augello tiliphona.

— Je suis en train de revenir à Vigàta. Tommaso a interrogé Nicotra et l'a expédié en prison. Il reprendra l'interrogatoire demain matin à 9 heures. Il y a du neuf ?

— Rien.

— Alors, je vais directement au commissariat. Je te salue, Salvo, on se voit cette nuit.

Il s'installa dans un fauteuil, se mit à regarder un film qu'il avait déjà vu et qui lui avait plu.

La deuxième fois lui plut encore plus que la première et il était tellement pris que le son du tiliphone le fit sursauter.

C'était Fazio.

— *Dottore*, tout va bien ? Mon équipe est en train de partir pour Marinella.

Il regarda sa montre. Minuit moins le quart.

— Et Augello ?

— Il est déjà parti il y a une vingtaine de minutes. Il s'est mis d'accord avec la capitainerie du port. Ils lui prêtent un pneumatique à moteur.

Pour lui aussi était venue l'heure de bouger. Il se fit une bonne toilette, se rhabilla juste d'un jean et d'une chemise. Il faisait trop chaud. Il se prépara le café, le mit dans un Thermos. Puis il prit le pistolet, qu'il glissa dans sa ceinture, le trousseau de clés et 'ne torche. Il chercha le portable et ne l'atrouva pas. Il se mit à jurer. Enfin, il le découvrit sous un journal. Il le plaça

dans la poche de sa chemise et sortit de chez lui, Thermos en main. Cette fois, il n'avait pas besoin de mettre de gants.

Il ôta les scellés de la porte, l'ouvrit, entra, la referma, en espérant que personne ne l'ait vu depuis la route provinciale. Dès qu'il fut entré, il ouvrit la fenêtre de la chambre à coucher, enjamba le rebord, sauta dans le jardin. Il dut s'être mal reçu sur son pied gauche car il ressentit une forte douleur à l'os de la cheville.

Il courut en boitant jusqu'à la porte, y remit les scellés, rentra par la fenêtre, la ferma, alla ouvrir la chambre et en referma la porte de l'intérieur avec une des fausses clés.

Lombardo ne devait pas avoir de soupçons.

La pièce était comme la dernière fois qu'il y avait été. Les ordinateurs et les imprimantes étaient à leur place.

Il s'assit sur le lit, éteignit la torche et commença à se masser le pied dans l'obscurité en pensant amèrement que peut-être il n'était plus temps pour lui de jouer les athlètes.

Il s'était assoupi sans s'endormir, malgré tout le café qu'il avait bu. Rester immobile sur un lit dans l'obscurité et le silence absolus attirait le sommeil. Il alluma un instant la torche, il était deux heures et demie. Il prit le pistolet, fit monter la balle dans le canon, garda l'œil fixe et l'oreille tendue en direction de la porte qu'il ne distinguait pas.

Puis il entendit quelqu'un qui marchait d'un pas léger dans le couloir. L'homme n'avait fait aucun bruit pour entrer ou bien lui n'avait rien entendu. La poignée tourna avec une espèce de grincement, mais la porte ne bougea pas car elle était fermée à clé.

Alors, l'incroyable survint.

Quelqu'un frappa doucement, doigts repliés, et une voix polie dit :

— Commissaire Montalbano, vous voulez bien m'ouvrir, s'il vous plaît ? J'ai perdu la clé de la pièce.

Montalbano resta paralysé. La voix, qui avait un léger accent de Vénétie, reprit :

— Je vous assure que je suis désarmé.

Qu'est-ce qu'elle avait dit, la bonne ? Que Lombardo portait toujours un revolver sur lui. Le commissaire ne s'y fia pas. En marchant dans l'obscurité, il alla s'aplatir contre le mur de la porte puis, sortant son pistolet de la main gauche, tendit le bras droit et, se maintenant toujours à l'abri, glissa la clé et la tourna, en se mettant immédiatement sur le côté.

— Entrez.

Maintenant, il avait la torche allumée dans une main et le pistolet dans l'autre.

La porte s'ouvrit lentement et Adriano Lombardo apparut. Il avait les mains en l'air.

C'était un homme grand, brun, élégant. Et parfaitement calme. Le

commissaire le fouilla, il n'avait pas d'arme.

— Comment avez-vous compris que j'étais là ? lui demanda-t-il.

— Sans vouloir vous vexer, votre piège était un peu trop naïf.

— Et alors, pourquoi êtes-vous venu ?

— C'est simple. Pour me constituer prisonnier. J'ai été abandonné depuis longtemps par les Cuffaro et je suis traqué par les hommes des Sinagra. Mieux vaut la prison, de toute manière, moi, je n'ai tué personne.

— Pourquoi dites-vous que les Cuffaro vous ont abandonné ?

— Ils se sont tout de suite rendu compte que l'entreprise consistant à supplanter les Sinagra dans la drogue était difficile et ils m'ont laissé seul.

C'était 'ne situation absurde, ils étaient là à bavarder comme deux vieilles connaissances au café.

À ce moment précis, on entendit un fracas venant du côté de la véranda. Ce devait être les hommes des Sinagra qui avaient abattu la planche. Puis on entendit une voix qui disait :

— Où elle est, c'te putain de pièce ?

Des pas lourds se firent entendre dans la salle à manger. Mais comment se faisait-il que Mimi n'intervenait pas ? Montalbano sortit dans le couloir, vit la lumière d'une torche avancer vers lui, tira. La torche s'éteignit, 'ne voix cria :

— Tous à l'abri !

Ils devaient être au moins deux. Il ne pouvait se laisser piéger dans la chambre. Il se jeta au sol, tira une autre balle. Mais pourquoi Augello traînait-il tant ? Dans la chambre, Lombardo était en train de faire quelque chose qu'il ne comprenait pas, il avait déplacé le lit. Les deux hommes des Sinagra ne bougeaient pas, peut-être préparaient-ils un plan d'attaque.

Puis tout à coup, de la porte de la salle à manger partit une rafale de mitraillette. Trop haute. Mais Montalbano se vit perdu. L'homme à la mitraillette fit un pas en avant et lâcha une deuxième rafale. Montalbano leva le pistolet et...

Un coup sec et net partit derrière lui. La mitraillette tomba au sol, l'homme qui l'instant d'avant la tenait en main la suivit avec un gémissement.

— Turi ! Turi ! appela le deuxième homme.

Il n'eut pas de réponse. Montalbano entendit distinctement ses pas, le type s'enfuyait. Alors le commissaire alluma la torche, se retourna. Adriano Lombardo lui souriait, tenant en main une carabine de précision.

— Posez-la par terre.

— Pas de problème.

Au-dehors, on entendait des voix : « Arrêtez, police » et des détonations d'armes à feu.

— Où est-ce qu'elle était ?

— Je la gardais cachée dans la chambre. Sous le lit, il y a des carreaux qui se déplacent.

Montalbano eut un flash.

— C'est vous qui avez tiré sur votre femme pendant qu'elle était en voiture avec moi ?

— Oui. Ce n'était pas ma femme, c'était une femme que j'avais emmenée avec moi, elle pouvait m'être utile. Mais je ne l'aurais pas tuée, je suis un tireur exceptionnel.

— Et alors, pourquoi lui avoir tiré dessus ?

— Pour avoir votre soutien contre les Sinagra, commissaire. Au passage, c'est moi qui ai dit à Liliana d'essayer de vous séduire. J'étais certain que vous soupçonneriez Nicotra et que vous agiriez en conséquence, en m'en débarrassant. Mais vous n'avez pas bougé. Pourquoi ?

— Je vous le dirai une autre fois, répondit Montalbano.

Ce fut alors que Mimì Augello appela de la plage :

— Salvo, tu peux venir.

Ils sortirent. À la lumière des torches, Montalbano vit que Mimì était complètement trempé. Non loin, deux agents tenaient un type entre eux.

— On l'a chopé. Il nous a dit que tu as tué son collègue.

— Pas moi, mais Adriano Lombardo ici présent. Pourquoi tu es arrivé si tard ?

— Le moteur du bateau est tombé en panne. Pendant un moment, on a avancé à la rame et puis on s'est jetés à l'eau et on a nagé.

Entre-temps, Fazio était arrivé avec deux agents.

— Mimì, prends-toi aussi Lombardo et mets-les en cellule. Demain matin, on en reparle. Toi, Fazio, avertis que j'ai eu un échange de coups de feu et qu'il y a un mort. Puis saisis et emporte au commissariat les ordinateurs et les imprimantes. Moi, je vais me coucher. Je me sens un peu fatigué.

Il arriva au commissariat à huit heures et demie. Il se sentait reposé bien qu'il eût dormi tant bien que mal trois heures.

— Fazio, j'ai à peine dix minutes. À 9 heures, je dois m'atrouver à la prison de Montelusa pour parler avec Tallarita. Fais-moi venir Lombardo et laisse-moi seul avec lui.

Lombardo n'avait pas l'air d'avoir dormi sur la banquette de la cellule. Ses vêtements étaient en ordre, il avait juste la barbe qui avait poussé.

— D'ici peu, l'inspecteur Fazio va vous conduire au procureur. Moi, malheureusement, je suis occupé ailleurs. Mais j'espère pouvoir passer en milieu de matinée. Si vous avez des révélations à faire, attendez mon arrivée. Vous avez un avocat ?

— Non. Mais je veux me venger des Cuffaro. J'ai beaucoup à dire sur eux.

— Je l'imaginais. Je dirai à Augello de vous trouver un bon avocat.

— Pourquoi est-ce que vous vous intéressez à moi ?

— Parce que vous m'avez sauvé la vie. Je le dirai au proc'. Et puis parce que...

Il s'arrêta à temps. Mais Lombardo lui sourit et compléta sa pensée :

— Parce que vous le devez à Liliana ?
Montalbano n'arépondit pas.

Il s'apréSENTA à la porte de la prison avec dix minutes de retard. Le gardien chef lui demanda d'attendre et il se mit à parler à voix basse au tiliphone.

Puis il appela un autre surveillant et lui demanda d'accompagner le commissaire chez le directeur.

C'était quoi, cette nouveauté ? Il n'avait pas de temps à perdre.

— Écoutez, je dois avoir une entrevue avec...

— Je sais, mais le directeur a demandé que ça se passe comme ça.

Il l'aconnaissait, le directeur. Il s'appelait Luparelli et c'était un homme digne de respect mais emmerdant dans les procédures.

Montalbano le trouva agité et sombre.

— Vous n'allez pas pouvoir parler avec Tallarita.

— Pourquoi ?

— Il s'est passé une chose très grave. Ce matin, aux douches, il a poignardé Nicotra avec un couteau qu'il s'était procuré Dieu sait comment.

— Il l'a tué ?

— Oui. Vous voyez, hier, il a entendu à la télévision le journaliste Ragonese raconter dans les moindres détails l'agonie de son fils et il s'est vengé. Puis, le couteau à la main et en menaçant tout le monde, il s'est mis à crier comme un fou qu'il voulait voir les gens des Stups, qu'il avait l'intention de collaborer. Je les ai appelés, ils sont arrivés et ils l'ont emmené.

Il avait fait un voyage pour rien. Mais le résultat qu'il voulait obtenir, il l'avait obtenu quand même. Il avait pensé raconter à Tallarita la terrible mort de son fils pour déchaîner sa réaction. Mais Ragonese lui avait épargné cette fatigue.

Il sortit de la prison, monta en voiture et s'ad dirigea vers le bureau du proc' Tommaseo.

Où Lombardo était prêt à tailler un costard aux Cuffaro.

C'était vraiment une belle journée.

Note

Ce roman n'est pas né, comme tant d'autres de la série des Montalbano, d'un ou plusieurs faits divers. Il est complètement inventé. C'est pourquoi je peux à plus forte raison déclarer que les noms des personnages, les situations et les événements n'ont pas de rapport avec des faits qui se seraient réellement passés. Certes, ils pourraient se passer. Et de fait, ils se sont passés, durant l'été 2010, après que j'ai terminé d'écrire le roman. Mais c'est une autre histoire.

A. C.

Andrea Camilleri
dans la collection Fleuve Noir chez

fleuve
ÉDITIONS 

Le sourire d'Angelica

À la suite d'une étrange série de cambriolages qui frappe un groupe d'amis de la bourgeoisie de Vigàta, Montalbano fait la rencontre bouleversante d'Angelica, vivante incarnation de ses rêves d'enfant. Les fantasmagories et les contradictions du commissaire sicilien ne l'aident guère à affronter une machination que nourrit un vieux désir de vengeance. Et dans ce qui semblait d'abord une somnolente enquête, ponctuée de rougets grillés et de promenades sur le môle, Montalbano, malgré le soutien de sa fine équipe du commissariat, ne verra pas venir la violence et la mort.

Consultez nos catalogues sur

www.12-21editions.fr



et sur

www.fleuve-editions.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
Il gioco degli specchi

© 2011, Sellerio Editore, Palermo

© 2016, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

Couverture © Ekaterina Nosenko / Getty Images.

EAN : 978-2-823-80316-7

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Composition numérique réalisée par Facompo